God
Fr
848.8
De-G|Pao
101596
00101596

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 04 January, 2016

Literary Society, Ap. Bonn

LES PARVENUS,

ou 101596

LES AVENTURES

DE JULIEN DELMOURS,

ÉCRITES PAR LUI-MÊME;

PAR Mme. LA COMTESSE DE GENLIS.

Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point; c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres. Mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce et d'une manière qui plaise et qui instruise.

Caractères de la Bruyère.

La seule expérience est un guide pour moi;
Instruire est son devoir, et peindre est mon emploi.

Poëme des Trois Règnes de Delille, chant I.

SECONDE EDITION.

---

v-14 5

TOME TROISIÈME.

À PARIS,

CHEZ L'ÉDITEUR, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS;

LONDRES, CHEZ COLBUBN, LIBRAIRE.

1819.

10 848 . 8
De-G/Pro
101596

00101596

De l'Imprimerie de Cox et Baylis,
Great Queen Street, Lincoln's-Inn-Fields.

LES PARVENUS.

CHAPITRE I.

Julien fait une rencontre singulière.--Belle conduite de la marquise de Palmis.

Le touchant journal d'Edélie me rendit toute la première vivacité de ma douleur et des craintes mortelles que les entretiens et les promesses de Durand et de Le Dru avoient affoiblies dans mon imagination. Cependant je comptois toujours sur leur zèle, et le journal même m'offroit une grande consolation, puisque j'y voyois que Le Dru avoit dit à Edélie qu'il avoit des moyens certains de déjouer la méchanceté de Landry ; mais comme Le Dru ne m'avoit fait sur Edélie que des promesses vagues, j'allai lui demander quels étoient ses moyens. Ils sont très-simples, me répondit-il, et les voici :

Landry, méchant et féroce, est enragé

contre les nobles, et moi je crois qu'on peut être un fort bon républicain sans vouloir les envoyer tous à la guillotine. Mais Landry est vraiment sanguinaire ; je l'ai entendu se vanter qu'au tribunal il condamne toujours à mort, *parce que c'est le plus sûr*. Je sais que Robespierre vient de le charger de faire un mémoire détaillé sur les détenus de la maison d'arrêt dont nous sommes commissaires ; ceux dont il rendra un mauvais compte seront sûrement dans un grand danger, et il ne parlera pas favorablement de la citoyenne Velmas qu'il n'appelle jamais que *la petite bégueule*... Je suis en fort bonne intelligence avec ce mauvais homme, je ne le contrecarre en rien ; il vient souvent manger notre soupe ; ma femme lui fait boire force lampées de Champagne, et il nous aime beaucoup. Il écrit très-difficilement ; il lui faudra du temps pour faire ce mémoire, d'autant qu'on ne lui a pas fixé d'époque et qu'il est ivrogne et paresseux. Je l'ai déjà empêché plusieurs fois de le commencer en l'entraînant au cabaret. Nous sommes tous deux du comité révolutionnaire de la section, où chaque membre, dans une salle commune, a son bureau particulier. Le

tiroir de celui de Landry, ainsi que presque tous les autres, n'a point de clef.* Je le guette ; et lorsqu'enfin il commencera à écrire, comme il laissera, ainsi que cela se pratique, son travail dans le tiroir, je lui préparerai de nouvelle besogne, en m'emparant furtivement de son *gribouillage* avant qu'il soit tout-à-fait fini ; il faudra qu'il recommence, tout cela nous donnera au moins six semaines ; pendant ce temps nous pourrons agir, et les choses peuvent changer.....Mais, repris-je, s'il te soupçonne d'avoir fait cette bonne action ?..... Non, non, ne t'inquiète pas, répartit Le Dru ; il croit que, comme lui, on ne peut voler que de l'or et des diamans, car il en a fièrement pris dans les églises et *aux ci-devant* en mettant des scellés ; d'ailleurs il ne se défie pas de moi, et puis il est brouillon et presque toujours ivre, il croira avoir égaré ce papier ; ne t'embarrasse pas, c'est un vrai butor, j'en jouerois sous jambe dix comme lui. Ce que je te conseille, c'est de tâcher de te rapatrier un peu avec lui.....--Mais comment faire ? --Par le moyen de sa femme.--Elle ne me

---

Cela étoit ainsi.

pardonnera jamais d'avoir été servante de ma mère.....--Ce n'est pas l'embarras, c'est une diablesse qui a encore plus de malice que son mari. Elle ne peut pas sentir mon épouse, parce qu'elle sait qu'elle a été princesse, quoique pourtant ça fasse honneur aux *sans-culottes*, puisqu'elle m'a épousé.....--Comment veux-tu donc que j'espère quelque chose de cette créature ?.....--Bah ! elle est intéressée et elle aime les jolis garçons ; avec des cadeaux et quelques douceurs, tu pourrois fort bien la rendre traitable.....--Comment diantre ! à son âge ? car elle a bien trente-sept ou trente-huit ans !.....--Ca n'y fait rien, elle en prend toujours où elle en trouve. Il faut la voir, comme elle est pimpante et comme elle fait danser les brigandages de son mari !.....--Et il trouve cela bon !--Elle le mène comme un oison qu'il est. Elle se farde de la tête aux pieds, en rouge, en blanc, en noir, et puis elle est toute *dépotraillée*, et toute parée *d'affiquets* en perles, en oripeaux, en diamans. Son mari croit qu'elle a l'air d'une duchesse. Mon épouse dit qu'elle ressemble à une poissarde d'autrefois, travestie pour le dimanche gras.

Je remerciai mille fois Le Dru de ses bonnes intentions, de son zèle et de ses conseils dont je me promis bien de profiter. Les jours suivans, mes inquiétudes devinrent extrêmes par celles que je vis à Durand qui étoit bien informé ; il me dit qu'on l'avoit assuré que Robespierre formoit de nouvelles listes de proscrits, sur lesquelles se trouvoient le peu d'honnêtes gens qui restaient a Paris dans leurs maisons. Il ajouta que si cela étoit vrai, il étoit à l'abri de toute crainte pendant cinq semaines au moins, parce qu'il étoit absolument nécessaire à la conclusion d'une opération de finance à laquelle Rosbespierre attachoit une importance extrême, et qui ne pouvoit être terminée avant ce temps. Ainsi, poursuit-il, je vais arranger tout le plan de ma fuite, en montrant la plus grande sécurité ; nous partirons, et il le faut, ma femme, mes deux enfans, toi et moi, sous quinze jours. A ces paroles je lui déclarai que rien dans le monde ne me feroit quitter Paris tant qu'Edélie seroit en prison, et que seulement je lui demandois de se charger de ma sœur. Je m'en chargerai avec toi, reprit-il ; songe qu'en restant tu ne sauveras point madame de Velmas, et

que tu périras infailliblement. Eh bien, répondis-je, ne suis-je pas venu pour la sauver ou pour partager son sort?....Durand savoit depuis long-temps qu'au fond de l'ame j'avois pour Edélie un sentiment plus vif que l'amitié; mais il ne me croyoit pas susceptible d'une grande passion; je n'avois jamais osé lui parler franchement d'un attachement que non seulement je condamnois moi-même, mais dont l'aveu positif et détaillé n'auroit pas manqué de m'attirer, avant la révolution, des représentations qui eussent blessé ma vanité. J'aurois entendu avec peine, même dans la bouche d'un ami, des réflexions humiliantes sur ma naissance, sur mon état, et sur la folie d'aimer une personne que la fortune avait placée dans un rang si au-dessus du mien; et, pour me faire supporter, en me parlant d'elle, ces idées désespérantes d'inégalité, il avoit fallu jadis toute la délicatesse et toute l'effusion d'amitié d'Eusèbe. Maintenant tout étoit changé; il n'y avoit plus de noblesse, plus de distinctions. Edélie étoit veuve; ma passion n'étoit plus extravagante ou coupable. J'eus donc un grand plaisir à l'avouer, à la peindre; c'étoit en même temps

jouir de ma nouvelle existence. Il me sembloit qu'en parlant ainsi de mon amour, je sortois pour la première fois de cet état subalterne ou j'avois vécu depuis ma naissance.

J'affligeai profondément Durand qui vit bien que rien au monde ne pourroit m'engager à partir sans Edélie. Tu as quinze jours pour y réfléchir, me dit-il ; d'ici là, de grands événemens peuvent arriver..... On est las de voir verser tant de flots de sang ; le tyran, enivré de crimes, ne garde plus de mesures ; sa politique n'est plus qu'une rage insensée ; la terreur, parvenue à son comble, peut donner à la fin un désir véhément de sortir de cet horrible état de stupeur.... On parle d'une conjuration. Si elle existe, j'en connaîtrai les détails ; et si elle est raisonnablement conçue, il faut en être ! Une telle entreprise est préférable à la fuite la plus sûre.

J'approuvai du fond de l'ame cette courageuse résolution, et Durand me promit de m'avertir aussitôt qu'il aurait acquis quelques lumières à cet égard.

La tête successivement remplie d'esperances, de craintes sinistres et de projets confus, j'étois hors d'état de me livrer à la moindre

occupation. Florbel vint me proposer d'aller voir à la Comédie françoise *Misantropie et Repentir*, qui faisoit verser des torrens de larmes à toutes nos républicaines, et même à tous les jacobins. Il savoit que je ne connoissois pas cette scandaleuse pièce ; je n'avois nulle envie d'aller au spectacle. Viens, me dit-il, rien ne te mettra mieux au fait des mœurs actuelles ; il est reçu maintenant dans notre nouvelle poétique, que la vertu n'est pas dans la nature, que l'innocence est insipide, et que l'amour est fade, s'il n'est pas, même dans une femme, une passion furieuse et effrénée ; aussi toutes nos héroïnes de romans et de théâtre sont des *filles-mères*, des épouses adultères et des amantes forcenées. Ce n'est plus de la tendresse qu'il nous faut, c'est de la rage.---Cela est tout simple. Quand, sur la place de la révolution on voit tous les jours les plus épouvantables tragédies, comment veux-tu que l'on soit attendri par les sentimens délicats et les douces plaintes de *Bérénice* ou de *Zaïre !*.....---Ta réflexion est juste, et fait frémir en montrant toute l'influence des événemens publics sur la littérature !.. .Mon cher Florbel, repris-je en souriant, tu ne vois en

toutes choses que l'intérêt des lettres. C'est, répondit-il, l'intérêt de ma vie entière et celui de mon avenir ; d'ailleurs il tient à tout. D'après les principes qui la fondent et la manière de la cultiver qui assure son succès général, la littérature détruit ou affermit la morale. Oui, mon ami, le François, ce peuple dont le goût etoit jadis si noble et si pur, aura long-temps besoin d'émotions violentes, que de terribles souvenirs lui rendront nécessaires ! Les auteurs qui veulent plaire à tout prix, n'offriront plus, pendant cinquante ans, dans les ouvrages d'imagination, que des *énergumènes*, des femmes *brûlantes*, des jeunes gens *furibonds*, des caractères et des sentimens forcés, des conjurations atroces, des tableaux hideux, devant lesquels pâliront la coupe de sang offerte par Atrée, et l'urne renfermant le cœur de Raoul !...On ne sentira plus le charme des nuances délicates et du développement des sentimens ; l'amour affranchi de crainte, et sans retenue, deviendra même dramatiquement une passion effrayante et grossière ; l'amitié, dépouillée d'élan, de générosité, de dévouement, fondée, non sur la sympathie, mais sur des convenances et des

calculs, ne sera plus qu'une combinaison réciproque d'égoïsme et d'ambition. Quelles mœurs à peindre! Au lieu de portraits, nous n'avons plus à faire que des caricatures.— Cela pourra s'adoucir un peu, mais ne changera qu'avec le temps, et après une longue paix! Les misérables! dans quel gouffre ils nous précipitent!.... Ils veulent détruire aussi le commerce et les arts! Saint-Just, ces jours passés, disoit à la Convention avec son inepte arrogance et son érudition de cafés : " Ce n'est pas le bonheur de Persépolis, mais " celui de Sparte que nous voulons donner " au peuple."* Oui, il a pris le sens de cette phrase dans les ouvrages de J. J. Rousseau. Au reste, rassure-toi a cet égard. La décadence des arts de luxe et d'industrie n'est nullement une conséquence de celle de la littérature. Tandis que la littérature décroît avec la morale, le luxe, au contraire, s'augmente avec la corruption. Quand les massacres cesseront, tout le monde sera avide de jouissances ; et, comme les richesses auront passé dans les mains de ceux qui n'en ont jamais

* Historique.

possédé, tous ces parvenus ne mettront pas plus de frein que de goût à leur faste ; tout individu voudra briller, et le luxe, surtout celui de la table, des ameublemens et de la parure, sera poussé jusqu'au dernier degré d'extravagance. Alors les arts d'industrie feront en peu de temps d'immenses progrès ; les fantaisies multipliées des Epicuriens toujours insatiables, et qui se blasent si facilement, feront éclore une infinité d'inventions extraordinaires ; et tout ce qui ne tient ni a l'ame ni à la morale, tout ce qui est purement matériel, sera rapidement porté à un point surprenant de perfection.

Nous fîmes encore, Florbel et moi, quelques prédictions de ce genre, ensuite Florbel m'emmena de force à la comédie ; mais il étoit si tard que nous n'arrivâmes qu'à l'avant-dernière scène du spectacle. Nous trouvâmes cependant encore des places dans une des premières loges, dont deux femmes très-parées occupoient le premier rang. Je ne les voyois que par derrière, mais l'une des deux surtout fixa mon attention sur elle par la largeur et la nudité de se épaules, dont la blancheur *matte* me parut suspecte. Sa coif-

fure étoit remplie de clinquans et de pierreries, et elle prenoit une tasse de glaces, ainsi que sa compagne; entendant passer dans le corridor un garçon limonadier, elle se retourna pour l'appeler, en lui demandant des marrons glacés, et je reconnus aussitot a sa voix aigre l'heureuse rivale de ma mère, la nouvelle épouse du citoyen Landry! Je n'aurois certainement pas reconnu son visage masqué de blanc, de rouge, et ombragé de faux cheveux blonds, bouclés *à la Ninon*, et chargés d'un diadème de pierres de toutes couleurs..... Cette rencontre me parut un coup de la Providence, et je résolus de la mettre à profit. Je luis fis une révérence très-gracieuse. Tiens, dit-elle, c'est Delmours!.... Dans ce moment je saisis le cornet de marrons glacés qu'on lui présentoit, je le lui donnai, et galamment je le payai au garçon. Il est bon là reprit Lise, étonnée de ma générosité: Quoi! citoyen, poursuivit-elle, tu m'en fais cadeau?—Oui, citoyenne, pour renouveler connoissance. Cette réponse lui parut si plaisante, qu'elle en rit aux éclats, en se penchant vers sa compagne et en lui disant à l'oreille plusieurs mots que je n'entendis

pas. Pendant ce temps je satisfaisois tout bas la curiosité de Florbel sur cette étrange *dame*. Le spectacle finit, la toile se baissa, les dames se levèrent. Florbel, d'un air très-respectueux, s'empara de la compagne de Lise, qui étoit jeune, rousse et laide, et j'offris mon bras a Lise, qui l'accepta en riant toujours. Je lui demandois si elle avoit été bien touchée de *Misantropie et Repentir*. Elle me répondit que de son naturel elle n'étoit pas *pleurnicheuse*, mais que la pièce étoit *superbe ;* puis, en parlant de l'héroïne, qui, dans une scène pathétique, tombe à terre en s'évanouissant, elle ajouta : Quant *à s'épatte à m'embête*. Cette jolie expression d'un vif attendrissement me fit d'autant plus de plaisir, que Florbel, qui étoit à côté de nous l'entendit, et dit gravement qu'en effet cet *épattement* étoit le plus bel endroit de la pièce. A ces mots, Lise le regarda en fronçant le sourcil, soupçonnant qu'il se moquait d'elle ; car il est remarquable qu'une personne du peuple sent le ridicule d'un mauvais mot qu'elle vient de dire avec assurance, dès qu'elle l'entend dans la bouche de quelqu'un de bien élevé, quelque sérieux qu'on puisse avoir en le répétant ; ainsi donc

Lise regardant Florbel de travers, me demanda tout bas quel étoit ce *mâtin-là*. A cette douce parole, je me hâtai de l'assurer qu'il étoit un patriote *enragé*, menacé de paralysie, et atteint de douleurs qui le retenoient presque toujours dans sa chambre, et que je l'en avois arraché ce soir-là pour le distraire. Cette réponse appaisa un peu la pétulante Lise, qui trouva qu'en effet Florbel avoit fort mauvais visage, et qui, les yeux toujours attachés sur lui, disoit : *Est-il maigre ! est-il pâle !*.... Au milieu de ces exclamations, nous arrivâmes à la porte du spectacle ; alors Lise se rengorgeant me dit avec dignité d'*appeler son équipage*, que je trouvai cependant plus modeste que je ne m'y attendois, car ce n'étoit qu'une *demi-fortune*, et assurément Landry avoit fait assez de crimes pour en avoir *une toute entière* ; mais il étoit si libertin, que ses débauches absorboient tous ses infâmes gains, et même le revenu de ses places ; il avoit beaucoup plus de dettes que de bien.

Lise, en montant en voiture, mit sa grosse main dans la mienne (je n'ai jamais touché de main de femme aussi singulièrement épaisse que la sienne), et elle m'invita à dîner pour

le lendemain, en me disant qu'elle seroit seule et qu'elle me prépareroit un excellent *fricot* et *un bon gueuleton.* Après cette agréable promesse, je proposai a Florbel d'aller passer le reste de la soirée chez la marquise de Palmis, qu'il connoissoit beaucoup. Florbel répondit qu'il y consentoit volontiers, parce qu'il avoit grand besoin de rafraîchir ses idsée d'élégance. Arrivés chez madame de Palmis, nous trouvâmes toute sa maison consternée; on nous conta que madame de Palmis, ayant appris le matin que son mari, malade depuis quelques jours, étoit beaucoup plus mal et en danger, avoit sur-le-champ demandé et obtenu la permission d'aller s'enfermer avec lui, et qu'elle etoit dans la prison; c'étoit exposer sa vie, car, une fois en prison, même volontairement, on couroit tous les risques de ceux qui s'y trouvoient retenus par la tyrannie. Nous déplorâmes le sort de cette femme si brillante, si spirituelle, dont l'ame avoit tant d'élévation et de sensibilité, qui s'étoit perdue, avant la révolution, par des égaremens inexcusables, surtout avec un caractère tel que le sien, et qui, après avoir sacrifié sa réputation et ses principes, non à

une passion véritable, mais seulement aux illusions d'une folle et coupable vanité, maintenant hasardoit ses jours pour l'époux qu'elle avoit trahi, s'immoloit avec enthousiasme à son devoir!

CHAPITRE II.

Scènes mystérieuses entre Julien et Edélie.

J'APPRIS de bonne heure, le jour suivant, par Casilde, que l'on désespéroit de la vie du marquis de Palmis, et que sa femme le veilloit et lui servoit de garde-malade avec l'affection la plus touchante. J'allai dans mon petit logement vis-à-vis la prison ; il pleuvoit, mais il ne tomboit qu'une petite pluie douce d'été. J'aimois ce temps, parce qu'alors, a l'exception d'Edélie, personne dans la prison ne se mettoit à la fenêtre. Je m'établis a la mienne pour épier celle d'Edélie ; sa fenêtre étoit ouverte, et au bout de quelques minutes Edélie parut. Je lui présentai mon châssis de papier sur lequel ces mots étoient écrits : " Que je " hais ma liberté qui nous sépare !....Hélas ! " quelle consolation avez-vous ?".... Edélie, après avoir lu, répondit à cette question en

montrant d'une main le ciel, et de l'autre ma fenêtre.....Je la remerciai par l'expression de la plus vive reconnoissance ; ensuite je plaçai une nouvelle feuille sur le châssis, qui portoit ces paroles : " Devinez-vous ce que je sens ?" Elle fit un signe affirmatif en mettant la main sur son cœur ; c'étoit clairement m'exprimer qu'elle me devinoit par ce qu'elle éprouvoit elle-même. Je n'avois sur ma fenêtre que des pots de sensitives et d'immortelles, j'en arrachai plusieurs brins que je lui offris avec transport ; elle entendit ce serment muet d'amour et de constance ; aussitôt, posant la main sur un des rosiers que je lui avois envoyés, et dont son balcon étoit couvert, elle cueillit un bouton de rose qu'elle me montra. Cette allusion à notre ancien emblème autorisoit toutes mes espérances ; je mis un genou en terre en élevant mes bras vers elle, et de premier mouvement elle me tendit les siens !.....O charme suprême d'un amour long-temps combattu et devenu légitime !....Qui pourroit décrire cette figure angélique sortant d'une touffe de rosiers ; cette tête charmante enveloppée encore de crêpes noirs sous lesquels s'échappoient de longues tresses de cheveux blonds retombant

sur des roses ; ces bras d'ivoire qui s'étendoient vers moi sans blesser la pudeur, puisqu'ils ne pouvoient m'appeler !....Qui pourroit dépeindre le ravissement si pur de cet embrassement idéal où, sans timidité, comme sans réserve, son ame seule s'élancoit vers la mienne, et venoit toute entière s'y réunir !.... Je ne ressentois point cette émotion violente que m'avoit si souvent fait éprouver sa présence ou son souvenir ; mon cœur n'étoit ni embrasé ni brûlant, il étoit délicieusement dilaté, je jouissois sans trouble du bonheur de l'adorer sans remords ; en élevant mes vœux jusqu'à elle, je la contemplois comme une divinité, et toutes mes sensations étoient en harmonie avec cette douce et majestueuse idée !... Rapprochés l'un de l'autre, qu'aurions-nous pu dire qui valût ce que nous devions à l'imagination ? nous étions mutuellement l'interprète de nos sentimens. Je ne lui parlois point, mon cœur l'écoutoit, nous nous entendions.... Et quelle pureté, quelle délicatesse il falloit donner à mes pensées, puisque je voulois deviner et pénétrer les siennes !....La pluie cessa ; un vent léger apporta jusqu'à moi les parfums enchanteurs que respiroit Edélie ; ils ne m'eni-

vrèrent pas ; ce n'étoit point le souffle dévorant de Gnide ou de Paphos ; c'étoit l'air balsamique et bienfaisant du paisible Eden ! Un brillant arc-en-ciel se déploya soudainement au-dessus de la tête d'Edélie, comme pour encadrer son séjour et sa figure céleste qui, au milieu du deuil et des roses, symboles de douleur et d'amour, sembloit être à la fois, par son expression et par ses attributs, le génie touchant de la mélancolie et de la profonde sensibilité !....Tout-à-coup Edélie tressaille, elle croise ses deux mains sur sa poitrine, elle élève sa tête vers les cieux, et elle paroît prier avec une ardeur passionnée ; on eût dit que son beau visage, éclairé par un rayon du soleil, produisoit lui-même et rejaillissoit la lumière ! Il y avoit dans son attitude et dans toute sa personne quelque chose de véritablement divin ; ses yeux étoient fixés sur un nuage brillant d'or et de pourpre, je crus qu'elle alloit s'y élancer, s'y perdre et disparoître ! Je la contemplois avec une admiration remplie de saisissement, lorsque je fus arraché à cette extase par le bruit de plusieurs fenêtres que l'on ouvroit de tous côtés....Je baissai précipitamment ma jalousie, et j'allai tomber sur

un canapé au fond de ma chambre. J'etois dans un état inexprimable; jamais dans le cours de ma vie je n'ai goûté un bonheur comparable à celui dont j'ai joui durant cette entrevue mystérieuse et ce dialogue vague, idéal, mais où j'avois obtenu le premier aveu formel du plus tendre retour, et sans craindre ses scrupules ou son repentir. Il y avoit un tel accord entre mon cœur et ma conscience, qu'une joie si vive et si pure écartoit de mon esprit toute inquiétude déchirante; la situation d'Edélie, son emprisonnement, le règne de la terreur, nos dangers, tout étoit oublié! je n'avois plus d'imagination pour l'effroi, je n'en avois que pour l'esperance!.....J'étois dominé par un violent désir, celui de revoir de près Edélie, et de rencontrer son regard. Sachant que Casilde devoit lui porter quelques livres à midi, je résolus de l'accompagner; il étoit dix heures trois quarts, je courus chez ma sœur, elle alloit partir pour la prison, je lui donnai le bras. Nous arrivâmes à la grille, et deux minutes après nous apperçûmes Edélie, qui me vit aussitôt; elle doubla le pas. Approchée de la grille, elle tira de dessous son schall une petite boîte ronde de carton qu'elle

avoit compté remettre à Casilde, et qu'elle me donna. O que son regard étoit doux et touchant!....Elle fit un profond soupir, leva les yeux au ciel, et s'éloigna sans me laisser le temps de proférer une parole. A quelques pas de la grille, elle retourna la tête, et je vis qu'elle pleuroit!..... Ce regard si triste et ces larmes dissipèrent tout l'enchantement de l'entrevue du matin. En me quittant, elle me laissa sur le cœur un poids affreux; mille idées sinistres vinrent à la fois m'assaillir et noircir mon imagination troublée!....Je restois collé sur la grille; Casilde et Victoire (la femme de chambre d'Edélie) m'en arrachèrent!..... Elles furent étonnées de ma pâleur!..... Je les priai de me conduire à mon entresol, où, dans l'espoir d'appercevoir encore Edélie, je voulois attendre l'heure du dîner. Quand je fus seul dans ma chambre, j'ouvris précipitamment la petite boîte que m'avoit donnée Edélie.... J'y trouvai une rose naturelle, qui paroissoit remplie de gouttes de pluie ou de rosée..... Je déroulai un petit billet qui contenoit ces mots: " Souvenez-vous d'*Oriane*!.... " Je suis sûre que vous n'oublierez jamais que " j'ai répandu ces larmes après ma prière!"....

Je me rappelai que, jadis à la campagne, nous avions lu tout haut le vieux roman d'Amadis, et que nous avions été également frappés de l'action touchante d'*Oriane*, l'héroïne, qui, prisonnière, jette, du haut d'une tour, à son amant, une rose baignée de ses larmes.... Captive comme Oriane, et se comparant en tout à cette amante passionnée, Edélie, en me destinant cette précieuse rose, me donnoit le gage du plus tendre et du plus fidèle amour!..... Mais pourquoi, *après sa prière*, avoit-elle versé tant de larmes, et avec une tristesse si amère et dont tous ses traits portoient l'empreinte? Je n'entendois pas parfaitement cette dernière phrase de son billet; j'y trouvois je ne sais quoi de mystérieux qui me frappoit et m'inquiétoit.....Sa fenêtre étoit fermée; elle ne m'attendoit plus: il pleuvoit de nouveau; le ciel étoit obscur, et le tonnerre se faisoit entendre. Je pris ma guitare; et, pour appeler Edélie, je chantai ma romance: à l'instant même sa fenêtre se rouvrit, et je la vis paroître. Je me levai; je tirai sa rose de mon sein, je la lui montrai, et je la replaçai sur mon cœur en lui faisant comprendre, par mes gestes, qu'elle resteroit là jusqu'à

mon dernier soupir. Elle parut vivement touchée, mais toujours avec l'expression de la plus profonde tristesse. Je savois heureusement par Le Dru et par ma sœur qu'il n'étoit rien survenu dans sa situation interieure qui dût lui donner de nouvelles inquiétudes ; mais son abattement affoiblissoit mon courage, et faisoit naître au fond de mon ame de noirs pressentimens. De bons raisonnemens peuvent appaiser l'effervescence de l'imagination et tranquilliser l'esprit ; mais il n'y a point de logique pour un cœur alarmé !.... Cependant l'orage redoubloit, et le tonnerre se rapprochoit. Edélie le craignoit, je ne l'ignorois pas, et je lui fis signe, mais en vain, de fermer sa fenêtre ; elle me fit entendre qu'elle ne craignoit rien avec moi..... Tout-à-coup un violent éclat de tonnerre fit retentir toute la prison ; un éclair éblouissant qui me parut être la foudre, en illuminant le visage d'Edélie, me la fit voir pâle et chancelante. Une horrible obscurité succédant à ce trait affreux d'une lumière foudroyante, Edélie disparut presque entièrement à mes yeux ; je distinguai seulement que, retombée sur le balcon, elle étoit immobile : je la crus frappée du tonnerre ;

je me la représentai privée de la vie, ou du moins expirante, et j'étois dans l'impossibilité de voler à son secours ! L'espace qui nous séparoit n'étoit plus pour moi qu'un abîme épouvantable ; je ne pouvois le franchir !.... Emporté par le désespoir, je m'écriai d'une voix terrible : *Edélie ! Edélie !*.... Ce cri pénétrant d'un cœur déchiré ne se perdit point dans les airs : Edélie l'entendit....O joie dont le souvenir me fait encore tressaillir !.... Des sons enchanteurs et vivifians parviennent jusqu'à moi ! Une voix divine à mon oreille prononça ces paroles : *Je ne suis point blessée !*.... La nue dégagée de la foudre se dissipe comme une fumée légère ; le jour reparoît. J'aperçois Edélie se relevant, joignant les mains, remerciant le ciel ; je tombe à genoux, et j'invoque avec elle le dieu des cœurs purs et sensibles qui vient de la sauver ! Ah ! je pouvois mourir alors en disant : *J'ai vécu !* Cette matinée valoit une longue existence ! J'avois éprouvé en quelques heures toutes les émotions, tous les tourmens, tout le bonheur que l'ame humaine peut ressentir !

Bientôt la pluie qui tomba par torrens, et que le vent poussoit contre la fenêtre d'Edélie,

nous força de nous séparer. Nous fermâmes nos fenêtres. Après tant de secousses violentes, mes forces physiques étoient tellement épuisées, que je pouvois à peine me soutenir ; je tombai sur une chaise, j'y restai plus d'une heure sans mouvement ; n'ayant que deux idées qui me reposoient délicieusement, je répétois sans m'en lasser : Heureux et divin présage ! la foudre, en éclatant si près d'elle, n'a pu l'atteindre, et son cœur répond au mien !....

CHAPITRE III.

Julien va dîner chez la citoyenne Landry.--- Etranges propositions qu'elle lui fait.---Mort du Marquis de Palmis.---Craintes, terreur. Belle action de Le Dru.

SORTANT enfin de l'espèce d'enchantement où j'étois plongé, je me rappelai que je m'étois engagé à dîner chez la citoyenne Landry, qui m'avoit donné le doux espoir de la trouver seule. Quelle chute, grand Dieu ! de sortir du tête-à-tête mélancolique et céleste d'Edélie pour aller chercher celui de la créature la plus grossière et la plus effrontée !..... Il ne falloit rien moins que l'intérêt de la vie d'Edélie pour me faire supporter le dégoût d'un tel contraste ; mais j'espérois qu'avec quelques cajoleries et de l'argent, je me rendrois favorable la citoyenne Lise Landry et qu'elle désarmeroit la férocité de son mari. Fortifié par ces idées, j'arrivai chez la ci-

toyenne que je fus très-étonné de ne pas trouver seule ; car elle avoit à côté d'elle une jeune fille de treize ans, qui brodoit une cravate ; trois petits garçons, dont l'aîné avoit huit ans, jouoient dans la chambre d'une manière très-bruyante. Mon arrivée augmenta beaucoup le tapage, car Lise avoit un petit épagneul hargneux qui vint me mordre les jambes en aboyant de toutes ses forces ; les petits garçons l'excitèrent en riant aux éclats. Un perroquet vert qui étoit dans une cage se mit à faire des cris aigus. Lise, d'une voix glapissante, ordonne à la jeune fille de couvrir la cage du perroquet ; et, volant a mon secours, elle donne un coup de pied au chien et deux ou trois soufflets aux petits garçons qui poussoient de véritables hurlemens. Lise, outrée, se pend à une sonnette ; une vieille femme survient, qui reçoit et veut exécuter l'ordre *d'emmener toute cette canaille* (ce fut l'expression de Lise). Les enfans se révoltent ; un combat s'engage entre la vieille et les enfans. Lise, afin de le terminer, s'y précipite pour distribuer de nouveaux soufflets. La jeune fille prend parti pour ses frères ; la mêlée devient effrayante ; les cris attirent deux valets

qui s'emparent des petits garçons et les entraînent. La jeune fille reste seule exposée à la colère de Lise qui lui dit avec volubilité un torrent d'invectives; la jeune fille répond sur le même ton. Lise la saisit par le bras, lui applique deux vigoureux coups de pied dans le derrière et la met à la porte. Telle fut mon entrée chez la citoyenne Landry. Jusqu'alors spectateur immobile, je m'avance enfin, et Lise, en femme accoutumée à de pareilles scènes, recouvre aussitôt son sang froid, comme une actrice reprend son maintien naturel dès que la toile est baissée. Lise s'approche d'une glace et rajuste sa coiffure qui s'étoit un peu dérangée dans la chaleur de l'action. Ah! dit-elle, on a bien du mal avec ces races-là.....Après cette réflexion morale, je lui demandai à qui appartenoit cette turbulente famille..... Pardi! répondit-elle, c'est la mienne.....Comment! repris-je, la tienne, citoyenne?..... Est-il surpris! s'écria-t-elle en éclatant de rire, est-il surpris!.....—Mais en effet quatre enfans au bout de quelques mois de mariage!.....—Eh ben! est-il bête?.... est-il nigaud?..... On ne parloit pas de ça dans l'ancien régime; mais au jour d'aujour-

d'hui les sans-culottes ne cachent rien.---C'est naturel.---Il n'y a plus d'hypocrites, c'est fini ! tous les cafards ont passé à la lanterne et à la guillotine ; la nation n'en veut plus. C'étoit bon pour les ci-devant, ça ne va pas avec la liberté.

J'écoutai fort serieusement cet éloquent discours, et je complimentai Lise sur sa politique et sur les étonnans progrès de sa raison et de son esprit ; elle me répondit que cela n'étoit pas singulier, puisque nous étions devenus tous égaux. Voulant donner à la conversation un tour plus amical, j'interrogeai Lise sur son intérieur. Elle ne se fit pas prier pour m'accorder toute sa confiance ; elle me dit sur-le-champ, sans détour, que son mari étoit un *sac à vin*, un débauché, un *brûle-maison ;* qu'elle en étoit lasse *comme de vieille morue ;* que ses enfans, méchans *comme des ânes*, tenoient de leur père ; que sa fille étoit une petite *drolesse* qui lui donnoit déjà bien *du fil a retordre*. Et elle ajouta ; Je ne songe qu' *à faire ma main* pour planter là toute la séquelle, afin de vivre à ma guise, en faisant la fortune de quelque joli *muscadin* de bonne volonté.

En terminant ces aveux délicats et cette intéressante confidence, Lise me donna, en riant, sur l'épaule, une tape qui me fit frissonner ; elle laissa sur mon bras sa grosse main qui me parut peser cent livres.... Mes regards et mon ton doucereux m'attiroient cette rude attaque, et j'en éprouvois de cuisans remords, lorsqu'on vint me délivrer de cette anxiété, en annonçant que *la soupe étoit sur la table.*

Je me levai avec le maintien le plus déconcerté que j'aie eu de ma vie ; elle interpréta très-favorablement mon embarras : Tiens, dit-elle, comme te v'là rouge !.... Pauvre garçon, ajouta-t-elle en me passant la main sous le menton, sois tranquille, nous reparlerons de ça après le dîner. Cette promesse me fit dresser les cheveux sur la tête. Nous passâmes dans la salle à manger, on se mit à table ; la jeune fille et les petits garçons dînèrent avec nous. Lise me fit placer à côté d'elle. Au bout de quelques minutes, quel fut mon horrible saisissement, lorsque je sentis le pied le plus massif, le plus large, le plus rond, s'établir sur le mien. Cette décente *agacerie* me causa un dégoût et une indignation qui alloient jus-

qu' à la colère..... Mais en repoussant cette infâme créature, je perdois infailliblement Edélie!.... Je me dis qu'il ne s'agissoit que de laisser des espérances, et que, dans l'explication, je trouverois les moyens de tout concilier, surtout en donnant de l'argent..... En attendant, je pris le parti, pour ne point irriter la citoyenne Landry, de répondre fortement à ses mystérieuses avances, et je me mis à trépigner avec une espèce de fureur qui lui parut un emportement de passion, mais un peu trop vif, car elle retira son gros pied qui sûrement étoit meurtri!.... Pour achever *de me monter la tête,* elle fut d'une gaîté enfantine et folâtre pendant tout le dîner, à l'exception de quelques momens de sévérité avec ses enfans, que dans ses *leçons maternelles* elle appeloit *des marsouins, des sagouins et des cochons*, afin de leur enseigner les élémens de la politesse ; d'ailleurs, elle fut sémillante, et elle me donna un véritable festin qui auroit pu suffire à douze ou quinze personnes ; car la table fut toujours couverte d'une quantité de ragoûts fumans, bouillans, bien noirs et bien épicés. Sur la fin du repas, elle s'écria qu'il nous falloit *du Champagne ;*

on apporta une bouteille de vin mousseux ; et, comme je m'y attendois, elle ne manqua pas d'en faire sauter le bouchon jusqu'au plancher ; enfin, elle n'épargna rien pour me séduire. Je tâchois de supporter, avec *la grâce* du genre, cette effroyable *coquetterie* de taverne ; je me disois que celle de la bonne compagnie, avec des formes élégantes est très-souvent, au fond, tout aussi méprisable ; mais, malgré tous mes efforts, Lise, plus d'une fois, me trouva de la gaucherie, de la contrainte ; elle ne put s'empêcher de me dire qu'elle *m'auroit cru plus dégourdi que ça.* En sortant de table, je frémis de la tête aux pieds, en songeant que j'allois me retrouver seul avec cette créature, et sans qu'elle eût la crainte de voir arriver son mari qui étoit, m'avoit-elle dit, *en godaille* pour la journée entière et toute la nuit suivante.

Quand nous fûmes assis dans la chambre, elle m'annonça qu'elle alloit me parler *rendement,* ce qui étoit fort alarmant, car je ne me doutois pas que jusqu'alors elle eût *gazé* ses discours. Elle commença par me faire ces questions inattendues ; Qu'as-tu conservé de la succession de ton oncle ? as-tu gagné

quelque chose chez les Inglar ? as-tu des fonds chez Durand ? Quoique je ne m'attendisse pas à lui trouver cette espèce de curiosité, je sentis à l'instant qu'il falloit bien me garder de convenir que j'eusse une somme considérable a ma disposition, et je répondis sur-le-champ que j'avois tout mangé, qu'il ne me restoit rien, et que je ne vivois que du produit de mes talens. *Tout mangé !* reprit-elle, c'est donc avec des filles ? nigaud !..... mais, poursuivit-elle, c'est égal ; moi, j'ai mes épargnes..... cela monte assez gros ; en outre j'ai mes diamans, *c'est immense ;* je les vendrai, je divorcerai sous peu, ce ne sera pas pour me remarier, j'en ai assez ; mais si tu veux, je te logerai, et nous vivrons ensemble. Je la remerciai de cette honorable et douce proposition que je ne rejetai point. Mais avant tout, poursuivis-je, il faut que tu me donnes une preuve positive de ton bon cœur ? -- Comment ? -- Je m'intéresse à la citoyenne Velmas à cause de son frère que j'aimois jadis, et puis parce qu'elle est bonne républicaine ; il faut que tu la protèges.-- Landry la déteste.--Elle ne lui a pourtant pas fait de mal ; au contraire.--Ah ! ce n'est

pas l'embarras, elle lui a fait avaler bien des couleuvres ; ces *ci-devant* croyoient qu'on n'étoit pas digne de délier les cordons de leurs souliers..... à présent ils nous font des courbettes, chacun à son tour..... --Ma chère Lise, avec ton esprit et ta beauté, tu fais ce que tu veux de ton mari ; il faut sauver cette pauvre femme.--J'y consens, mais d'abord Landry veut ravoir Casilde, et avec une dot...--Comment ! une dot ?... --Oui, il faut que la Velmas lui donne une centaine de mille francs sur son bien..... voilà ce qu'il veut....--On pourra donner de l'argent, mais on ne donnera point Casilde ; ma mère n'y consentiroit pas.--On pourroit donner de l'argent ? eh bien ! écoute : qu'on offre cent mille francs pour marier ma fille, et j'arrangerai cela avec Landry.--Fort bien, mais quelles sûretés donnera-t-il ? je n'en vois point d'autre que la mise en liberté de la citoyenne Velmas.--Et qui me garantira les cent mille francs ?--Un billet de sa main et ma parole.--Tu me réponds d'elle ?--Fais-lui rendre sa liberté, et tu auras les cent mille francs avec un beau présent pardessus le marché.

Cette promesse enchanta Lise, qui, de très-bonne foi, me donna sa parole d'employer tout son crédit en faveur d'Edélie : elle voulut ensuite remettre la conversation sur son projet de *réunion* avec moi ; je l'interrompis, en lui disant que, pour prendre un tel engagement, il falloit auparavant que je fusse assuré de la bonté de son caractère et de son cœur ; que si elle faisoit cette excellente action, elle pourroit ensuite compter sur moi à la vie et à la mort. Comme les *cent mille francs* venoient de s'emparer de son imagination, sa fantaisie pour moi n'étoit plus en elle qu'un sentiment très-secondaire : ainsi notre entrevue se termina de la sorte, sans qu'elle en fût choquée ; nous nous séparâmes, et je sortis de ce repaire avec une joie inexprimable d'avoir pu de toute manière m'en tirer aussi heureusement ; et je me disois que si le vice se montroit toujours dans cette hideuse nudité, il feroit horreur, mais qu'on n'auroit aucun mérite à chérir la vertu.

Quelques jours après, je vis Le Dru et je lui rendis compte de tout ce qui s'étoit passé entre Lise et moi ; il en fut charmé, et il me

dit qu'il verroit bientôt si Lise agissoit efficacement, et qu'aussitôt il m'en instruiroit.

Sur la fin de cette même semaine, le marquis de Palmis mourut en prison dans les bras de sa femme qui l'avoit soigné et veillé les sept derniers jours de son existence sans prendre un seul instant de repos. Le bon abbé Desforges, sous le déguisement d'un apothicaire, trouva le moyen de s'introduire dans la prison et de porter au moribond les dernières consolations de la religion. La marquise, comme nous l'avions prévu, ne recouvra point sa liberté, mais elle se soumit à son sort avec la plus noble et la plus touchante résignation.

Un matin Le Dru entra dans ma chambre ; il avoit l'air fort ému, il ferma les portes avec soin ; et, s'asseyant auprès de moi, il m'annonça qu'enfin *il avoit fait le coup*, c'est-à-dire qu'il avoit dérobé dans la salle du comité révolutionnire le mémoire de Landry sur les prisonniers de la maison d'arrêt où étoit Edélie. Dans un moment où personne n'étoit dans la salle, il avoit pris cet écrit dans le tiroir sans clef du bureau de Landry ; il l'avoit porté à Edélie ; étant de

semaine à sa prison, sous prétexte de faire des visites dans les chambres des prisonniers (ce qui arrivoit souvent), il étoit entré dans celle d'Edélie, et lui avoit lu l'article qui la concernoit et qui commençoit ainsi: *La Velmas, la plus insolente de la maison.* Le reste de l'article étoit atroce; et si le mémoire eût été donné, Edélie auroit été conduite à l'échafaud le lendemain. Lorsque Le Dru entra dans la chambre, il la trouva devant un réchaud allumé, faisant son chocolat. Après une lecture rapide du mémoire, il livra aux flammes ce libelle sanguinaire, en le mettant dans le réchaud embrasé, sous la cafetière de chocolat;* et sûrement, ajouta Le Dru en riant, elle ne prendra jamais de chocolat qui lui fasse autant de bien que celui-là qui a été cuit avec sa sentence de mort!.....Le cœur déchiré, mais pénétré de reconnoissance pour

---

* Un homme qui existe, et que l'auteur de cet ouvrage doit bénir à jamais, un honnête homme, qui n'a pas commis dans ce temps une seule action répréhensible, et qui n'avoit pris cette place de commissaire que par humanité, fit alors tout ce qu'on vient de décrire, et sauva de la sorte une jeune prisonnière.....

ce bon Le Dru, je lui sautai au cou et je l'embrassai avec transport ; car, en faisant cette action généreuse, il avoit exposé sa vie. Ah ! mon ami, m'écriai-je, ton courage et ton amitié ne produisent qu'un délai !..... Ce monstre recommencera cet infernal mémoire..... Quelque chose qui puisse m'en arriver, reprit-il, je le volerai encore une fois*..... L'effet que ce mot, véritablement héroïque, produisit sur mon cœur, est inexprimable. O combien, dans ce moment, me parut au-dessus du vulgaire ce jeune homme que j'avois vu si souvent ridicule, et dont l'éducation, le ton et les manières m'avoient fait rougir tant de fois ! et que je trouvois de petitesse dans toutes les conventions de naissance, de rang, de *bon goût* et d'*élégance*, en comparaison de cette grandeur d'ame naturelle et de cette sublime humanité !.... Crois-moi, me dit-il, un grand changement se prépare ; je suis informé de tout par Legendre, qui se prononcera bientôt..... Mais du silence, de la discrétion..... notre vie à tous en dépend.....Il ne s'agit que

* Ce qui a été fait.

de gagner du temps. Landry mettra au moins quinze jours à refaire ce mémoire, et autant à le recommencer.....It est clair que sa femme n'a pu l'adoucir, et qu'elle aura voulu garder pour elle les cent mille francs promis. Il seroit trop dangereux de proposer directement de l'argent à cet ivrogne, car dans le vin il dit tout; mais fie-toi à moi, nous avons un répit, je t'en promets un second, j'ai le pressentiment que nous nous tirerons d'affaires.

Ces assurances me tranquillisèrent un peu; mais depuis ce moment la terreur qui paroissoit être au comble augmenta cependant chaque jour. Florbel fut dénoncé, et prit le parti de se cacher; sans l'activité et les soins de Le Dru, j'aurois été arrêté. Durand, retenu par des affaires et par des possessions qu'il ne pouvoit se résoudre à abandonner, ne se décidoit point à fuir, mais il n'avoit pas un instant de repos. On n'osoit plus se montrer en public, ni faire de visites; on se méfioit de tout le monde, de ses domestiques, de ses parens, et souvent de ses amis. Les nuits privées de sommeil, des repas et des entretiens sans confiance; le spectacle affreux et continuel des charrettes chargées de victimes et

traversant Paris dans tous les sens pour aller à l'échafaud ; les dénonciations et les arrestations plus fréquentes que jamais ; toutes ces horreurs continues et multipliées donnoient à l'existence, toujours tremblante et menacée, toutes les angoisses de la plus douloureuse agonie. Au milieu de tant de crimes, il étoit facile de mépriser la vie ; mais comment supporter les dangers de ce qu'on aime ? Je ne pensois qu'à Edélie, et c'étoit avec un trouble, une oppression qui m'ôtoient jusqu'à l'ombre du repos !....

CHAPITRE IV.

Chute de Robespierre.

Le 9 thermidor de l'an 2 de la république, c'est-à-dire le 27 juillet 1794, je me réveillai un peu après la naissance du jour, et ce fut avec un tressaillement, une espèce de convulsion que j'avois constamment depuis trois semaines tous les matins en sortant du plus pénible sommeil !.....Je m'habillai, et je passai chez Durand ; il étoit levé et seul dans son cabinet, et au lieu d'écrire à son bureau comme de coutume, il se promenoit à grands pas..... Son extreme agitation me frappa ; je le questionnai, il ne répondit rien ; il s'avança vers la fenêtre, l'ouvrit et s'appuya tristement sur le balcon. Il vit sur le haut de la maison voisine deux couvreurs qui en raccommodoient le toit dégradé. Ah ! dit-il, que j'envie le sort des ces pauvres gens-là !..... Si quelque chose

leur déplaît ou les menace dans le lieu qu'ils habitent, rien ne les retient, ils peuvent partir sans délai!.....Heureux dans ce temps-ci, mille fois heureux, ceux qui n'ont ni fortune, ni propriétés.....ni liens!....Que n'avons-nous pris la fuite il y a six semaines, nous le pouvions alors!....O que ne sommes-nous tous hors des frontières, réduits à notre seule industrie, mais libres, et à l'abri de ces épouvantables secousses!....

Pendant ce discours, j'étois immobile, et je le regardois fixement avec un saisissement inexprimable. Après quelques minutes de silence: Quoi donc! lui dis-je, qu'est-il arrivé? que crains-tu? Ah! Julien, s'écria-t-il, le sort en est jeté....Si, ce matin, le monstre ne tombe pas, nous sommes tous écrasés!.....—Comment?—Le monstre triomphera, j'en ai le pressentiment....Nous serons tous dépouillés, livrés au pillage.....O que n'ai-je suivi les conseils de ma femme!.....En disant ces paroles, il tomba dans un fauteuil en se couvrant le visage avec ses deux mains. De grâce, repris-je avec une vivacité mêlée malgré moi d'une extrême brusquerie, laissons les plaintes inutiles, qui ne sont tolérables que dans la bouche

des femmes. De quoi s'agit-il? Durand fut très-blessé de cette réponse; il alloit me le témoigner, lorsqu'un son lugubre et terrible frappa nos oreilles, c'étoit celui du tocsin!.... Nous restâmes pétrifiés, nous crûmes entendre sonner notre dernière heure!... Dans cet instant la porte du cabinet s'ouvrit, et nous vîmes paroître Sophie Durand éplorée, tenant par la main ses deux enfans!.... Ah! mon ami, s'ecria-t-elle, vous n'avez pas voulu me croire, et c'en est fait; nous sommes perdus, Robespierre l'emporte....---Qui vous l'a dit?---Le domestique qui vient de revenir...La municipalité arme pour Robespierre, tout est en rumeur..... A ces mots, Durand ouvre precipitamment une armoire, en tire une cassette, la cache sous son manteau, dit un mot tout bas à sa femme, et sort en courant. Je devinai qu'il alloit cacher des papiers et de l'argent, et je ne me trompois pas. O malheureuses propriétés! dit Sophie emportée par la douleur, maudites richesses! dont il a voulu être le gardien et le conservateur, vous ne servirez aujourd'hui qu'à nous faire egorger. Ah! que ne sommes-nous restés dans la plus humble médiocrité!.... Au nom du ciel, Sophie, in-

terrompis-je, répondez-moi ! Robespierre est dénoncé ?---Oui, et votre ami Le Dru est du complot.---Où se passe l'attaque?---A la Convention.---Il suffit. A ces mots, je m'élance vers la porte, je vole à ma chambre, j'arrache d'une canne à secret un poignard que j'y avois fait cacher, je le place sous mon gilet, je prends mon chapeau, et je me hâte de sortir de la maison. Je vis en effet dans les rues un prodigieux mouvement et une grande quantité de groupes fort animés; mais, décidé à rejoindre Le Dru et à partager son sort, je ne m'arrêtai point, je n'écoutai rien. J'éprouvai une douloureuse sensation en passant à la place de Grève couverte d'hommes armés qui crioient : *Vive Robespierre !** J'arrivai hors d'haleine à la Convention. J'eus toutes les peines du monde à y pénétrer ; enfin, je perce la foule, je cherche des yeux Le Dru ; je l'aperçois, je vais me placer près de lui ; il me vit avec étonnement, il me serra la main, et je lui dis tout bas : *Je ne te quitte*

* Historique. Ces hommes étoient envoyés par les membres de la commune de Paris, du parti de Robespierre.

plus! Dans ce moment Robespierre, accusé, étoit à la tribune; sa pâleur plus livide que jamais, ses prunelles éteintes nageant dans le sang,* sa basse physionomie n'exprimant plus au lieu de l'insolence, que l'épouvante et l'égarement; tout me parut annoncer que son règne affreux alloit finir!.... En effet, on entendit bientôt de toutes parts les cris répétés; *A bas le tyran!* avec quelle ardeur je joignis ma voix à ces voix libératrices!..... Robespierre, aussi lâche qu'arrogant et barbare, prit subitement la contenance d'un suppliant; il descendit de la tribune à la barre, où l'on fit aussitôt passer à ses côtés Saint-Just, Couthon, Robespierre le jeune et Lebas.†

Cependant le tocsin sonnoit toujours; on vient annoncer qu'Henriot, commandant de la garde nationale, et vendu à Robespierre, marche à la tête des satellites de la municipalité pour venir attaquer la Convention.‡ Dans les grandes crises politiques, l'intérêt

---

* Le blanc de ses yeux, depuis plusieurs mois, étoit devenu couleur de sang.

† Historique.

‡ Historique.

public peut, en un instant, transformer en libérateurs des hommes déshonorés et des corps avilis. Les jacobins les plus coupables, qui, dans ce moment, osoient attaquer l'usurpateur, étoient tous de courageux défenseurs de la patrie et des droits de l'humanité; et la Convention, dégradée par tant de crimes, en se déclarant contre l'ennemi commun, devenoit un sénat respectable qu'il falloit défendre au péril de sa vie.

Une partie de l'assemblée sortit avec impétuosité pour aller combattre Henriot. Le Dru et moi nous fûmes de ce nombre; mais le combat ne fut ni long ni sanglant: toutes les sections s'étoient réunies pour la bonne cause, et nous mîmes promptement en fuite la vile troupe d'Henriot. Pendant ce temps, Robespierre trouva le moyen d'aller se réfugier à l'Hôtel-de-Ville. Les sections victorieuses l'y assiégèrent, et y entrèrent de force. Robespierre, tremblant, se tenoit seul à l'écart dans un coin obscur d'une grande salle. Un gendarme, nommé Charles Meda, l'aperçoit et lui tire un coup de pistolet qui lui fracasse la mâchoire inférieure et le couvre de sang. Alors on le transfère au *comité*

de salut public. Ce fut dans ce lieu où il avoit prononcé des millions de sentences; ce fut sur la table même où sa rage insensée signa tant d'arrêts de mort, qu'il passa la moitié des heures de son épouvantable agonie! Il ne pouvoit ni marcher ni se soutenir; on le jeta sur cette table souillée par ses forfaits, sur cette table où sa plume commanda tant de meurtres, et qui fut enfin inondée de son sang!*..... Quelques minutes après, un inconnu, d'une figure noble et sévère, traverse gravement la salle, s'arrête devant le tyran foudroyé, et lui adresse ces paroles mémorables: *Eh bien? Robespierre, il est une Providence!*†..... Après avoir vu ce spectacle terrible, je donnai à Le Dru un rendez-vous pour le soir, et je courus à la prison d'Edélie, c'est-à-dire à mon petit entresol. Edélie étoit à sa fenêtre, et tout en elle peignoit la plus vive agitation: ainsi que les autres prisonniers, elle avoit entendu le tocsin, mais elle ignoroit les événemens. J'éprouvai le chagrin extrême de ne pouvoir l'en instruire;

* Historique.

† Historique.

tout le monde inquiet dans la maison étoit aux fenêtres ; je n'osai même pas me permettre quelques signes, craignant mortellement la méchanceté du concierge, grand partisan de Robespierre. Ne pouvant rester en place, j'allai dans la rue sur laquelle donnoit la porte grillée de la prison. Je m'y promenois depuis un quart-d'heure, lorsque la voix éclatante d'un crieur public fit entendre la plus heureuse proclamation, et je recueillis avec transport ces paroles, quoiqu'elles fussent prononcées dans le lointain : *Grande arrestation de Catilina Robespierre ..... et de ses complices.** J'espérai que ce crieur passeroit dans la rue de la prison, et en effet il y vint ; mais une des sentinelles, d'après les ordres du concierge, alla à lui en lui disant ; *Veux-tu te taire, et passer ton chemin en silence ?* Va te promener, dit beaucoup plus énergiquement le crieur en montrant la prison : *Il y a là-dedans des misérables, il faut qu'ils sachent ce qui ce passe* †. Jétois décidé à soutenir vigoureusement ce brave

* Historique.

† Historique. Voyez *Histoire des Prisons.*

homme, si la sentinelle insistoit ; mais on respecta son humanité, et on lui laissa crier à tue tête, à la porte même de la prison, ces paroles de vie : *Grande arrestation, etc.* Je collai mon oreille sur la grille, et j'entendis une grande rumeur dans la maison ; on couroit, on descendoit des escaliers, on s'appeloit.....Je présumai avec raison que la bienfaisante proclamation produisoit son effet naturel. Je retournai à ma fenêtre : pour cette fois, Edélie seule étoit à la sienne ; je me hâtai de lui présenter une feuille de papier qui confirmoit l'heureuse nouvelle. Edélie renouvela toute ma joie par la sienne ; mais tout-à-coup elle me fit signe que quelqu'un entroit dans sa chambre, et je m'arrachai aussitôt de la mienne. J'allai me réjouir du grand événement avec ma mère, la famille Thibaut et ma sœur ; ensuite je rentrai chez moi. Je revis Durand rassuré, et qui, ayant oublié ses craintes mortelles et son cuisant repentir de n'avoir pas pris la fuite, se moquoit des terreurs de sa femme, et triomphoit d'avoir eu *la sagesse* de rester. Je recommandai à sa protection Boutet qui avoit toujours été fort obligeant pour moi ; il n'étoit point entré dans

la conjuration contre Robespierre, mais il n'avoit rien fait contre le parti contraire. Le Dru vint me voir à dix heures du soir ; nous nous embrassâmes de bon cœur ; il me conta que Robespierre avoit été transféré, pour y passer la nuit, dans celui des cachots de la Conciergerie, où il avoit fait entasser le plus de victimes*, et qu'il seroit exécuté le lendemain. Je ne me couchai point, et je crois que, durant cette nuit, personne à Paris ne se livra au sommeil. On reprenoit son existence ; on en jouissoit délicieusement ; on n'en vouloit perdre aucun instant. Chaque honnête homme trouvoit, dans le châtiment éclatant de ce malfaiteur public, non seulement sa sûreté personnelle, mais celle de tout ce qu'il aimoit.

Le lendemain (28 juillet) Robespierre, couché sur une charrette avec vingt-deux scélérats, ses complices, et suivi d'une foule immense, et au milieu des plus violentes imprécations du ressentiment et de la haine, fut conduit au supplice. On fit arrêter la voiture devant la maison qu'il avoit occupée, et

* Historique.

là, une femme échevelée, semblable à une bacchante en fureur, s'approcha de la charrette, en s'écriant : *Monstre ! descends aux enfers, chargé des malédictions de toutes les épouses et de toutes les mères !....**

Arrivés à la place de la Révolution, Robespierre fut porté sur l'échafaud teint du sang qu'il avoit fait répandre, et la main du bourreau termina sa détestable vie et celle de ses complices †. Ainsi périt à trente-cinq ans, le plus sanguinaire de tous les scélérats ! Il est remarquable que, dans son premier écrit ‡ (dix ans avant la révolution), il fit un éloge emphatique de Louis XVI, et qu'à la tribune, dans son premier discours comme député, il déclama contre la peine de mort, et proposa de l'abolir. Un imperturbable sang froid, non dans le péril, mais dans la cruauté, lui tint lieu de courage et de génie. Il fut parmi nous le seul tyran qui ait fait connoitre aux François, dans l'en-

---

* Historique.

† Historique.

‡ Sur *les paratonnerres.*

ceinte des villes, l'abattement et la terreur.*

---

* Voici ce que les auteurs du *Dict. historique* disent de sa politique :

" Il avoit remarqué que pour rester en crédit auprès des " dernières classes du peuple, il falloit, en toute espèce de " système, aller toujours plus loin que les autres : on ne " peut entraîner que par des excès des hommes dénués " d'éducation ; comme leur esprit est incapable de saisir " aucune nuance, la modération, la sagesse ne leur " paroissent qu'une trahison ou qu'un repentir." *Dict. de MM. Chaudon et de Landine*, article, *Robespierre.*

Il résulte de cette judicieuse réflexion que, dans les temps de troubles, *les idoles du peuple* sont toujours ou des hommes sans principes, ou des fous très-dangereux.

CHAPITRE V.

Suite du chapitre précédent.

On pense bien que, dans ces premiers momens d'espérance et de joie, je n'eus qu'une seule idée, celle d'obtenir promptement la liberté d'Edélie ; on me la promit, mais il fallut l'attendre dix mortels jours ; du moins j'étois sans inquiétudes sur son existence.

Durant les trois semaines qui suivirent la chute de Robespierre, presque tous les partisans des cruautés révolutionnaires et du despotisme anarchique furent recherchés, jugés et exécutés. Dans ce nombre se trouvèrent mes deux ennemis personnels, Garnier et Landry, mon beau-père. Aussitôt que ma mère sut qu'il étoit arrêté, elle accourut pour me demander de solliciter pour lui ; j'y consentis, mais ce fut en vain ; il subit le sort que méritoient ses crimes dans tous les

genrès. Ma sœur ne pouvoit avoir une véritable affection filiale pour un tel père ; cependant le seul titre de père et ce genre de mort lui auroient causé un affreux saisissement et une grande affliction. Nous convînmes, ma mère, Edélie et moi, de lui cacher cet événement, et nous prîmes si bien nos précautions en conséquence, qu'elle ne l'a su que plus de deux ans après.

Je fus plus heureux dans mes démarches en faveur de Boutet qui avoit été dénoncé ; on reconnut que s'il avoit montré souvent des opinions répréhensibles, on ne pouvoit lui reprocher des actions criminelles ; il s'étoit maintenu à force de *bavardage révolutionnaire*, mais en évitant, avec beaucoup d'adresse, de participer aux cruautés ; il avoit même rendu secrètement de grands services aux opprimés, et j'avois plus d'une fois mis à cet égard sa bonté naturelle à l'épreuve, pour Edélie, pour madame de Palmis, le baron d'Hermilly, et quelques autres encore.

Deux jours après l'exécution de Landry, j'eus la curiosité d'aller voir la citoyenne Lise, en me disant que, puisqu'elle m'avoit promis, dans le temps de sa splendeur, de servir Edé-

lie, je lui devois cette marque d'intérêt. Je la trouvai affublée de deuil et seule avec un homme d'un certain âge, qui, en me voyant, se leva et s'en alla. Lise me parla assez convenablement sur son malheur ; oubliant même le mal qu'elle m'avoit dit du défunt, elle m'assura *qu'au fond* il avoit toujours été *un bon homme*, et qu'il avoit rendu de grands services *à la nation*. Après avoir écouté cet éloge, je questionnai Lise sur sa situation ; elle me répondit qu'il ne lui avoit jamais donné que l'argent de la dépense courante, et que de son côté il avoit mangé à mesure celui qu'il s'étoit réservé ; mais qu'elle avoit eu l'adresse de lui *accrocher* tout ce qu'il avoit *acquis* en pierreries, et qu'elle en possédoit pour plus de cent mille écus. Je lui objectai que l'ajustement de pierres de couleur que je lui avois vu une fois au spectacle ne valoit sûrement pas le demi-quart de cette somme ; alors elle me dit confidentiellement que ce n'étoit aussi qu'une très-petite partie de sa richesse en ce genre, et qu'elle avoit une parure en brillans *gros comme des noyaux d'abricots*, qui étoit sans prix, et qu'il ne la lui avoit donnée qu'à condition qu'elle ne la

porteroit que dans cinq ou six ans, et que d'ici là elle la cacheroit soigneusement, parce que *le cadeau étoit si conséquent et si voyant* que dans le moment actuel cela feroit *criailler* les envieux. Lise me dit encore que l'homme que j'avois vu chez elle en entrant, étoit un riche joaillier qui n'avoit pas eu le temps de voir ce fameux écrin; mais qui paroissoit décider à l'acheter et qui devoit revenir le lendemain de très-grand matin pour l'examiner avec soin et pour entrer en marché avec elle. J'étois si indigné, en pensant que ce superbe lot de diamans étoit formé de dépouilles d'églises et d'émigrés, que je me hâtai de terminer ma visite, et j'allai dissiper ma colère chez Florbel, sorti de l'asile où l'avoit caché l'amitié pendant les jours de sa proscription; c'étoit chez une vertueuse famille bourgeoise, dans une petite maison de campagne, qu'il avoit passé tout ce temps.

Florbel me confia qu'il étoit décidé à épouser la fille de la bonne veuve qui avoit eu pour lui un procédé si généreux. Je connoissois cette jeune personne; elle n'étoit ni laide ni jolie, et elle avoit si peu d'esprit et de grâce, que je ne concevois pas que Florbel

en fût amoureux ; aussi m'assura-t-il qu'il ne l'étoit point ; et, quand je lui représentai que l'on peut prouver une vive reconnoissance *sans épouser*, il me répondit qu'il avoit donné sa parole ; il la tint en effet ; et, comme je l'avois prévu, cette union mal assortie ne fut pas heureuse.

Le lendemain, à dix heures du matin, au moment où j'allois sortir, ma porte s'ouvre brusquement, et je vois paroître Lise en robe de couleur, avec le maintien le plus agité, les yeux étincelans, l'air hagard ; elle m'effraya, elle se jeta dans un fauteuil ; je la regardai avec étonnement. Eh quoi ! lui dis-je, tu as déjà quitté le deuil ?.....Moi ! s'écria-t-elle, porter le deuil d'un tel monstre !.....—Comment ? tu ne parlois pas ainsi hier.....—Ah ! j'ai découvert de ce scélérat l'abomination des abominations !.....le fourbe ! le gueux !..... Devine ce que le joaillier m'a offert de tout l'écrin ? Cent vingt livres ; tout est faux.—Quoi ! les diamans gros comme des *noyaux d'abricots ?* — Sont de cristal. — Les pierres de couleur ?—Sont du verre. Il a eu la noirceur de faire faire tout cela pour me duper, pour se dispenser de me donner de l'argent,

et il aura vendu les vrais diamans à son profit !..... car il en a eu des pleins coffres ; il en a tant volé !..... C'est y indigne ? c'est y criant ?

Je portai au comble la rage de Lise, en éclatant de rire à ce récit ; une partie de sa fureur se tourna contre moi, et elle ne me quitta qu'après avoir épuisé, avec une surprenante rapidité, son répertoire d'injures qui étoit aussi étendu qu'énergique.

CHAPITRE VI.

Une soirée délicieuse.

Apres tant d'inquiétudes déchirantes et d'anxiétés, je goûtai enfin l'inexprimable bonheur d'aller, avec l'abbé Desforges, Casilde, Le Dru et Sophie Durand, retirer de prison Edélie et madame de Palmis qui sortit en même temps, et qui monta avec nous dans la même berline où nous nous trouvâmes sept !.....Il y avoit à la porte de la prison une quinzaine de pauvres, auxquels nous distribuâmes l'aumône largement et de grand cœur ! Quand ils virent paroître les deux jeunes et belles prisonnières, ils témoignèrent d'une manière naïve et touchante, leur attendrissement et leur joie ! Edélie, qui n'avoit point d'argent, détacha une chaîne d'or qu'elle portoit à son cou et la donna à une vieille femme, en disant : *Partagez-la, et remerciez*

Dieu pour moi !..... Toutes les voix de ces mendians s'élevèrent à la fois pour le promettre et pour nous bénir tous !.... Aussitôt que nous fûmes établis dans la voiture, nous baissâmes les stores pour nous embrasser les uns les autres !.... Nous pleurions, nous nous serrions les mains, nous nous regardions avec délices, et notre émotion étoit si vive, que nous ne pouvions articuler que des monosyllabes ou quelques mots sans suite. Tout-à-coup, au milieu de cette effusion générale des plus doux et des plus tendres sentimens, Le Dru nous fit sourire par l'excès de ses transports. J'étois placé sur le devant de la voiture, entre l'abbé et lui, et il me tenoit embrassé avec une telle force, que j'en perdois la respiration ; en même temps il sanglotoit et crioit comme un enfant, et j'eus beaucoup de peine à le calmer et à l'empêcher de m'etouffer. Il n'exagéroit rien de ce qu'il ressentoit. Mais j'ai toujours remarqué que, lorsque les gens sans éducation de la classe du peuple, dont le caractère n'a pu être modifié par l'usage du monde, éprouvent de vives sensations, ils les expriment par des démonstrations et une vé-

hémence qu'on ne trouve jamais parmi les personnes bien élevées, toujours contenues par la raison et par un sentiment délicat des convenances. La civilisation étend, raffine, perfectionne la sensibilité ; elle lui donne une infinité de nuances, et une délicatesse qui font tour à tour le charme ou le tourment de la vie. Le peuple est rarement sensible *en détail*, il ne l'est qu'en masse et par élans ; ses affections et ses passions sont concentrées ou tumultueuses : une femme du peuple est-elle en colère, elle jette les hauts cris ; son cœur est-il touché, ses sanglots la suffoquent ; admire-t-elle, l'enthousiasme l'enivre !.... et c'est ce que je vis encore en arrivant à l'hotel de Velmas. La femme de chambre et un fidèle domestique d'Edélie firent éclater, à son aspect, une joie si bruyante, que nous en fûmes, non seulement étourdis, mais effrayés. La femme de chambre finit par tomber en convulsion ; nous passâmes plus de trois quarts d'heure auprès d'elle, uniquement occupés du soin de la secourir et de rappeler sa raison égarée. Cette scène n'a pas peu contribué à fortifier l'aversion naturelle que j'ai toujours eue pour *l'abandon* et les mouvemens desordonnés

dans les affections de l'ame, surtout dans les femmes.* Enfin, après cette nouvelle secousse, nous allâmes nous établir et nous reposer dans le cabinet d'Edélie. Comme elle n'avoit point été jugée, elle y retrouva tous ses meubles, et même ses portraits de famille que la fidèle Victoire avoit soustraits à l'inquisition destructive des commissaires ; son valet de chambre avoit dérobé à leur rapacité tout son argenterie ; ainsi, elle n'avoit rien perdu.

O, qu'il m'étoit doux de contempler Edélie rentrée chez elle, assise tranquillement dans le fauteuil où je l'avois vue tant de fois ! Avec quel ravissement je recueillois ses tendres regards et ses soupirs, car elle soupiroit encore, et la plus profonde mélancolie se peignoit toujours sur sa physionomie !....

Une heure avant le souper, Durand, Flor-

---

* L'auteur de cet ouvrage a été presque témoin d'un exemple terrible et pathétique de cette impétueuse violence de sentimens. Lorsqu' après l'émigration son frère rentra à Paris, il y retrouva un ancien valet de chambre qui se livra à de tels transports en le revoyant, qu'il tomba mort à ses pieds !

bel et le baron d'Hermilly arrivèrent. Edélie et madame de Palmis furent questionnées de nouveau sur ce qu'elles avoient souffert en prison, et j'entendis avec le même attendrissement Edélie répéter tout ce qu'elle nous avoit déjà dit.

Après le souper, M. d'Hermilly fut questionné à son tour ; il avoit été successivement transféré dans presque toutes les prisons de Paris. Son récit ne fut pas long ; mais il étoit rempli d'anecdotes si intéressantes, que je crois devoir le rapporter ici. Il le fit à peu près dans ces termes :

" Je suis vieux, j'ai beaucoup lu ; et, " avant que les prétendus philosophes mo- " dernes fussent devenus assez puissans pour " bouleverser l'Etat, des ouvrages sublimes " d'une grande pureté m'avoient fait mépriser " la tyrannie, le pouvoir arbitraire, et par " conséquent aimer la liberté ; mais je ne la " concevois solide, véritable, que fondée sur " la morale et les mœurs ; j'étois persuadé " que cette noble conquête ne pouvoit être " faite par l'impiété, qui, pour séduire et " pour entraîner, n'a d'autres moyens que " d'affranchir de toutes les contraintes, de

" tous les freins, et de dénouer tous les
" liens que supportent à regret les passions.
" Je suis encore convaincu que, si les dé-
" putés de 1789 eussent respecté la reli-
" gion, et puisé les plus grandes idées que
" l'esprit humain puisse concevoir contre
" l'oppression des peuples, la tyrannie, le
" pouvoir arbitraire, dans les livres ou se
" trouvent, avec leur juste mésure, ces
" principes éternels, l'Ecriture sainte, les
" œuvres de Bossuet, de Mascaron, de Mas-
" sillon, Télémaque, les caractères de La
" Bruyère; si ces représentans de la nation
" françoise eussent cherché (comme l'ont
" fait les philosophes) quelques nouvelles
" lumières sur la politique et sur l'adminis-
" tration dans les écrits des *economistes* qui
" formoient un parti à part qui n'a jamais
" montré d'irréligion; s'ils eussent pris de
" l'antique constitution angloise ce qui pouvoit
" convenir à notre gouvernement; si enfin,
" sous un roi, ami de la justice et de la paix,
" ils eussent suivi avec constance et fermeté
" un système si sage et si majestueux, rien
" n'eût manqué à l'éclat, à la dignité de leur
" mission, à l'autorité de leurs discours, à la

" solidité de leur ouvrage et à la gloire de " leurs succès.* Je désirois la réforme des " abus ; mais quand je vis la plus grande par- " tie de nos *représentans* transformés en *con-*

---

* Il est plaisant d'entendre certains écrivains répéter gravement que nous ne devons *les idées libérales* qu'aux philosophes ; comme si ces grandes idées n'avoient pas été consignées avant eux dans d'excellens ouvrages françois et anglois, et comme si les Anglois n'eussent été que des esclaves avant la publication des écrits philosophiques ! En supposant (ce qui n'est nullement) que les philosophes nous en eussent donné les premières notions, ils n'ont pas eu le talent de les inculquer fortement dans les esprits, car nous y avons bien promptement renoncé, pour nous soumettre, sans résistance, au pouvoir le plus absolu qu'on ait jamais vu en France ; et si *le chef de l'empire* ne se fût pas renversé lui-même, qu'il eût vécu âge d'homme, et que rien n'eût mis obstacle à ses succès guerriers, cela pouvoit durer encore une quarantaine d'années ; nous n'aurions un peu repris haleine qu'après avoir conquis la Turquie, l'Europe entière, l'Egypte et la Chine. Alors que devenoit *le progrès rapide des lumières ?* que devenoient l'agriculture, les arts, la littérature ? Toutes les femmes, privées de leurs pères, *au-dessous de soixante ans*, de leurs frères, de leurs maris, de leurs enfans, eussent été forcées (comme nous en avons déjà vu beaucoup) de tailler la pierre et de la-

" *jurés*, je prévis de grands malheurs ; j'avois
" soixante-dix ans, une mauvaise santé ; je
" me retirai dans une terre, à cinquante lieues
" de Paris. J'y fis du bien, j'y fus aimé, ce
" qui ne me préserva pas d'être dénoncé par

---

bourer les champs. Il est vrai que les architectes n'auroient plus fait que des arcs de triomphe, et que ce genre de monumens est parmi nous *si national*, que dans nos villes ces brillans édifices paroîtront toujours à des yeux françois le plus beau de tous les ornemens ; mais d'ailleurs quel désordre ! quelle ennuyeuse et quelle désolante monotonie !... Le gouvernement n'eût donné de prix qu'aux inventeurs de nouvelles machines de guerre ; nos poètes, ainsi que ceux des anciens Scandinaves, n'auroient célébré que les conquêtes, c'est-à-dire les dévastations et les massacres ; les peintres n'auroient livré à l'expéditive lithographie que des sujets représentant des soldats mourans et des batailles ; nos compositeurs de musique n'eussent plus fait que des marches guerrières ; nos jeunes gens n'auroient pu s'instruire que dans les camps, au bruit du canon, et le sabre à la main ; ils n'eussent *éclairé* les peuples qu'en brûlant leurs villes. Cet ordre de choses, produit par les orages revolutionnaires, nous eût plongés dans toute la barbarie des antiques peuples du Nord. La civilisation ne peut se perfectionner que par la morale fondée sur sa véritable base, par la paix, la justice, l'amour de l'ordre, et par les bonnes mœurs.

" des députés, en mission, comme étant *aris-*
" *tocrate* et *fanatique*. On m'enleva à mes
" bons paysans pour me mener à Paris, où
" je fus enfermé à l'Abbaye. Quelques jours
" après, le massacre des prisons commença.
" Le 3 Septembre 1792, à dix heures du
" matin, nous étions une grande quantité de
" prisonniers réunis ensemble dans un lieu
" consacré jadis, et qui étoit alors la cha-
" pelle de cette abbaye devenue une prison.
" La tribune de cette chapelle formoit un
" grand balcon tournant autour du cintre de
" la voûte. Tout-à-coup au-dessus de nos têtes,
" nous entendîmes ouvrir brusquement une
" porte ; nous levâmes les yeux, et nous vîmes
" paroître deux vénérables vieillards ; c'étoient
" l'abbé de Rastignac et l'abbé Lenfant ;* le
" plus âgé s'appuyant sur le balcon nous adres-
" sa ces paroles : *Mes frères, nous sommes les*
" *ministres du Dieu de miséricorde, nous vous*
" *annonçons que nous allons tous être immo-*

---

* L'abbé de Rastignac, aussi distingué par son savoir et son esprit que par ses éminentes vertus ; l'abbé Lenfant, vertueux et célèbre prédicateur, âgé de soixante-dix ans.

" *lés ; méritez, comme nous, par la résigna-*
" *tion, la palme du martyre ; mettez-vous tous*
" *à genoux, et recevez nos derniers vœux*
" *et notre dernière bénédiction.* A ces mots,
" un mouvement électrique nous précipita
" tous à genoux, et tous, les mains jointes,
" les yeux fixés sur ces deux anges visibles,
" nous reçûmes, avec une égale ferveur,
" cette bénédiction si sainte et si solennelle. Il
" est impossible de décrire la sensation que
" produisit sur nous cet acte sublime de cha-
" rité chrétienne, dans ce moment où ces deux
" respectables prêtres alloient se livrer aux
" mains des meurtriers. Parmi nous, les plus
" froids et les plus incrédules ou les plus ar-
" dens et les plus sensibles reçurent la même
" impression.

" Un quart-d'heure après, ces dignes ec-
" clésiastiques furent égorgés ; nous enten-
" dîmes leurs cris ;* j'eus le bonheur,
" ainsi que le chevalier de Saint Méard,
" d'échapper à cet horrible massacre. Je fus
" de même délivré de prison et reconduit

---

* Voyez la relation de M. le chevalier de Saint-Nicard, intitulée: *Mon Agonie de trente-six heures.*

" chez moi ; mais au bout de quinze jours,
" dénoncé de nouveau, je fus arrêté et ren-
" fermé dans la prison qui étoit jadis le col-
" lége du Plessis. J'y avois été élevé, et je
" ne puis exprimer ce que je ressentis en me
" retrouvant dans cette enceinte, devenue si
" triste et si lugubre, et où s'étoient écoulés
" les jours heureux de mon enfance. Quand
" je me promenois avec les autres prison-
" niers dans la vaste cour de cette prison,
" que n'éprouvois-je pas en me rappelant les
" jeux, les amusemens et les joies ingénues
" des paisibles années de mon adolescence.
" Au lieu de ces plaisirs si purs, de cette
" gaieté si franche, courbé sous le poids de
" l'âge, j'avois perdu jusqu'à l'espérance. Je
" ne voyois pour tout avenir qu'une dou-
" loureuse captivité, des juges sans pitié
" comme sans justice, une mort inévitable
" sous une forme ignominieuse ; je n'enten-
" dois que des soupirs et des gémissemens ;
" je n'avois pour compagnons que des in-
" fortunés qui, presque tous, par leur jeu-
" nesse, leurs affections et leurs liens, étoient
" encore plus à plaindre que moi. Je fus té-
" moin, dans ce lieu, d'une scène bien tou-

" chante. Cette héroine de tous les cœurs
" sensibles, mademoiselle de Sombreuil, après
" avoir eu la gloire, au péril de sa vie,
" d'arracher son père des mains des assas-
" sins, eut la douleur de le voir ensuite re-
" mettre dans la maison du Plessis. Soute-
" nant jusqu'au bout son admirable carac-
" tère, elle s'y enferma volontairement pour
" l'y soigner ; elle s'y lia intimement avec la
" vertueuse madame de Rosambo. Quand
" cette dernière fut conduite à l'échafaud
" avec son illustre père, M. de Malesherbes,
" en traversant la cour de la prison, elle
" aperçut mademoiselle de Sombreuil qui
" pleuroit ; elle alla vers elle ; elle l'embrassa,
" et lui dit ; *Vous avez eu le bonheur de sau-*
" *ver votre père, et j'ai la consolation de*
" *mourir avec le mien**. Je ne finirois pas,
" si je voulois rapporter toutes les scènes
" intéressantes qui se sont passées sous mes
" yeux. Je ne citerai que les traits les plus
" frappans.

" Au bout de quelque temps, je ne sais par
" quel caprice on me transféra au Luxem-

* Historique.

" bourg. Sans l'affreuse consternation qui " régnoit dans ce palais, j'aurois pu croire " que, rétrogardant vers le passé, je me " retrouvois à Versailles dans un jour so- " lennel, car presque toute l'ancienne cour " étoit rassemblée dans ce lieu ; c'est là que " j'ai vu la jeune et belle princesse, Josèphe " de Monaco, préférer la plus tragique mort " à la honte de faire un mensonge déshono- " rant *. La duchesse de Grammont qui, " pour ne pas risquer de compromettre son " médecin †, ne voulut pas profiter de l'at- " testation d'une prétendue maladie qu'il " signa et lui donna pour empêcher qu'elle " ne fût menée en prison....Elle reçut et lut " cet écrit avec attendrissement ; ensuite " elle le jeta au feu, en disant : *Pour sauver* " *mes jours, je n'exposerai point ceux d'un*

---

* Elle étoit absente de son mari depuis deux ans ; ceux qui vouloient la sauver déclarèrent faussement qu'elle étoit grosse : un délai de six mois fut accordé ; mais aussitôt, dans un écrit signé de sa main, elle désavoua ses officieux calomniateurs ; elle fut sur-le-champ traînée à l'échafaud. Robespierre périt trois semaines après !....

† Le docteur Couad.

" *ami.** Ce fut elle encore qui, au fatal
" tribunal, bravant avec fierté pour elle-
" même ses iniques juges, profita de l'éton-
" nement que leur causoit son intrépidité
" pour défendre, avec une éloquence hé-
" roïque, sa vertueuse amie, madame du
" Châtelêt.† Ce fut là que je passai aussi
" quelques mois avec l'angélique duchesse
" de Lauzun, à peine âgée de quarante ans, et
" si belle encore! qui, dans cette effrayante
" captivité, nous faisoit admirer, comme
" dans les jours les plus brillans de sa jeu-
" nesse, la douceur, la modestie, la piété
" qui formoient son touchant caractère, et
" qui rendirent sa vie entière si pure et si
" parfaite..... Un jeu de mots aussi ingénieux
" que spirituel, et rappelé au bout de plu-
" sieurs années, forma la principale accu-
" sation qui la fit condamner à la mort. Le
" voici : Long-temps avant le règne de la ter-
" reur, dans les commencemens de la révo-
" lution, madame de Lauzun étant à la co-
" médie françoise fut remarquée, et quel-

---

* Historique.

† Historique.

" ques Jacobins (*plus avancés* que la ma-
" jorité qui existoit alors) qui se trouvoient
" dans le parterre, en apprenant que cette
" charmante personne étoit *une duchesse*,
" volurent saisir cette occasion de faire
" éclater leur patriotisme; en conséquence,
" avec des cris insultans, ils jetèrent des
" oranges dans sa loge. Les sentinelles ré-
" primèrent aussitôt ce désordre. Quelques
" minutes après, M. de la F**** entra dans
" la loge de madame de Lauzun, qui lui
" présenta les oranges, en lui disant: *Mon-
" sieur, voici des fruits de la révolution.*

" Ce mot, en 1793, parut digne de la
" mort.* J'ai vu livrer aux bourreaux révo-
" lutionnaires toutes ces personnes, et une
" foule d'autres nobles qui ont mérité de lais-
" ser d'éternels regrets à ceux qui leur sur-
" vivent! Le courageux intérêt et l'humanité
" des amis que je retrouve ici m'ont préservé
" du même sort; la reconnoissance doit adou-
" cir l'horreur de mes souvenirs, et répandre

* Le lendemain, cette anecdote fut contée à l'auteur de cet ouvrage par une personne qui le tenoit de madame de Lauzun même.

" les plus touchantes consolations sur ce peu
" de jours qui m'ont été miraculeusement
" conservés, et que je lui consacre. Du moins
" j'ai la preuve que dans tous les partis il
" existe des hommes humains et vertueux,
" et que si l'esprit de faction leur permettoit
" de se distinguer, et de se reconnoître, la
" douce philanthropie les réuniroit bientôt
" pour rétablir l'ordre, la paix et le bon-
" heur public."

Tel fut le récit du citoyen d'Hermilly. Il ne termina pas la soirée. Chacun de nous avoit encore tant de choses à conter, tant de détails à demander! Les plus minutieux avoient pour nous un tel intérêt, que nous ne nous séparâmes qu'à la pointe du jour, et en nous promettant de nous revoir le lendemain et de passer toute la journée ensemble.

CHAPITRE VII.

Joie mêlée d'inquiétudes de Julien.---Decouverte d'un secret surprenant et terrible.

Le rendez-vous général pour le jour suivant fut indiqué chez Durand à trois heures après midi. Mais Edélie m'en donna un bien plus intéressant pour moi ; elle m'ordonna de me rendre chez elle à onze heures du matin.

Il étoit près de quatre heures quand je me retrouvai dans ma chambre. Je ne dormis pas un seul instant. Je passai la nuit entière dans un fauteuil, les yeux fixés sur une pendule. Je comptois toutes les minutes ; le mouvement visible de l'aiguille des secondes me charmoit, comme s'il eût pressé la marche lente des heures !..... Malgré l'ardeur de mon impatience, je n'eus pas un moment d'ennui, je jouissois d'avance de l'entretien qui m'étoit promis, ou, pour mieux dire, je le composois

au gré de mes désirs ; et, quand je l'avois fixé je le recommençois pour le rendre encore plus passionné ; enfin, à dix heures et demie, je sors impétueusement de ma chambre, et je vole chez Edélie. Ce tête-à-tête, si important pour tous les deux, nous causa d'abord une égale émotion : le seul aspect d'Edélie me fit tressaillir ; je connoissois si bien ce qu'elle éprouvoit par l'expression de sa physionomie, et je voyois toujours dans ses regards l'empreinte d'une invincible et profonde tristesse !... Je retombai dans mes mortelles inquiétudes !... Que veut-elle m'annoncer !..... Que va-t-elle me dire !..... Ces pensées me causoient la plus douloureuse anxiété, je respirois à peine ! son silence me glaçoit, et je redoutois ses premières paroles qui devoient me dévoiler tout mon avenir !..... Enfin me tendant la main : Je suis à vous, dit-elle, un lien sacré nous unira !..... A ces mots, ivre de joie et de bonheur, je me jetai à ses genoux : Ah ! cher Julien, poursuivit-elle, il n'est point sur la terre de félicité pure et sans mélange !..... Maintenant je vais vous affliger !..... m'affliger ! m'écriai-je, quand vous prenez l'engagement d'être à moi !..... Oui, reprit-elle,

mais je ne le puis qu'à une condition qui vous causera de l'inquiétude et du chagrin.---Que dites-vous ? grand Dieu ! Quoi ! faites-vous dépendre notre bonheur et notre destinée du consentement de votre mère ?..... --- Non, j'ai vingt-huit ans. Je ne consulterai que l'amour et la reconnoisance, certaine que votre conduite et vos vertus justifieront mon choix... --- Quelle est donc cette étrange condition ? ---Je ne puis vous le dire en ce moment, dans trois semaines vous saurez tout.---Dans quel trouble affreux vous me jetez !---Cette condition n' aura qu'une influence heureuse sur notre destinée ; elle nous oblige seulement à différer de quelques mois notre union. Ces paroles me rassurèrent et calmèrent un peu mon imagination troublée. Je la conjurai vainement de me déclarer sur-le-champ cet inquiétant mystère ; elle se contenta de me protester qu'il ne cachoit aucun obstacle à notre bonheur, et elle m'exprima ses sentimens avec une tendresse si touchante et si vraie, qu'elle parvint à ne laisser dans mon ame que l'enchantement d'être aimé et de me l'entendre dire, avec la certitude que je recevrois sa foi !..... Mais quand je me retrouvai seul, la

pensée de ce mystère étonnant corrompit de nouveau toute ma joie. Elle m'avoit annoncé qu'il me causeroit de *l'inquiétude* et *du chagrin;* de *l'inquiétude!* ..... Il y auroit donc sans doute pour elle quelque risque à courir? Mais quelle démarche hasardeuse une femme peut-elle faire? étoit-ce une démarche politique? cependant je l'avois toujours vue condamner sincèrement les femmes qui se mêlent des affaires d'état; en même temps j'étois forcé de reconnoître en elle un fonds de singularité et une vivacité d'imagination qui me donnoient de vives alarmes quand je songeois à sa demi-confidence. Plus j'y réfléchissois, plus je m'attendois à quelque chose de très-bizarre; mais je me creusai inutilement la tête pour deviner ce que ce pouvoit être.

Je passois les trois semaines d'attente, imposées par Edélie, toujours heureux près d'elle, toujours inquiet, agité loin de ses yeux. Sa tristesse ne diminuoit point; au contraire, elle sembloit s'accroître; mais, à ses côtés, tout sentiment pénible étoit suspendu dans mon cœur! Avec quel ravissement j'écoutois cette voix adorée, cette voix silencieuse pendant dix

ans; m'exprimer enfin tout ce que l'amour peut inspirer de plus délicat et de plus passionné! Ah! ce langage dans sa bouche étoit pour moi le garant d'un bonheur au-dessus de toute atteinte!

Aussitôt que les trois semaines furent écoulées (et j'en avois compté chaque jour), j'allai demander l'explication qui m'étoit promise. Edélie soupira, versa des larmes, et toutes mes inquiétudes, plus vives que jamais, revinrent en foule m'assaillir et me consterner. Après beaucoup d'hésitation: Hélas! dit-elle, je vais vous percer le cœur!.....---Quoi donc! m'avez-vous trompé? voulez-vous manquer à vos sermens!....---Non, je les renouvelle, je serai votre épouse.....---Eh bien, découvrez-moi donc ce secret.....---Je vous préviens d'avance que, quelle que soit votre opinion sur ce que je vais vous révéler, toute opposition seroit absolument inutile....Je vais vous dire une chose qui vous paroîtra bizarre, extravagante, périlleuse; mais je suis irrévocablement décidée à l'entreprendre avant de vous épouser, et rien dans l'univers ne peut m'en empêcher. Je n'ai confié à personne au monde cette résolution, pas même à l'abbé Desforges, afin de lui épargner des représentations

superflues..... Ce préambule me fit frémir. Grand Dieu ! m'écriai-je, que méditez-vous, et qu'allez-vous m'apprendre ? Ecoutez-moi, reprit-elle, et sans m'interrompre, je vous en conjure. Vous rappelez-vous ce jour où, l'un et l'autre à nos fenêtres, nos cœurs s'entendirent et se répondirent enfin sans contrainte, et où j'osai pour la première fois vous faire l'aveu formel de mes sentimens ; tout-à-coup, au milieu de cette enchantement, une pensée terrible vint me saisir, et frappa mon imagination !.... Je me dis qu'un miracle seul pouvoit nous réunir, que ma mort étoit inévitable, et que l'imprudence de votre désespoir vous conduiroit aussi à l'échafaud ; alors j'élevai vers le ciel des mains suppliantes et des yeux baignés de larmes ; mais, pour invoquer avec espérance l'arbitre suprême de nos destinées, je sentis le besoin de lui offrir un grand sacrifice ; je lui demandai de sauver, de conserver tout se que j'aime, et de me délivrer....et je fis vœu.... Ici la voix expira sur ses lèvres.....Et moi, tremblant, glacé, je la regardois d'un air stupide, et je n'osois la presser d'achever.... Mais reprenant aussitôt la parole d'un ton ferme, je fis vœu, dit-elle,

d'aller à la terre sainte!... Tout est prêt, j'ai l'argent, les moyens; je suis instruite de la route que je dois préférer; j'emmènerai deux domestiques dont je suis sûre et Victoire; ils savent seulement que je veux faire un grand voyage; ils me suivront partout, et je partirai dans huit jours. Elle auroit pu parler beaucoup plus long-temps; je n'avois ni le désir ni la faculté de l'interrompre. Terassé par cette étrange confidence, et n'ayant aucun espoir d'ébranler sa résolution, je restai immobile et sans voix; je courbois la tête sous la main de fer du destin; helas! je ne me résignois pas, j'étois anéanti! Après quelques minutes d'un pénible silence: Songez, dit Edélie, que mes affections même m'affermissent dans ce dessein; si j'avois la foiblesse d'y renoncer, je n'aurois pas un instant de repos dans tout le reste de ma vie; je craindrois sans cesse pour les jours de ma mère, pour ceux de mon frère, pour les votres et pour le sort de Casilde; et, en accomplissant ce vœu, qui s'échappa sans reflexion du fond de mon cœur, j'obéis à la plus touchante inspiration; elle fut si soudaine, qu'elle eut quelque chose de miraculeux; en y cédant

je ne crois point m'immoler. . Dieu protège ce qu'il inspire ; il me guidera, veillera sur moi ; je pars, remplie de confiance et d'heureux pressentimens. O Julien ! partagez-les.... Oui, dis-je enfin, si vous me permettez de vous suivre....—La décence le défend, puisque, par mon vœu, je n'ai puis m'unir à vous qu'a mon retour.—Ainsi vous me quittez, vous abandonnez Casilde !....—Pour la remettre entre vos mains. Je m'éloigne de vous, il est vrai, pour six ou sept mois, mais pour vous consacrer ensuite tout le reste de ma vie !..... —Ce voyage durera plus d'un an, Casilde peut passer ce temps avec ma mère ; pour moi, je suivrai du moins la trace de vos pas ; j'irai de mon coté à Jérusalem. Ah ! s'écria Edélie, vous m'oteriez tout le fruit de mon voyage ! Pourrois-je m'occuper uniquement de Dieu dans ce pélerinage, en vous sachant errant de votre côté, et vous exposant à tout pour me rejoindre ? N'ajoutez pas à mon sacrifice cette insupportable inquiétude, j'y succomberois. Restez pour diriger Casilde et pour aller consoler ma mère et mon frère, restez pour remplir les devoirs de l'amitié et pour mériter les sentimens que j'ai pour

vous ; restez pour m'obéir. A ces mots, je pleurai avec une profonde amertume, et ses larmes coulèrent avec les miennes !..... Ne pouvant ni combattre son inébranlable résolution, ni l'écouter sans un affreux déchirement de cœur, je la quittai, en lui disant que je reviendrois le lendemain ; elle ne me répondit que par un déluge de pleurs. Je m'arrachai d'auprès d'elle ; et, quand je fus à la porte, elle me rappela, s'avança vers moi et m'embrassa avec la plus vive expression de tendresse et de douleur !.... Ah ! m'écriai-je, si vous m'accordez cette faveur enivrante pour me récompenser de ma résignation, je ne la mérite pas !.... A ces mots, je me dégageai avec désespoir de ses bras, et je sortis impétueusement.....

Je rentrai chez moi, je m'enfermai dans mon cabinet, et j'y restai près d'une heure dans un accablement qui m'otoit presque la faculté de penser. Tout-à-coup un rayon d'espoir me ranima ; je me rendis chez l'abbé Desforges, je le trouvai seul, je l'instruisis succidement de la confidence qu' Edélie venoit de me faire, et il trouva ce vœu si extravagant, qu'il n'en prit aucune inquiétude ; j'eus

beau l'assurer qu'Edélie étoit irrévocablement décidée à l'accomplir. Quelle folie ! reprit-il, elle ignore apparemment que la religion même peut en relever. Soyez tranquille, poursuivit-il, je suis obligé de sortir pour affaires ; mais je la verrai sûrement aujourd'hui, je lui parlerai avec l'autorité d'un ministre de l'église, qui, depuis son enfance, dirige sa conscience ; elle a confiance en moi, et je vous réponds qu'elle ne partira point. Ces paroles me rendirent la vie, car l'abbé Desforges étoit un oracle pour moi, et je savois qu'il avoit le plus grand ascendant sur l'esprit et sur le cœur d'Edélie. Il me promit de me voir le lendemain matin de bonne heure, ses affaires (qui étoient toujours de bonnes actions) ne lui permettant pas de m'indiquer un rendez-vous dans la soirée. Cet entretien ne put dissiper entièrement mes inquiétudes ; mais du moins il les calma.

Je restai seul renfermé dans mon appartement toute la journée. J'aimois tendrement Durand, par inclination et par reconnoissance ; il avoit beaucoup d'esprit et des qualités admirables ; mais il me paroissoit moins aimable depuis qu'il avoit fait une grande fortune :

mille choses qui l'eussent intéressé vivement jadis, ne lui paroissoient plus que des niaiseries ; on trouvoit toujours une grande solidité dans son commerce, mais il n'y avoit plus de charme : un homme, entièrement livré aux spéculations d'argent et d'affaires, est un confident bien froid des petits détails de la vie, et même des intérêts particuliers du cœur. Ainsi, je ne sentis point le besoin d'épancher mon ame dans la sienne. Je me couchai tard, et mes premières paroles en m'éveillant furent de demander si l'abbé Desforges étoit venu ; alors on me remit un gros paquet cacheté envoyé par lui. Je le prends d'une main tremblante, je déchire l'enveloppe et je trouve trois lettres, une pour moi de l'abbé, les deux autres d'Edélie adressées à sa mère et à son frère.....Qu'on imagine, s'il est possible, ce que je devins en lisant la lettre de l'abbé, qui contenoit ce qui suit :

" Je n'ai pu combattre une véritable ins-
" piration ! je n'ai point de raisonnemens
" contre la foi la plus sincère et les plus ten-
" dres sentimens de la nature et de l'amitié !
" Elle croit le bonheur de tout ce qu'elle aime
" attaché à l'accomplissement de ce vœu ; si

" elle le rompoit, sa vie entière seroit empoi-
" sonnée par les remords et par des craintes
" sinistres et douloureuses ; j'allois vers elle
" pour l'arrêter, et c'est celle qui m'entraîne !
" Je quitte tout pour la suivre ; ce sera l'*ange*
" conduisant Tobie !....Tandis que l'impiété,
" entourée de décombres et couverte de sang
" et de boue, s'enorgueillit de ses horribles
" triomphes, la religion, dans ce siècle même,
" en peut compter d'éclatans. Au milieu des
" persécutions contre l'église, quelles vertus
" n'a-t-elle pas montrées sur le trône ponti-
" fical ? que de dévouemens n'a-t-elle pas
" obtenus ? On a vu de grandes princesses
" renoncer à toutes les grandeurs humaines
" pour se consacrer à Dieu ; on a vu des lé-
" gions de missionnaires intrépides traverser
" les mers pour aller porter dans les régions les
" plus barbares les lumières évangeliques ;
" on a vu les esprits les plus superbes rame-
" nés miraculeusement à la foi* ; et que
" d'illustres martyrs en ont consacré la sain-
" teté par l'héroïsme de leur courage et de
" leur mort ! Un pélerinage à la Terre-Sainte,

* MM. de La Harpe, Gaillard, Marmontel, etc.

" fait par la personne la plus remarquable à " tous égards, manquoit à cette belle énumé- " ration ; le seul *itineraire* de ce grand voyage " avec la date du temps où il aura été entre- " pris, sera pour la religion un véritable mo- " nument de gloire.*

" Approuvez-nous donc, et voyez-nous " partir sans inquiétudes ; ne craignez point " pour nous la fatigue du voyage, l'ame peut " donner au corps une force surnaturelle ; " tous les ennuis de cette longue route seront " dissipés pour nous, par une espérance di- " vine, des pensées pures et célestes, des en- " tretiens délicieux, un sommeil paisible !..... " Consolez-vous de l'absence en vous affer- " missant dans la vertu. Préparez-vous pour " son retour, épurez votre ame pour qu'elle " soit digne de s'unir à la sienne. Méditez et

---

* Il est bien remarquable aussi que parmi les littérateurs françois, depuis trente ans, on n'ait vu de talens supérieurs que dans les hommes qui ont été des défenseurs de la religion ou qui ont eu des principes religieux, et que parmi ces prêtres si persécutés, si rabaissés par les impies, le ciel ait placé de nos jours des orateurs et des écrivains du plus éminent mérite.

" priez, à quelque heure que ce puisse être,
" ce sera prier avec nous.

" Adieu, il est minuit, nous allons partir.
" Elle vous recommande ses deux lettres, et
" elle désire que vous les portiez vous-même.
" Malgré les plus heureux pressentimens,
" elle a pris toutes les mesures de prévoyance
" que peut suggérer la prudence humaine;
" elle a mis ordre à ses affaires, et fait son
" testament dans lequel Casilde n'est point
" oubliée.....Adieu, mon fils, je vous donne
" toutes les bénédictions de la religion et
" d'une affection paternelle."

Après avoir lu cette lettre à travers un nuage de pleurs, je m'élançai, hors de mon lit, je me prosternai sur le plancher, et je priai *avec elle!*.....J'entendis du bruit dans l'antichambre; je me relevai aussitôt, et je me remis au lit; c'étoit Durand, instruit de tout par madame de Palmis qu'il venoit de voir, et qui l'avoit prié de me donner les premières consolations; elle n'avoit su le secret qu'à neuf heures du soir, et elle s'étoit chargée d'annoncer le lendemain matin à Casilde cette triste nouvelle. Madame de Palmis avoit emmené

Casilde chez elle pour me la remettre. Je me levai précipitamment ; je m'habillai à la hâte, j'avois à peine ma tête, je tremblois, je balbutiois, je n'écoutois rien ; j'effrayai Durand qui s'obstinoit à rester près de moi et à me parler raisonnablemnt. Sa présence et les lieux communs de morale qu'il ne se lassoit pas de me débiter me causoient une impatience qui mettoit le comble à mes maux. Ses discours séchoient mes larmes en aigrissant ma douleur. Dans ces momens de trouble et de désespoir, j'étois injuste pour lui, et même ingrat ; je ne pouvois supporter son sang froid, son œil observateur, la sérénité de sa physionomie légèrement obscurcie par un air de tristesse qui ne me paroissoit exprimer qu'une pitié méprisante !.....Ah ! qu'une femme s'entend bien mieux à consoler un infortuné !..... Je retrouvai des larmes chez madame de Palmis, elle en versa tant en me voyant ! L'attendrissement et la douleur donnent quelque chose de sublime à la figure d'une belle femme, le charme des pleurs n'est qu'en elle ! Madame de Palmis me conta une infinité de détails qui s'imprimèrent au fond de mon cœur ! Edélie lui avoit d'abord paru plongée dans une tris-

tesse qu'elle vouloit en vain dissimuler. Une heure avant son départ, elle s'étoit enfermée dans un cabinet avec l'abbé ; au bout d'une demi-heure, elle en étoit sortie tout-à-fait ranimée ; elle avoit donné ses derniers ordres avec une fermeté, une présence d'esprit admirables. Madame de Palmis étoit chargée par elle d'une somme d'argent pour les pauvres, et pour les *pélerins* si l'on en pouvoit découvrir. Dans son dernier embrassement, Edélie dit : " Soyez tranquille, *l'étoile des mages nous guidera !*....L'abbé avoit promis de nous écrire souvent durant la route. C'étoit un grand sujet de consolation pour moi de penser que ce saint homme, qui avoit tant d'esprit, de courage, une si bonne tête et une ame si sensible, ne quitteroit point Edélie, qu'il veilleroit sur elle, et qu'il lui prodigueroit les plus tendres soins paternels. Je vous assure, me dit encore madame de Palmis, que je ne suis pas surprise que notre heroïque voyageuse ait conquis l'abbé pour son pélerinage, car elle est partie si exaltée, si rayonnante de piété, que j'étois moi-même tentée de la suivre. Mais quand nous voudrions la rejoindre, nous ne le pourrions pas ; ils traverseront la France

jour et nuit, et feront tout le voyage sous des noms supposés. Ils sont quatre, en comptant l'abbé ; elle n'emmène que son valet de chambre, et Victoire qui n'a jamais voulu consentir à rester. Ah! Dieu! m'écriai-je, vous représentez-vous cette délicate et charmante figure s'exposant à tant de dangers et sur terre et sur mer, supportant pendant une année entière cette rude fatigue?—Elle sera soutenue par la jeunesse, l'ardeur de son imagination, une conscience pure et la pieuse singularité de son action. Vous aimez trop Edélie pour ne la pas connoître. La vertu sans doute a toujours de l'attrait pour elle ; mais elle l'enflamme, elle l'enthousiasme, quand il s'y mêle *de l'extraordinaire.*

Personne ne pouvoit mieux que moi sentir la justesse de cette reflexion. Je me décidai à partir aussitôt que j'aurois obtenu des passeports, c'est-à-dire sous peu de jours, pour aller porter à madame d'Inglar et à Eusèbe les lettres dont j'étois chargé. Je convins avec madame de Palmis que je lui laisserois Casilde jusqu'à mon départ, et à midi je pris enfin congé d'elle pour aller embrasser ma sœur, qui étoit aussi plongée dans la plus profonde

affliction. Au moment où j'allois sortir, madame de Palmis me dit qu'elle m'avoit réservé une consolation pour la fin de notre entretien, et elle me remit de la part d'Edélie un petit tableau à l'aquarelle, qu'elle avoit peint dans sa prison, et qui représentoit en perspective ma figure, très-ressemblante, debout à la fenêtre de mon entresol, et tenant le châssis de papier qui lui avoit si souvent transmis mes pensées....Ce tableau, me dit madame de Palmis, n'est qu'un dépôt qu'elle vous confie, et que vous lui rendrez à son retour.. Je ne me lassois point d'admirer cet ouvrage charmant fait avec autant de soin que d'exactitude, et qui me prouvoit combien elle s'étoit occupée de moi. Bientôt un déluge de pleurs m'en déroba la vue ; je quittai madame de Palmis, et j'allai gémir avec Casilde !....

CHAPITRE VIII.

Départ de Julien pour Hambourg.—Dans quelle situation il retrouve Eusèbe.—Nouvelles preuves d'amitié qu'il lui donne.—Départ pour Londres.

Decide à partir sans délai, et n'attendant que mes passe-ports, je formai la résolution de m'établir, jusqu'au retour d'Edélie dans le lieu où se fixeroit Eusèbe, à moins qu'il ne me conseillât de revenir l'attendre en France. Je pouvois transporter partout ma petite fortune ; je pris seulement l'argent nécessaire pour mon voyage et pour un séjour de cinq ou six semaines, et je laissai le reste dans les mains de Durand, en convenant avec lui d'un signe marqué dans une lettre pour me faire passer mes fonds, si je voulois m'établir dans les pays étrangers. Ma mère, qui, sous le règne de la terreur, avoit eu des frayeurs dont elle n'étoit pas encore remise,

vouloit que je l'emmenasse ; mais je lui promis que si je me fixois hors de la France, je reviendrois la prendre, et elle resta.

Madame de Palmis avoit trouvé le moyen de placer 150 mille francs en Angleterie ; son beau-frère et sa belle-sœur, le duc et la duchesse, y avoient aussi fait passer des fonds, et madame de Palmis étoit décidée à les aller rejoindre à Londres, où ils étoient établis et fixés. Je passois la plus grande partie de mes journées chez madame de Palmis ; je prouvois de toute manière une extrême consolation à m'entretenir de mes sentimens pour Edélie, avec une personne de l'ancienne cour, qui, dix ans auparavant, auroit trouvé ma passion si insensée, si follement présomptueuse, en supposant même qu'Edélie eût été libre alors. La manière simple dont elle me parloit du retour si tendre que m'accordoit Edélie, me paroissoit la meilleure confirmation des principes du système de l'égalité. Dans ces conversations elle renouveloit avec plus d'intérêt que jamais les questions qu'elle m'avoit faites autrefois sur le vicomte d'Inglar ; elle me répétoit qu'elle ne se consoloit pas d'avoir passé toute sa première jeunesse dans des so-

ciétés différentes de la sienne ; elle m'exhortoit à lui conseiller d'aller s'établir à Londres pendant tout le temps de l'émigration ; enfin, elle me montra les sentimens les plus religieux ; elle me protesta qu'elle n'avoit à se reprocher que des étourderies et de fausses démarches, et je me gardois bien de lui laisser soupçonner que j'avois été le confident intime de ses liaisons avec Tiburce. D'ailleurs elle me témoignoit tant d'amitié, elle avoit dans l'esprit et dans toute sa personne quelque chose de si séduisant, et une manière si adroite, si délicate, de flatter ceux dont elle vouloit obtenir le suffrage, qu'il étoit impossible de ne pas lui accorder au moins de la confiance et de l'amitié ; elle m'ôta, en cinq ou six entretiens, presque toutes les préventions que j'avois jadis eues contre elle ; et, sans le souvenir des confidences de Tiburce, elle m'auroit persuadé qu'elle avoit toujours été pure, et fidèle à son devoir. Madame de Palmis n'étoit pas, comme Mathilde et la baronne de Blimont, une intrigante adroite, ou une femme artificieuse et sans mœurs ; malgré de grands égaremens, son cœur n'étoit point corrompu ; elle avoit mal rempli sa destinée : entraînée

par son imagination dans une mauvaise route, elle y avoit toujours amèrement regretté la vertu, et en y conservant cette décence exacte, pudeur du vice, toujours plus circonspecte (dans une personne bien née) que celle de l'innocence, parce qu'elle est plus nécessaire. Madame de Palmis avoit toujours une grande élévation d'ame, et cette rectitude de jugement et d'esprit qui nous fait admirer de bonne foi les belles actions, alors même qu'elles condamnent les nôtres. Elle trahissoit la vérité en racontant sa vie passée ; mais elle ne mentoit point, elle n'exagéroit même pas en parlant de la vertu, elle en avoit toujours naturellement le noble langage ; elle exprimoit alors ses opinions et ses pensées ; un remords salutaire qu'elle avoit, pour ainsi dire, cultivé comme un dernier droit à sa propre estime, avoit conservé au fond de son cœur le sentiment et le goût du devoir et de tout ce qui mérite d'être approuvé.

Je reçus enfin mes passe-ports comme artiste voyageur, et je partis aussitôt pour Hambourg. J'emmenai Casilde ; il m'étoit si doux de l'avoir avec moi, puisqu'elle ne me parloit que d'Edélie !

Nous arrivâmes à Hambourg le 15 août 1794, ma joie fut inexprimable en y retrouvant Eusèbe et sa mère. Après les préparations nécessaires, je leur remis les lettres d'Edélie ; leur surprise égala leur douleur. Je ne fus pas obligé de raconter tout ce que j'avois fait pour retenir Edélie ou pour obtenir la permission de la suivre ; ses lettres dans lesquelles elle ne me désignoit que sous le titre de son libérateur, contenoient tous ces détails, et tous ceux qui étoient relatifs à sa prison et à sa délivrance qu'elle n'attribuoit qu'à moi seul. Dans ces lettres elle ne faisoit pas l'aveu positif de ses sentimens pour moi, mais chaque ligne les exprimoit clairement ; et je remarquai que sa mère en étoit fort choquée, quoiqu'elle me montrât la plus vive reconnoissance ; mais elle ne put s'empêcher de dire qu'Edélie avoit pris *un style exagéré de roman*, qui venoit du mauvais goût qui dominoit en France depuis la révolution. Notre entretien duroit depuis trois heures, et je n'avois pas encore pu placer une seule question ; mais l'aspect du logement qui n'étoit plus le même, et l'abattement de madame d'Inglar, me faisoient présumer confusément qu'il étoit survenu

quelque changement fâcheux dans leur situation. Enfin, Eusèbe m'emmena dans sa chambre ; et là je commençai, avant tout, par lui dire que je lui apportois un beau portrait de la duchesse de Palmis, que j'avois trouvé et acheté dans une boutique, afin de lui procurer le plaisir de l'offrir au fils de la duchesse de Palmis, le jeune Octave, qui étoit déjà en âge d'apprécier un tel don, puisqu'il devoit avoir dix ou onze ans. Eusèbe m'embrassa avec transport. Ah ! mon ami, s'écria-t-il, tu ne sais pas à quel point ce présent m'est précieux ! non seulement je puis sans scrupule contempler ce portrait, mais je pourrois même le garder secrètement ; la duchesse est veuve depuis cinq mois !.....Ainsi donc, repris-je, vous pouvez maintenant vous livrer à ce sentiment qui vous a causé tant de troubles secrets et d'agitation, et que vous avez renfermé si longtemps au fond de votre ame avec tant de courage et de vertu !.....J'aurois pua, répliqua-t-il, le mieux cacher encore, puisque tu le connois ; mais du moins toi seul au monde as pu pénétrer le mystère de cette passion malheureuse ; une puissante raison m'oblige encore à me taire, et je te demande toujours à cet

égard la même discrétion. Je promis sur ce point ce que souhaitoit Eusèbe, ensuite je l'interrogeai sur sa position actuelle. Dès ma première question, il me dit que le négociant d'Hambourg, sur lequel son père avoit placé quarante-cinq mille francs, avoit fait banqueroute, et pris la fuite en emportant toute cette somme.... Du moins, interrompis-je de premier mouvement, il vous reste cent trente-huit mille francs que Durand me fera passer sur-le-champ où vous voudrez..... J'accepterois tout de toi, répondit Eusèbe avec attendrissement, je m'enorgueillis de tes vertus comme de ton amitié, et je te dois déjà tant de reconnoissance pour tout ce que tu as fait pour ma sœur et pour moi, qu'une action généreuse de plus n'y pourroit rien ajouter ; mais écoute-moi jusqu'au bout. Nous avons essuyé cette banqueroute il y a près de trois mois ; le peu d'argent comptant que mon père avoit laissé étoit dépensé ; dans ce premier moment nous n'avons eu pour toute ressource que la vente de quelques bijoux qui restoient à ma mère. Tandis qu'elle étoit plongée dans le plus morne abattement, et que mademoiselle de Versec ne lui offroit pour toute consola-

tion que des déclamations violentes contre la révolution, je cherchai des moyens d'existence, et je les trouvai ; j'ai obtenu un emploi de *commis françois* chez un bon négociant, ce qui me prend tous les jours quatre heures de la matinée, depuis six jusqu'à dix ; en outre, je corrige chez un libraire toutes les épreuves des ouvrages françois. Avec ces deux métiers, notre petit ménage va fort bien, et ma mère ne manque de rien ; je trouverois même une sorte de douceur dans cette manière de vivre due à mon seul travail, sans le chagrin qu'elle cause à ma mère et sans les éternelles lamentations de mademoiselle de Versec sur *la choquante* singularité de me voir prote d'imprimerie et commis. Au reste, poursuivit Eusèbe, nous ne sommes pas des émigrés tout-à-fait ruinés ; nous possédons encore quatre-vingt-dix mille francs placés très-sûrement à Londres ; mais celui qui en est dépositaire voyage et ne reviendra que dans six semaines ; nous sommes obligés de passer ce temps ici, ayant assez d'argent pour vivre, et non pour faire un voyage et un nouvel établissement.

Après cette conversation, je conçus à l'instant un projet dont je ne différai point l'exé-

101596

cution, je ne voulois faire venir mes fonds de Paris que lorsque je serois en Angleterre ; en même temps je voulois donner au vicomte les moyens d'y passer tout de suite, parce que je voyois qu'il le désiroit vivement. Ainsi je pris le parti d'annoncer publiquement que je donnerois un concert. Ma sœur avoit une voix admirable ; elle chantoit d'une manière surprenante pour son âge, et elle jouoit très-agréablement de la harpe. J'avois plusieurs anciennes connoissances à Hambourg ; je leur menai Casilde, dont la jeunesse, la modestie, la beauté et le talent, causèrent le plus vif enthousiasme. Les femmes de négocians de cette ville, si remarquables par leur bonne éducation et leur bienfaisance, protégèrent Casilde avec tant de zèle, que mon concert fut arrangé au bout de six jours ; il eut un éclat prodigieux, j'y chantai deux duos avec Casilde ; et, en outre, elle chanta seule trois morceaux, et elle joua des variations sur la harpe. Elle fut applaudie avec transport. Ce concert me valut, tous frais prélevés, mille écus argent de France, que je portai sur-le-champ à Eusèbe, et qu'il reçut avec cette bonne grâce du cœur qui paieroit le sacrifice

de la vie. Je l'engageai à partir sur-le-champ, en lui annonçant que je resterois avec Casilde quelques jours de plus à Hambourg, parce que je voulois donner un second concert, après lequel je le rejoindrois sans délai. Tout fut convenu de la sorte, et nous décidâmes qu'Eusèbe, sa mère, la petite Octavie et mademoiselle de Versec partiroient le surlendemain.

Eusèbe qui, pour me servir de son expression, *se vanta* que j'avois donné ce concert pour lui, ajouta que, si je l'eusse consulté, il s'y seroit opposé, certain qu'il m'en avoit coûté beaucoup de mettre ainsi Casilde en scène, à son âge, et avec sa beauté. Mademoiselle de Versec prit ce discours pour une pure critique ; car elle ne sentit pas qu'Eusèbe parloit ainsi, avec l'intention surtout de faire valoir le dévouement de mon procédé. Elle me dit en particulier qu'il étoit étrange qu'Eusèbe *trouvât mauvais* que la sœur *d'un artiste* chantât dans le concert donné par son frère, lui qui travailloit dans une imprimerie et dans un bureau de *marchand de sucre et de café*, lui, *vicomte d'Inglar, ex-ambassadeur en Russie, fils unique du marquis d'Inglar*,

lieutenant général des armées du Roi, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, et gouverneur du Dauphiné.

Avec cette ingénuité d'impertinence, mademoiselle de Versec ne se doutoit pas qu'il y eût dans ces discours un seul mot désobligeant pour moi, ni que mon attachement pour Eusèbe dût en être blessé. Je me vengeai le soir même de sa sottise, en ne parlant que de sa nièce Mathilde, princesse de S*****, devenue ma cousine Le Dru. Mais ce qui me fit plus de peine que les censures de mademoiselle de Versec, fut l'espèce d'ingratitude de madame d'Inglar, dont la hauteur ne supportoit pas l'idée des services que l'ancien secrétaire de son fils rendoit à sa famille. Il est vrai que, dans le temps de sa splendeur, elle avoit hautement approuvé qu'Eusèbe, m'élevant au-dessus de mon état, me traitât comme un ami, c'étoit alors *une création;* et, loin d'en être choquée, elle trouvoit beau que son fils eût assez de considération personnelle pour m'en donner une à laquelle, dans la société, je ne devois pas naturellement prétendre. Mais, depuis qu'en France on avoit fait un droit de ce qui n'étoit jadis qu'une condes-

cendance, toute idée *d'égalité* avec les roturiers lui étoit odieuse. Il faut convenir que, si l'orgueil de la naissance peut être excusable, c'est lorsqu'ayant été réprimé par la générosité dans les temps prospères, il ne se laisse apercevoir que dans l'adversité, il a même alors quelque chose de noble ; mais au moins, dans ce cas, la reconnoissance devroit-elle en triompher : c'est ce qui n'étoit point dans le cœur peu sensible de madame d'Inglar ; tout en me remerciant, elle ne pouvoit dissimuler un fonds d'aigreur et une envie secrête de me rabaisser en tout, qui perçoient dans toutes ses phrases ; cette espèce d'ingratitude faisoit mortellement souffrir Eusèbe, et c'étoit sans doute le plus grand chagrin qu'elle pût me causer. Enfin, il partit ; et, peu de jours après, je donnai mon second concert, qu'un incident fort singulier rendit excessivement brillant. J'avois chargé un domestique de porter la harpe de ma sœur, et de la déposer, comme au premier concert, dans une petite pièce formant une espèce de passage particulier à côté de la salle de concert ; et, pour qu'il n'arrivât aucun accident à l'instrument, j'avois ordonné au domestique de rester assis auprès de cette

harpe en nous attendant. Quand nous arrivâmes, nous vîmes un groupe d'hommes rassemblés autour de la harpe, et qui la regardoient avec l'air de la surprise ; je demandai ce que c'étoit, et mon domestique me conta qu'étant seul dans cette petite pièce, *un grand monsieur d'une belle prestance* étoit survenu, et qu'après s'être assuré que cette harpe appartenoit à mademoiselle Casilde, il avoit attaché un superbe collier de diamans au sommet de la colonne de la harpe, et qu'ensuite il avoit disparu. Nous nous approchâmes, et nous vîmes en effet un très-beau collier de diamans. Mon frère, me dit aussitôt Casilde, *je ne veux point de cela.* A ces mots, je détachai le collier, et j'allai dans l'orchestre de la salle ; je demandai et j'obtins la permission d'adresser quelques mots au public ; alors, tenant et montrant le brillant collier : Messieurs, dis-je, *un anonyme*, avant notre arrivée dans cette salle, a mis sur la harpe de ma sœur ce beau collier ; ma sœur ne reçoit point de présens d'un inconnu : ne pouvant renvoyer celui-ci, et quittant demain cette ville hospitalière, elle me charge d'annoncer publiquement qu'immédiatement après le

concert, je porterai de sa part ce collier à M. l'administrateur de l'hôpital des Orphelins, pour être vendu au profit des pauvres.

On imagine bien que ce petit discours fut applaudi avec le plus vif enthousiasme, et qu'il doubla le succès de notre concert. Ma sœur fut accablé de couronnes de fleurs et de lauriers, et d'impromptus en vers qu'on lui lança de tous côtés ; je n'ai retenu que ce quatrain qui fut jeté le premier et que je lus sur-le-champ :

" Grandeur d'ame, beauté, candeur et bienfaisance,
" Modestie et talens, nobles présens des cieux !.....
" Ah ! que pourroient donner de mieux
" La fortune, le rang, les titres, la naissance ?....

Je me promis bien de montrer cet impromptu à madame d'Inglar.

Après le concert, je portai le collier à l'administrateur qui, prévenu par mon annonce, m'attendoit. Il m'écrivit depuis en Angleterre que ces diamans avoient été estimés 12,000 fr. ; qu'il n'avoit pu les vendre que 9,000, et il m'envoya le détail de l'emploi de cet argent distribué comme je l'avois indiqué. J'étois en pension chez une vertueuse veuve qui aimoit

extrêmement Casilde, et qui se chargeoit d'elle toutes les fois que la décence exigeoit qu'elle fût avec une femme. Cette bonne dame avoit ramené ma sœur du concert, et l'une et l'autre étoient couchées quand je rentrai ; mais on me dit qu' *un jeune monsieur très-vif et très-joli* m'attendoit dans ma chambre. Ce jeune monsieur étoit Tiburce, qui, en m'apercevant, se jeta à mon cou, en me disant que, revenant d'un voyage qu'il avoit fait en Allemagne, et devant retourner à Londres, il étoit arrivé une heure avant mon concert, et qu'il n'avoit pu pénétrer dans la salle qu'en se faisant passer pour mon frère. Quoi ! repris-je, tu étois à mon concert ? Comment ! ne le sais-tu pas ? reprit-il, c'est moi qui ai jeté les premiers vers que je t'ai vu lire ; tu n'as pas reconnu mon écriture, fort griffonnée à la vérité, et tracée avec du crayon ?.... —Tu as fais ce quatrain ?—Oui, mon ami, j'étois inspiré, c'en est fait, me voilà poète. Alors Tiburce me parla avec enthousiasme de mon concert, de l'usage que nous avions fait du collier, qu'il appeloit *une scène dramatique arrangée par la Providence* pour achever de charmer tous les cœurs, et de

tourner *légitimement* toutes les têtes. Et Casilde ! poursuivit-il, quelle beauté ; quel maintien ! quels talens ! Ah ! que mes vers me paroissent froids quand je me les rappelle avec son souvenir ! Je voudrois bien savoir quel est l'insolent qui a osé attacher un collier de diamans à la harpe divine de cette figure céleste !.....Cet homme, j'en suis sûr, est grossier, brutal et sot. Calme-toi, mon cher Tiburce, dis-je en riant, cet inconnu est peut-être un amateur, un savant passionné pour l'antiquité, qui a lu que, dans ces anciens temps, les adorateurs des plus nobles divinités ornoient leurs statues de parures magnifiques ; mais il est vrai qu'il devroit savoir que de nos jours ces espèces d'offrandes profanent le culte le plus pur. Non, non, ce n'est nullement un antiquaire : je parie que c'est un fat de mauvais ton : je le vois d'ici, ce n'est point un Francois, grâce au ciel, car nos émigrés ne sont guère en état de faire de ces impertinences-là ; enfin l'*ex-voto* est a l'hôpital ; cette pensée m'enchante. Après ce début, Tiburce m'interrogea sur la France : quoiqu'il ne fût pas irréligieux, je craignois mortellement qu'il ne fît quelques moque-

ries sur le pélerinage d'Edélie ; mais au contraire voyant surtout dans cette action les motifs et le courage, il la loua avec une sincère admiration. Alors j'eus un grand plaisir à lui confier mes sentimens et mes espérances. Il me reprocha de lui avoir caché jadis cette passion que je nourrissois depuis si longtemps. Tu es né sous une heureuse étoile continua-t-il, tu mérites tout en amitié, mais en amour c'est autre chose. Edélie est beaucoup plus passionnée que toi. A une femme de ce caractère il falloit un amant du mien ! Quels coups de tête, quelles extravagances sublimes nous aurions faits l'un pour l'autre ! C'est pour toi qu'elle à fait son vœu, car elle n'y comprend sa famille que par pure bienséance : c'est pour toi seul qu'elle va faire ses prières à Jérusalem, et moi, à ta place, quand je l'aurois vue partir pour la Terre-Sainte.....—Eh bien ! je voulois la suivre ; je le désirois avec ardeur ; elle me l'a défendu ; je ne pouvois lui désobéir sans la désoler ..... —Fort bien ! mais, de mon côté, j'aurois fait une croisade contre les infidèles.....Je ne plaisante point ; j'aurois armé un corsaire pour aller combattre les Turcs. Quelle harmonie

alors ! quel accord dans nos sentimens et dans nos actions ! Tandis qu'au berceau du christianisme, elle eût invoqué le vrai Dieu, j'aurois attaqué les ennemis de la foi ; tandis qu'elle eût répandu des pleurs sur le tombeau sacré, j'aurois fait couler le sang des persécuteurs de la religion..... Après ces pieux et glorieux voyages, nous serions revenus, elle, chargée de reliques et de chapelets, et moi, couvert de dépouilles des Musulmans vaincus et de lauriers bénis par le souverain pontife. C'étoient là des amours mystiques et chevaleresques ; c'étoit là un roman....—Oui, mais que devenoit Casilde ?.... —Ah ! Casilde ! on ne peut ni l'abandonner ni l'oublier..... j'en conviens. — Que devenoient ma reconnoissance et mon amitié pour Eusèbe qui, au milieu de tous ces orages, pouvoit avoir besoin de moi ?—Voilà tout mon roman écroulé, c'est dommage. — Fais-le imprimer, je te réponds du succès. Il n'auroit pas le sens commun, néanmoins le sujet fourniroit quelques pages brillantes ; il y auroit du mouvement dans l'ensemble : beaucoup de gens appellent cela un bel ouvrage. Mais, poursuivis-je, parlons de toi maintenant : dans

quelle situation te trouves-tu ?—Engagé par l'honneur dans le parti royaliste, je sers dans l'armée de Condé ; si cette armée n'a pas les brillans succès des républicains, du moins elle soutient de même la réputation de la valeur françoise. Quant à ma fortune, elle est en fort bon état. Mon père avoit fait passer à Londres 300,000 francs, dont j'ai hérité quand j'ai eu le malheur de le perdre il y a six mois. Ma belle mère n'a rien voulu pour son douaire, et m'a tout laissé. Il est vrai que le ciel qui veille sur cette angélique personne, lui préparoit un très-beau sort dans l'exil. Elle avoit un oncle très-riche, vieux garçon, possédé d'une telle anglomanie, qu'après avoir fait beaucoup de voyages en Angleterre, il a fini par s'y établir un an avant la révolution. Sa nièce avoit toujours conservé un commerce de lettres avec lui ; il est mort sur la fin de 1792, et lui à laissé plus de 600,000 liv. de rentes, sans compter une maison à Londres, et une charmante maison de campagne. Elle est décidée à ne jamais se remarier, et à ne vivre que pour son fils et l'amitié. Elle est aussi heureuse qu'elle mérite de l'être. Ce récit m'intéressa vivement, mais il m'alarma

beaucoup pour les vœux secrets et le bonheur d'Eusèbe. Avant de me quitter, Tiburce me demanda de passer avec moi sur le même bâtiment pour aller en Angleterre. Mon cher Tiburce, répondis-je, cela est impossible, car je n'ai nulle envie *d'embarquer* ma sœur avec un jeune homme de ta tournure. La nécessité seule a pu m'obliger à l'exposer aux régards du public, en donnant deux concerts ; j'aurai d'autres réssources en Angleterre, et je compte lui faire mener le genre de vie le plus sedentaire et le plus retiré. Si elle arrivoit à Londres avec toi, on feroit peut-être de malignes suppositions qui pourroient porter quelque atteinte à la pureté de sa réputation. Tu as raison, interrompit Tiburce, et je me rends à cette reflexion. Je crois qu'il est dans ma destinée de faire encore beaucoup d'étourderies, mais du moins je n'en ferai plus désormais qui puissent nuire aux autres. A ces mots, il m'embrassa en me donnant rendez-vous à Londres ; nous nous promîmes de nous y voir souvent, et nous nous séparâmes ; il étoit trois heures du matin, et je partis à sept avec ma sœur pour Glugstad, où nous devions nous embarquer.

CHAPITRE IX.

Arrivée de Julien à Londres.--Réunion de Julien et d'Eusèbe.--Portraits de quelques émigrés.

Notre petite navigation fut très-heureuse; nous arrivâmes en parfaite santé à Londres; nous n'y restâmes que vingt-quatre heures, et nous nous rendîmes dans une petite maison de campagne, à quatre milles de Londres, où s'étoient établis à demeure Eusèbe et sa famille. Eusèbe voulut me rendre sur-le-champ les mille écus que je lui avois prêtés; blessé de cet empressement, je lui répondis avec un peu d'émotion que, puisqu'il vouloit oublier le plaisir que j'avois eu depuis mon enfance à recevoir de lui tant de dons et tant d'argent, je le suppliois de consentir du moins à ne me pas remettre cette somme, dont je n'avois nul besoin, avec une précipita-

tion si affligeante pour moi. Ne crois jamais, répondit-il; que je puisse avoir la pensée de m'arroger une supériorité sur toi et surtout dans ce genre ; mais si tu ne veux pas reprendre cet argent, ne me dis pas que tu me le prêtes ; dis-moi que tu me le donnes, et je l'accepterai avec joie, parce que tu sais bien que je ne parlerois ainsi à qui que ce soit au monde. A ces mots, les larmes me vinrent aux yeux ; il me serra la main avec attendrissement ; et, poussant un profond soupir, il me dit qu'il avoit grand besoin des consolations de l'amitié et il me parla de la duchesse de Palmis. Il me conta qu'il n'avoit loué la petite maison qu'il occupoit, que parce qu'elle étoit à cinq cents pas de la sienne. C'est une foiblesse, poursuivit-il, car je n'ai point d'espérance ; mais du moins je puis, sans crime, me livrer tout entier à mon admiration pour elle !....Je demandai s'il l'avoit vue. Oui, me répondit-il, mais une seule fois. Depuis quinze jours que nous sommes ici, elle a toujours été à Londres ; elle est arrivée avant-hier matin, et elle a sur-le-champ envoyé son chapelain à ma mère, pour lui faire dire qu'elle avoit une chapelle dans sa maison, et que tous les di-

manches ma mère y trouveroit dès places réservées pour elle et pour toutes les personnes de sa famille. C'est une espèce d'offre qu'il est impossible de refuser dans un pays protestant ; nous avons été la remercier hier ; elle est encore en grand deuil, ce qui la dispense de faire des visites. Elle nous a reçus poliment mais avec tristesse ; car elle est toujours très-affligée de la mort de son mari, qu'elle regardoit comme le père le plus révéré. Elle vit dans une grande retraite, n'est occupée que de son enfant, et ne voit que quelques familles d'émigrés, dont deux ou trois sont dénuées de ressources, et auxquelles, dit-on, elle fait des pensions. Cette personne si parfaite n'a jamais arrêté ses regards sur un jeune homme ; elle n'a jamais connu les vains plaisirs de la dissipation et les dangers de l'oisiveté ; enfin, nourrie de ces pensées à la fois solides et généreuses, de ces hautes pensées que peut seule inspirer la vertu, elle est pour toujours à l'abri des passions. D'ailleurs, un obstacle à peu près invincible pour moi nous sépare ; elle est riche, et j'ai tout perdu. L'idée que mes soins pourroient

paroître intéressés m'empêchera toujours de lui en rendre.

Je combattis vainement cette délicatesse. Eusèbe étoit décidé à se tenir toujours à l'écart, et à se distraire d'une passion malheureuse par une vie active et de grandes études. Je n'étois point entré dans la carrière militaire, disoit-il, et je m'en félicite, surtout aujourd'hui. Il est douloureux d'avoir à choisir entre une guerre de factieux ou une guerre contre ses compatriotes! Je poursuivrai le cours de mes anciens travaux; et, dans ces temps orageux où les peuples, lassés pour ainsi dire de la civilisation en méprisant les gouvernemens établis, retournent aux idées gothiques sur la gloire, et déifient tout ce que la saine philosophie condamne, tout ce que la religion réprouve; dans ces temps désastreux où l'injustice et la violence, usurpant une admiration insensée, obtiennent les plus éclatans hommages, je consacre mes jours à des occupations bienfaisantes et à la philanthropie. Je profiterai de mon séjours dans ce pays, en acquérant une instruction approfondie sur ses lois, sa constitution, son indus-

trie, et particulièrement sur ses établissemens de charité ; et si le calme renaît dans ma patrie, je pourrai peut-être alors lui offrir des connoissances et des talens utiles.

Le résultat de cet entretien fut de me proposer de voyager avec lui dans les trois royaumes, ce que j'acceptai avec grand plaisir, et nous décidâmes que nous partirions sous huit ou dix jours. Madame d'Inglar me demanda de lui confier Casilde jusqu'au retour de sa fille ; je ne pouvois m'en séparer d'une manière plus convenable, et Casilde fut charmée de se trouver sous la protection d'une personne qui réunissoit pour elle deux titres sacrés, puisqu'elle étoit et sa marraine, et la mère de sa bienfaitrice. J'étois arrivé un jeudi, et le samedi je fis connoissance avec le chapelain de la duchesse de Palmis, qui vint nous faire une visite. D'après tout ce qu'on m'en avoit raconté, j'avois grande envie de le voir. Ce véritable philanthrope, fils d'un médecin de Montpellier, destiné, dès sa première jeunesse, à l'état de son père, fit ses études en conséquence et fut reçu docteur en médecine de la célèbre faculté de sa ville natale. Sa charité le conduisoit souvent dans

les villages et dans les chaumières ; il fut si vivement frappé de l'utilité dont pouvoit être un *médecin-curé*, qu'il n'hésita point à entrer au séminaire ; il devint prêtre et curé de campagne ; il quitta la France en 1791, passa en Angleterre, où il se consacra gratuitement à la double direction *des ames* et de la santé de tous les émigrés qui recoururent à lui.* Il ne s'attacha à la duchesse qu'à condition qu'il iroit une ou deux fois par semaine à Londres pour y visiter ses pénitens et ses malades. Les paysans de la campagne que nous habitions étoient luthériens, mais du moins ce bon prêtre exerçoit dans ce lieu la médicine pour les pauvres. Il nous annonça l'arrivée de la marquise de Palmis et de Tiburce, et, le lendemain dimanche, nous le vîmes à la messe dans la chapelle de la duchesse. Après la messe, nous fîmes une visite à la maîtresse de

* Récit exactement vrai. Ce digne ecclésiastique, après douze années d'expatriation, rentre en France ; il y fut, d'abord grand-vicaire à Notre Dame, et ensuite *curé* aux environs de Paris, où (si justement béni de ses paroissiens) il existe encore. On regrette que le profond respect qui lui est dû ne permitte pas de le nommer dans un ouvrage aussi frivole que celui-ci.

la maison, qui caressa beaucoup la petite Octavie, alors âgée de sept ans; elle la trouva embellie, grandie et charmante par sa figure, son maintien et son éducation. Cette enfant élevée par son père, parloit également bien le françois et l'anglois ; elle montroit autant d'esprit qu'on en peut avoir à cet âge. La duchesse ne s'occupa que d'elle ; le jeune Octave fut enchanté de la revoir ; on se promena dans les jardins. Eusèbe s'approcha de madame de Palmis pour la remercier, dans les termes les plus affectueux, de toutes les marques d'intérêt qu'elle lui avoit données jadis, et de l'ambassade de Russie qu'elle lui avoit fait obtenir alors. Cet entretien fut extrêmement tendre de part et d'autre ; pendant ce temps, les enfans, qui faisoient plusieurs courses, rendirent bientôt la conversation générale ; tout le monde admira la grâce et l'étonnante légèreté d'Octavie ; on ne manqua pas de prédire qu'elle seroit sûrement un jour la plus belle danseuse de la société : J'en serois bien fâché, dit Eusèbe, il est triste de se donner quelque peine pour acquérir un talent qu'il faut abandonner au bout de si peu d'années, et dans lequel on sera toujours surpassé par

la plus médiocre danseuse de spectacle ; et je suis bien décidé à ne jamais donner à ma fille un maître de danse. A l'exception de la duchesse, chacun se récria sur cette austérité. Je sais, reprit Eusèbe, que d'excellentes institutrices ont fait apprendre à danser à leurs élèves ; mais je crois qu'entraînées par un usage universel, elles ont manqué de réflexion sur ce point. Il est impossible que des leçons de dance ne soient pas des leçons de la vanité la plus frivole et la plus dangereuse, et que les bals d'enfans ne soient pas le premier apprentissage de la coquetterie. De quoi s'agit-il dans cet art ? De plaire par sa figure, ses attitudes et son costume. De quoi s'occupe-t-on trois ou quatre jours avant un bal ? De l'habit, de la parure qu'on aura, de l'effet qu'on produira. Que reste-t-il après un bal ? La joie d'un succès futile, ou le chagrin de ne l'avoir pas obtenu, et souvent un vil sentiment d'envie contre celle qui aura réuni tous les suffrages ; enfin, une lassitude, une fatigue, une distraction qui produisent nécessairement une complète inapplication pendant plusieurs jours. Quelle perte de temps ! et, ce qu'il y a de pis,

quels germes de défauts ce funeste amusement ne jette-t-il pas dans le caractère d'une jeune personne? Je n'ignore point qu'il est des ames si supérieures que rien ne peut en altérer la pureté ; mais pour celles-la même, les bals auront toujours le grand inconvenient de consumer un temps précieux que l'on pourroit employer utilement. Et j'ajouterai que le dérangement des heures du sommeil et des repas, l'agitation d'un bal, et l'air malsain qu'on respire dans une salle remplie de monde et de lumières, sont des choses aussi nuisibles à la santé, qu'elles sont, à tant d'autres égardes, moralement dangereuses. Quoique je sois contre M. d'Inglar pour la danse, dit madame de Palmis, j'aurai la générosité de lui fournir une raison de plus en faveur de son opinion ; il est certain que les bals causent une dépense toujours régrettable pour les femmes les plus riches, et ruineuse pour celles qui n'ont qu'une fortune médiocre. Au reste, poursuivit-elle en regardant la duchesse, il y a ici une personne qui garde le silence, et dont l'exemple a été la censure la plus frappante que l'on puisse faire des bals. Eusèbe répondit avec grâce et galanterie, ce

qui termina cette petite discussion et notre visite. Nous avions remarqué que la duchesse avoit écouté Eusèbe avec l'air d'une parfaite approbation ; et, lorsqu'il prit congé d'elle, nous fûmes tous invités à revenir. La duchesse demanda instamment à mademoiselle de Versec de choisir son parc pour la promenade habituelle d'Octavie, et elle pria cette dernière de regarder le jardin particulier d'Octave comme le sien. On se sépara, très-satisfaits les uns des autres. Tiburce vint me voir dans ma chambre les jours suivans. Je lui dis un soir que nous allions voyager deux ou trois mois, et il me conjura d'engager Eusèbe, qu'il connoissoit peu, à permettre qu'il fût de la partie, ce qui me surprit et me fit grand plaisir ; car je n'aimois pas à le savoir, durant mon absence, dans le voisinage de Casilde. J'avois toute confiance en sa probité, mais je craignois beaucoup la mobilité de son imagination et son excessive vivacité ; il m'expliqua ses motifs avec la franchise qui formoit le fond de son caractère. Mille choses, me dit-il, rendront pour moi ce voyage aussi utile qu'agréable. Premièrement, entre *le sage* Eusèbe et toi, je m'instruirai, je vous égaierai

peut-être quelquefois ; et, comme mes principes ne diffèrent pas des vôtres, nous nous entendrons et nous nous accorderons fort bien tous les trois. Je ne me plais point du tout ici ; ma belle-mère est charmante, et son commerce est délicieux, mais on en jouit si peu ! elle passe trois ou quatre heures dans son cabinet, et elle donne cinq ou six heures de leçons à Octave ; on ne la voit qu'à table et à la promenade. Madame de Palmis est devenue prude et dévote ; ses grands airs et son sérieux avec moi me sont insupportables ; la société de ces environs ne me dédommage nullement. C'est madame de Mondor, que tu as connue jadis, qui, comme tous les parvenus déchus, a repris le ton bourgeois, sans pouvoir oublier sa grande maison, ses fastueux ameublemens et son bon cuisinier ; elle ne nous entretient que de la cherté des vivres, et de ses regrets de n'avoir plus de chevaux et de ne pouvoir plus aller au spectacle. C'est madame de Melcour, malade d'oisiveté et d'ennui, ne parlant que de ses maux de nerfs, de l'humidité du climat, et de sa grandeur passée. C'est une surannée comtesse de Bligny qui, suivant l'usage des vieilles

coquettes, profite du privilége de pouvoir hardiment se rajeunir en pays étrangers ; celle-ci se retranche sans scrupule quinze ou seize ans ; elle se console de n'avoir plus une carrière d'ambition, par l'espoir d'en recommencer une de galanterie. Enfin, c'est une présidente de Blaumer qui a eu le bonheur d'apporter ici beaucoup d'argent ; elle est peut-être fort charitable, mais elle est sûrement très-vaniteuse ; elle ne fait des visites que pour y proclamer les bienfaits qu'elle répand dans le voisinage ; on ne la rencontre jamais sans entendre deux ou trois récits sur les malades qu'elle a visités, les pauvres qu'elle a secourus. Elle ignore que ces actes de bonté, si dignes d'admiration, ne sont véritablement touchans que par le mystère et le silence. Mais, repris-je, tu ne me parles point des hommes ; est-ce que nous n'avons pas des voisins émigrés ?—Au contraire, nous en avons beaucoup, et l'on peut les peindre d'un seul trait. Les émigrés qui, trop pauvres pour végéter à Londres, se sont retirés dans les villages environnans, se croient tous *des Cincinnatus*, parce que, de temps en temps, ils ratissent les allées de leurs petits jardins.—Cela est

innocent du moins.—Encore si toutes ces personnes, intéressantes par le malheur et la proscription, vivoient bien ensemble! mais ils forment entre eux autant de partis que l'on compte d'années depuis 1789 jusqu'à celle-ci.—Comment.—Par exemple, *les purs* par excellence sont ceux qui ont pris la fuite aussitôt qu'ils ont entendu prononcer les mots *liberté* et *constitution*. Ensuite viennent ceux qui sont partis un peu plus tard ; mais les émigrés de 1791 sont regardés de très-mauvais œil par les anciens, à plus forte raison ceux qui n'ont pu s'échapper que dans ces derniers temps. Ma belle-mère, sans songer aux dates, les reçoit tous et les rassemble *sans ordre chronologique*; ce qui produit, dès qu'elle est retirée dans son cabinet, des conversations pleines d'aigreur et d'animosité dont madame de Palmis et moi supportons tout le désagrément, parce que nous restons dans le salon pour faire les honneurs de la maison. Ces aimables entretiens ne sont égayés que par les consolantes prophéties du comte de **** qui, depuis plus de cinq ans, prédit toutes les semaines *que cet ordre de choses* ne peut pas durer, et que, sous quinze jours,

nous serons tous rentrés triomphans en France. Nous avions votre voisinage ; en le perdant, il n'y aura plus moyen d'y tenir : d'ailleurs, poursuivit-il, une autre raison plus puissante me décide à m'éloigner. Je ne veux voir Casilde qu'en ta présence ; je sens que j'aurai besoin, surtout à cet égard, de tes avertissemens et de ta surveillance. La naïveté originale de cet aveu me fit rire, et en même temps la loyauté d'une telle franchise me toucha vivement. Je promis de parler sans délai à Eusèbe pour notre voyage, et la chose fut promptement arrangée, à la satisfaction de Tiburce.

CHAPITRE X.

Visite et découverte extraordinaire.---Voyage de Julien avec ses deux amis.

Outre nos voisins émigrés, nous en avions deux anglois, dont l'un surtout, M. Smith, étoit fort remarquable par son immense fortune et l'originalité de son caractère. Agé de quarante-cinq ans, et fils d'un riche marchand de la cité, il avoit, à la mort de son père, quadruplé ses fonds par des entreprises hardies, parfaitement combinées, et qui, toutes, avoient réussi ; enfin, un mariage avec une riche héritière, en augmentant prodigieusement cette grande fortune, le rendoit l'un des plus opulens particuliers de l'Angleterre. On peut dire, sans flatterie et sans exagération, que les Anglois ont illustré le commerce par l'usage et l'emploi des richesses qui en sont les

fruits. Tout Anglois qui acquiert, par son industrie, une fortune considérable, croit avoir contracté l'obligation de former quelque établissement public utile à la nation ; et quand le gouvernement donne aux négocians des titres d'honneur, c'est moins une grâce qu'une marque de reconnoissance, ils se chargent eux-mêmes du soin de s'ennoblir. Les grands seigneurs ne veulent point se laisser surpasser par eux en patriotisme et en générosité, et cette sublime émulation a produit en Angleterre ces établissemens et ces fondations admirables qu'on ne trouve dans aucun autre pays en aussi grande quantité ni sous des formes aussi variées et aussi ingénieusement bienfaisantes.

M. Smith, étranger à toutes les connoissances littéraires et à tous les usages de la société, ne savoit que lire, écrire et calculer ; n'ayant jamais voulu aller dans le monde, il en ignoroit absolument toutes les convenances ; il consacroit sa vie à l'inspection de ses manufactures, de son hôpital, et à sa famille ; et, comme il avoit un goût naturel et très-vif pour les arts, ses seuls délassemens étoient d'aller

voir les *exhibitions** de tableaux et les pièces nouvelles aux spectacles ; il disoit qu'il aimoit mieux ces occupations et ces amusemens que d'employer ses loisirs à faire ou à recevoir des visites de cérémonie. Enfin M. Smith, avec l'ame la plus sensible et la plus généreuse, étoit souvent impertinent sans pouvoir s'en douter, et il avoit un ton rustre et des manières grossières avec des sentimens remplis d'élévation et de délicatesse. J'allai une fois avec ma sœur, mademoiselle de Versec et la petite Octavie, me promener dans son beau parc qui étoit ouvert à tout le monde ; nous le rencontrâmes donnant le bras à sa femme ; il nous regarda fixement avec une attention qui nous surprit, il parla tout bas à sa femme, ensuite il s'approcha de nous. M. Smith savoit beaucoup de mots françois qu'il arrangeoit avec la tournure de phrase angloise, ce qui formoit le langage le plus comique. S'adressant d'abord à Casilde : *J'espère que vous êtes bien?* lui dit-il. Casilde s'inclina en silence pour le remercier ; et M. Smith, se tournant vers moi, me dit que

* Exposition.

j'étois le bienvenu, et il me secoua la main avec cette cordialité qui m'a toujours touché en Angleterre, parce qu'elle y est bien rarement trompeuse. Poursuivant le cours de ses politesses, M. Smith dit à mademoiselle de Versec qu'*il supposoit* qu'elle étoit la grand'mère de la petite Octavie. Mademoiselle de Versec, très choquée d'être prise pour *une grand'mère*, le désabusa avec une extrême sécheresse, ce qui termina l'entrevue.

Je fus très-étonné, la veille de notre départ, de voir entrer tout-à-coup M. Smith dans ma chambre. Il m'expliqua sans préambule le motif de sa visite, en me disant qu'il avoit assisté avec sa femme à mes deux concerts à Hambourg, et qu'il vouloit savoir si mon intention étoit d'en donner à Londres. Sur l'assurance qu'au contraire Casilde ne sortiroit point de la retraite où je l'avois placée, il s'écria que c'étoit *le mieux pour la douce fille* qui étoit trop jeune et trop jolie pour s'exposer ainsi aux regards du purlic. Je le remerciai de son intérêt pour elle ; il me répondit qu'il m'estimoit aussi *très-fort*, et il ajouta qu'il avoit aimé *puissamment* mon procédé *autour* du collier. A ces mots, un trait de lumière me fit deviner que la

mystérieuse offrande venoit de lui et de sa femme, et qu'ainsi, loin d'avoir été injurieuse ou suspecte elle n'avoit pu être qu'un hommage honorable et flatteur. Je ne me trompois point, M. Smith en convint ; nous nous secouâmes la main de toutes nos forces, et je ne me séparai de cet excellent homme qu'après lui avoir promis d'envoyer *la douce fille* à madame Smith.

Enfin, après avoir fait des adieux fort tendres, Eusèbe, Tiburce et moi, nous partîmes tous les trois dans une bonne voiture angloise, n'emmenant avec nous que le valet de chambre d'Eusèbe, domestique d'un attachement à toute épreuve et dont Eusèbe nous raconta des traits vraiment admirables*

---

* Durant l'émigration, un grand nombre de domestiques ont offert ces exemples touchans. A Hambourg, madame la comtesse du B... de la M....., vieille, infirme et sans ressource, vivoit, en 1795, du travail d'une femme de chambre qu'elle avoit élevée : cette vertueuse jeune personne, qui avoit une figure charmante, refusa, pour ne point quitter sa maîtresse, plusieurs partis avantageux dans son état. La Providence ne laissa pas une telle conduite sans récompense : cette héroïne de la reconnoissance et de la fidélité due au malheur ne sortoit que pour aller à l'église catholique.

Nous nous arrêtâmes plusieurs jours à Londres, pour y voir avec détail tous les établissemens de charité qui y sont multipliés à l'infini. Il y a, entre autres, une quantité d'hôpitaux pour les enfans, pour ceux qui sont malades, pour les orphelins, pour les enfans trouvés, etc. On les garde dans tous, jusqu'à ce qu'ils sachent un métier ; on leur donne une très-bonne éducation, et tous ceux qui annoncent de l'esprit ou de l'aptitude à quelque talent sont tirés de l'éducation commune, et en reçoivent une particulière relative aux dispositions qu'ils montrent. Les adminis-

---

Un riche négociant s'y rendit pour la voir ; il en devint amoureux, et lui offrit sa main, qui ne fut acceptée qu'à condition qu'il prendroit chez lui madame du B... de la M....., se chargeroit entièrement d'elle, et la regarderoit comme sa mère. On a vu aussi à Hambourg l'ancien cuisinier de M. et madame de F...., qui, devenu restaurateur, et ayant une vogue immense, envoyoit tous les jours un dîner recherché pour six personnes à ses anciens maîtres, en disant qu'ils le paieroient quand ils rentreroient en France. Ce même restaurateur entretenoit chez lui, tous les jours, une table gratis de douze couverts dans une pièce mystérieuse, avec des issues secrètes, pour douze pauvres émigrés.

trateurs de ces hôpitaux ne sont point salariés ; ce sont des hommes bienfaisans et riches qui regardent avec raison cette administration gratuite comme le plus honorable emploi ; et c'est assurément une honte que, dans d'autres pays chrétiens, il y ait des hommes qui se fassent payer pour diriger des aumônes.*

On se fait une bien fausse idée du peuple anglois, quand on se le représente méchant et féroce ; il est en général humain, généreux, et il sait respecter le malheur ; il n'a jamais insulté un émigré ; et voici un fait dont j'ai été témoin : cinquante ou cinquante-cinq malheureux prêtres, échappés de France et dénués de tout, arrivent à la fois à Londres ; aussitôt toutes les femmes des halles et des marchés publics se cotisent et forment une somme considérable qu'elles vont offrir à ces prêtres étrangers qui n'étoient pas de leur

* On trouve à Hambourg et à Bruxelles cette même administration gratuite ; et même à Bruxelles, tous les fournisseurs des hôpitaux, les bouchers, les épiciers, etc. renoncent à toute espèce de gain sur les denrées qu'ils y débitent. Les médecins et les chirurgiens n'ont point d'émolumens.

religion.* Aussi, ce peuple si charitable est-il élevé religieusement et nourri, durant toute sa première jeunesse, des préceptes de l'évangile. J'éprouvai un grand plaisir en retrouvant à Londres madame de Volnis, qui me reçut avec une joie touchante. Elle devoit à son travail et à son industrie une existence indépendante, et par conséquent honorable, ayant le talent de faire avec perfection des fleurs artificielles. Elle avoit employé les douze mille francs que je lui avois remis de la part de Durand à monter une jolie manufacture dans ce genre. Aidée d'une femme de chambre qui étoit venue la rejoindre et de dix ou douze jeunes Angloises formées par elle, au bout de quelques mois elle étoit parvenue à former un beau magasin de fleurs artificielles. Elle loua une boutique qui fut tenue par sa femme de chambre; madame de Volnis n'y parut jamais. Retirée dans un petit logement solitaire, elle travailloit sept ou huit heures tous les matins; et les Anglois sachant que ce négoce étoit fait par une jeune et jolie dame

* L'auteur de cet ouvrage étoit à Londres à cette époque.

françoise, le protégèrent tellement, qu'il prospéra au-delà de toute espérance. Quelques émigrées, qui plaçoient la dignité dans la paresse, furent très-scandalisées qu'une femme qui avoit jadis été présentée à la cour fût à la tête d'une manufacture. Madame de Volnis n'en pensa pas moins qu'il est beaucoup plus noble de vivre de son travail que de solliciter une pension ou d'emprunter de l'argent. Elle me parut charmante, avec sa fraîcheur et son teint éblouissant, au milieu de toutes ces fleurs produites par elle ! Cependant je ne lui dis point qu'elle ressembloit à Flore qui après avoir fui pendant l'orage, se ressaisissoit de son empire ; son air modeste et sage réprimoit toutes les fadeurs de ce genre ; nous parlâmes surtout de notre voyage, et je vis avec reconnoissance qu'elle n'en avoit pas oublié le plus petit détail. Elle me fit beaucoup de questions. Sans lui confier tout-à-fait ma passion pour Edélie et mes espérances, je lui contai l'histoire du pélerinage. Pendant ce récit, je vis plus d'une fois ses yeux se remplir de pleurs : J'admire, dit-elle ; le courage et la sensibilité de madame de Velmas,

et je la trouve bien heureuse d'avoir pu acquérir tant de droits à l'attachement de ceux qu'elle aime !.....

Cet entretien augmenta encore l'amitié que j'avois pour madame de Volnis, et je me promis bien de profiter à mon tour de la permission qu'elle m'avoit donnée de la voir souvent, en ajoutant que j'étois le seul homme de mon âge auquel elle pût l'accorder.

Avant de quitter Londres nous fîmes beaucoup de courses aux environs ; nous vîmes, entre autres choses, un collége (à Dulwich), fondé en 1619 par un excellent comédien, William Aleyn, qui s'y retira et y finit ses jours ; la jolie maison de Pope, à Twickenham, et, dans l'église de ce lieu, les tombeaux que ce grand poète fit élever à son père, à sa mère, et à la *fidèle servante (faithful servant)* qui prit soin des premières années de son enfance ; monument touchant de reconnoissance, qui me paroît d'autant plus digne d'être cité que je n'en connnois pas d'autre exemple.

Nous commençâmes nos voyages par Bris-

tol, parce qu'Eusèbe vouloit y consulter pour sa mère un médecin françois dont on racontoit des merveilles ; et, comme il venoit de Montpellier, nous ne fûmes pas étonnés de n'en avoir point entendu parler à Paris.

CHAPITRE XI.

Suite du voyage de Julien et ses deux amis.---- Rencontre singulière.

En arrivant à Bristol, Tiburce y trouva une longue lettre de madame de Palmis ; il s'empressa de m'en faire la lecture, qui m'étonna beaucoup. Cette lettre, écrite avec le plus grand soin, contenoit le détail de ses occupations, qui offroit en même temps l'énumération de tous ses talens. En parlant de ses lectures, elle montroit les sentimens les plus moraux, les principes les plus purs. Ce langage ne m'étonnoit pas, c'etoit le sien ; mais les conseils austères qu'elle donnoit à Tiburce, le ton sentimental et en quelque sorte maternel qu'elle avoit avec lui, me paroissoient peu naturels, d'après leur ancienne liaison et le refroidissement que je supposois entr'eux. Tiburce m'expliqua cette apparente singula-

rité; il avoit eu avec elle, avant de partir, une longue conversation, dans laquelle madame de Palmis lui avoit confié que lord Nasting étoit amoureux d'elle, et que si elle perdoit tout-à-fait l'espoir d'une contre-révolution en France, elle consentiroit peut-être à l'épouser, afin de s'assurer du moins, en pays étranger, une existence heureuse et brillante, et qu'ainsi sans prendre d'engagement, elle vouloit entretenir pendant un an ou dix-huit mois lord Nasting dans les sentimens qu'il lui montroit, afin de pouvoir, au bout de ce temps, disposer d'elle à son gré, suivant les événemens. Elle avoit ajouté qu'elle attendoit de *la probité* et de l'amitié de Tiburce qu'il la seconderoit dans ce projet par *une parfaite discrétion* sur le passé et les preuves d'une estime qui pût à tous les yeux légitimer les sentimens qu'ils avoient eus l'un pour l'autre. Je lui ai donné ma parole, poursuivit Tiburce, et je la tiendrai, de faire ponctuellement tout ce qu'elle désiroit. Elle m'a dit qu'elle attachoit un grand prix, de toute manière, à l'opinion d'Eusèbe, dont la destinée est de jouir partout de la plus haute considération; et, comme il est fort lié

avec lord Nàsting, elle attache un double prix à son suffrage, et je suis persuadé que la lettre qu'elle m'écrit est surtout pour lui ; je ne manquerai pas de la lui montrer. Tiburce, en effet, loyal dans tous ses procédés, lut cette lettre à Eusèbe, qui en fut charmé ; alors Tiburce fit de madame de Palmis tous les éloges qui pouvoient le mieux exprimer l'estime et l'admiration.

Cependant Eusèbe fit prier ce grand médecin françois, le docteur Dumesnil, de venir chez lui. Le lendemain, le docteur lui fit répondre qu'il s'y rendroit le matin, à dix heures précises. Eusèbe, après l'avoir inutilement attendu pendant deux heures, sortit à midi avec Tiburce. J'avois des lettres à écrire, je restai seul à l'auberge. A midi un quart, le docteur arrive ; j'eus envie de voir cet homme merveilleux, et je passai dans notre *parloir* pour recevoir sa visite. Quelques minutes après je vis entrer un homme vêtu de noir, affublé d'une énorme perruque *à trois marteaux* et poudrée à blanc, et s'appuyant sur une grosse canne *à corbin d'or*. Je le regarde avec un étonnement mêlé d'hésitation ; il éclate de rire, et je reconnois mon ancien

ami, Saint-André, dont j'ai déjà parlé, et que j'avois laissé à Rome! Après les premiers embrassemens! Eh quoi! mon ami, m'écriai-je, te voilà devenu médecin?.... La révolution, répondit-il, a produit beaucoup d'autres métamorphoses infiniment plus surprenantes. Forcé à l'expatriation sous peine de la vie, dénué de talens positifs, et par conséquent de célébrité, j'ai pensé cependant qu'il falloit prendre un état. Les pays étrangers regorgent d'*instituteurs* et d'auteurs françois. Je ne me sentois nul talent pour élever des enfans, et moins encore pour composer des romans ou des pamphlets politiques. Je savois le latin; j'ai appris en six jours à connoître les caractères de la médicine et les formules d'ordonnances *officinales et magistrales*. Je me suis fait un petit vocabulaire de douze pages de tous les mots *techniques* de médecine; et, avec mon dictionnaire des drogues de Cadet, mon Traité des plantes de Chomel, mon Tissot, et quelques recettes particulières, je me suis trouvé, au bout de trois mois, un très-bon médecin; car je ne traite que les maladies chroniques, et surtout celles des femmes, qui presque toutes ne sont malades

que de l'ennui causé par l'indolence et l'oisiveté, ou du chagrin secret produit par des affections morales.....—Quoi ! tu guéris les passions malheureuses ?—En distraire c'est empêcher du moins qu'elles ne fassent du mal. Je prescris à toutes mes malades des occupations réglées, un exercice proportionné à leurs forces, un bon régime ; je rafraîchis les unes, je fortifie les autres, je les tranquillise sur leur état; je leur rends l'espérance, je leur donne de l'activité, je les guéris toutes. —Je crois bien que souvent cela vaut mieux que des drogues.—Sois certain, mon ami, que, dans les maux que je traite, la connoissance du cœur humain est plus utile que celle de tous les préceptes d'Hypocrate. J'ai été consulté, il y a quatre mois, pour une grande dame angloise qui se croyoit mourante, et que la paresse, le désœuvrement total et la crainte de la mort avoient en effet réduite à un état pitoyable ; j'ai commencé par la rassurer et par dissiper toutes ses idées noires, ensuite je lui ai fait faire des frictions sèches soir et matin. Sachant qu'elle avoit joué du piano, je lui ai prescrit de s'y remettre, en lui faisant de grands raisonnemens sur l'u-

tilité du *mouvement des doigts*, et je lui ai ordonné arracher tous les jours pendant deux heures les mauvaises herbes de son jardin, et de les mettre dans une brouette qu'elle conduiroit elle-même à l'extrémité d'une allée de quinze cents pas au moins. Je lui ai persuadé que cet ingénieux exercice avoit été savamment combiné par Galien, pour mettre en jeu tous les muscles.—Si l'on t'eût demandé où tu avois vu cela, tu aurois sans doute répondu que tu *l'avois lu dans le chapitre des brouettes*.—Point du tout, j'aurois répondu très-scientifiquement que cet exercice étoit l'équivalent de celui des *haltères*, effectivement inventé par Galien, et prescrit par lui à ses malades convalescens.*—Ordonnes-tu la danse aux femmes? Non, j'interdis les bals, que les veilles et le mauvais air rendent si malsains, et dont *les lendemains* sont accablans Si je n'avois pas eu de

---

* Voyez *Discours sur la Gymnastique appliquée à l'éducation*, par l'auteur de cet ouvrage, dont la première édition a paru en 1790. Ces détails se trouvent encore avec plus de développement dans les *Leçons d'une Gouvernante* du même auteur, publiées aussi au commencement de 1790.

principes, l'exercice de la médecine m'en auroit donné; car je vois constamment que les existences dévouées à la frivolité ne sont jamais heureuses, la consomption communément les termine. Quant à ceux qui se laissent dominer par de viles passions, telles que le jeu, l'ivrognerie, la gourmandise, le libertinage, ils sont certainement les plus infortunés des êtres, et les plus cruelles infirmités flétrissent leur jeunesse, avancent la fin de leurs jours, en leur préparant la vieillesse la plus douloureuse; tandis que de nobles inclinations, le goût de l'étude, la sagesse, affermissent la santé, entretiennent les sources de la vie, et conservent dans l'âge le plus avancé toutes les facultés intellectuelles.—Tu parles comme un prédicateur.—C'est le vrai langage d'un bon médecin. Sois assuré que les plus grands charlatans, les plus ignorans, sont ceux qui séparent la morale de la médecine, et qui mettent toujours des médicamens à la place d'occupations attachantes, de la tempérance, d'un exercice modéré et d'une vie parfaitement réglée.—Ne crains-tu pas d'être reconnu par des François?—Non, je ne vois que les émigrés

d'une classe où je n'ai point vécu, ceux de l'ancienne cour. D'ailleurs je voyage depuis long-temps, la fatigue m'a vieilli; mes sourcils teints en noir, ma perruque, me déguisent, et les compatriotes que je pourrois rencontrer seulement en passant ne me reconnoîtroient pas. Mais que me veut le vicomte d'Inglar? — Te consulter pour sa mère. — Quel âge a-t-elle? — Cinquante-cinq ans. — Tant pis, j'aime mieux les jeunes femmes. — Sans être médecin, j'ai le même goût. — A-t-elle de l'esprit? — Pas du tout. — Mauvais pronostic. Quel est son mal? — De l'anéantissement, des vapeurs, du dépérissement; elle est inconsolable de n'avoir plus de chevaux, plus de loges aux spectacles, de ne plus aller se morfondre à Versailles, etc.—Ceci me donne l'idée de son caractère.—Oui, elle est égoïste, indolente, paresseuse; elle n'a jamais fait avec plaisir une seule lecture instructive, ou une seule action utile.—Elle est incurable.—D'ailleurs sa vie est exempte de reproche. — Oui, elle la croit innocente, comme si une vie passée dans l'oisiveté et la frivolité n'étoit pas une vie platement coupable! Il ne suffit pas, pour être une femme vertueuse, de

n'avoir jamais eu d'amant, il faut mériter l'éloge entier renfermé dans cette admirable épitaphe antique : *Elle vécut chaste, elle aima le travail et sa maison.* — Oh bien ! celle-ci s'ennuie également du travail et de sa maison. — Il y a toujours de la ressource dans la flexible jeunesse, je n'en connois point à cinquante-cinq ans dans l'état que tu dépeins, surtout quand on n'a nul remords d'avoir si pitoyablement employé tant d'années. L'énergie du repentir peut en donner pour réparer dans l'avenir ; mais nul remède efficace n'existe dans l'affaissement des forces vitales, pour une malade dont la conscience et le corps sont également apathiques. L'insipidité de ses souvenirs suffiroit pour la tuer. N'importe, j'ordonnerai des palliatifs, les *analeptiques*, les *anti-spasmodiques*, etc. Tout cela pourra prolonger un peu sa triste existence ; mais, avant dix-huit mois ou deux ans, elle mourra *du spleen*. A ces mots, le docteur m'embrassa, et me quitta en me faisant bien promettre le secret et en me disant qu'il reviendroit sans faute le lendemain matin. Il n'y manqua pas. Eusèbe qui ne le connoissoit point fut enchanté de sa consultation ; et, lorsqu'il fut

parti, j'eus beaucoup de peine à m'empêcher de rire, en entendant Eusèbe faire l'éloge de *ses vues nouvelles* et de son profond savoir en médecine. Ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai vu guérir beaucoup de malades, qu'il eut une grande vogue, et qu'il soutint sa réputation jusqu'à son départ d'Angleterre, où il passa deux ans. Nous quittâmes Bristol au bout de dix jours, et nous voyageâmes jusqu'à la fin de décembre, c'est-à-dire pendant plus de trois mois, et durant tout ce temps je ne me lassai point d'admirer la multiplicité et la diversité des établissemens de charité. On rencontre sans cesse des ponts, des grands chemins, des canaux faits par des particuliers, des bibliothèques publiques, même dans des petites villes; par exemple, à Malden (comté d'Essex). On en voit une fondée par le docteur Plume, dans laquelle chaque citoyen de la ville et chaque propriétaire dans les environs peuvent emprunter un livre en en déposant la valeur. Partout des écoles des charité ; les Angloises ont la gloire d'en avoir fondé une prodigieuse quantité à Oxford, à Cambridge, et dans beaucoup d'autres lieux ; ce fut une femme qui fonda,

dans la ville d'Aberdeen, le beau collége où l'on n'admet que les élèves qui montrent le germe d'un grand talent; on les reçoit d'abord seulement pour quelques mois; on essaie leurs dispositions sur toutes sortes de sujets; ceux qui n'en ont aucune reçoivent une petite somme, et sont renvoyés. Nous vîmes aussi des hôpitaux dans tous les genres. Celui qu'un marchand, John Morden, fonda (dans le comté de Kent) pour les *honnêtes marchands ruinés*; celui *des veuves*, fondé par la duchesse douairière de Somerset, où chaque veuve a deux chambres, et la permission, si elle a une fille, de l'avoir avec elle à la charge de la maison. L'hospice si touchant établi à Buntingford par un évêque de Salisbourg, pour quatre hommes et quatre femmes qui, après avoir joui des toutes les aisances de la vie, se trouveroient dans la misère, sans qu'il y eût de leur faute; c'est là qu'une angélique bonté, embellissant la charité de tout le charme que l'élégance peut avoir sans faste et sans luxe, fait retrouver à ces infortunés le bonheur de leurs jours prospères, avec la certitude de ne plus le perdre. A Newark, nous nous promenâmes avec un grand plaisir dans la belle

rue bâtie toute entière par le docteur Wilson, et formée par de charmantes petites maisons faites pour loger gratuitement à perpétuité de pauvres artisans ; nous nous étions aussi reposés avec délices près de l'île de Shepey, dans un joli petit édifice en pierre pouvant contenir dix personnes, et qu'un George Fox, après avoir attendu un bateau très-long-temps, le soir, par un très-grand froid, fit élever, afin que personne à l'avenir ne souffrît la même incommodité. Nous passâmes devant la maison hospitalière (dans le Hampshire) fondée par le cardinal Beaufort ; on donne à chaque voyageur qui frappe à la porte de cet édifice, et qui le demande, un morceau de pain blanc et une coupe de bière. Nous admirâmes à Newbury la belle eglise bâtie par le fameux Jack Winchcombe (1).

En traversant la grande forêt de *Whinfield-park*, nous descendîmes de voiture pour voir

(1) Fabricant de draps sous Henri VIII. Il forma un régiment de ses ouvriers, qu'il habilla tous à ses frais du drap fait par lui ; il entretint, paya cette troupe, se mit à sa tête, et la mena à la bataille de Floddenfield, où il combattit avec la plus grande valeur.

de près la table et le pilier de pierre qui se trouvent au milieu de la route, monument de piété filiale, que fit élever une comtesse de Pembroke qui, voyageant avec sa mère, se sépara d'elle en ce lieu et ne la revit plus. Tous les ans on dépose sur la table de pierre une somme d'argent fondée à perpétuité, et qui est distribuée aux pauvres de la paroisse la plus voisine. Une inscription, gravée sur le pilier, contient ce détail et l'éloge de la mère en exprimant les regrets de la fille.

Nous admirâmes la cordialité de habitans de Cornouailles qui, parens ou non, s'appellent tous *cousins*, les mœurs si pures de la principauté de Galles, et la beauté pittoresque de ses sites embellis par les bergers jouant de la harpe sur la cime des rochers. L'Ecosse, et même l'Irlande, remplies aussi de fondations bienfaisantes, nous offrirent le tableau de l'hospitalité antique, perfectionnée par la civilisation due au christianisme. Enfin, ce voyage fut d'autant plus charmant pour moi, que nous reçûmes à Edimbourg un gros paquet envoyé de Londres, et contenant des lettres d'Edélie et de l'abbé Desforges ; il y en avoit une d'Edélie qui m'étoit adressée. Avec quelle joie je

vis que la pieuse effervescence de son imagination, loin d'affoiblir l'attachement si pur qu'elle avoit pour moi, sembloit y donner un degré de plus d'exaltation!... Elle me mandoit qu'après avoir, dans sa première lettre, préparé sa mère à l'aveu de ses sentimens et de ses projets, elle lui mandoit enfin qu'elle étoit irrévocablement décidée à m'épouser à son retour. Eusèbe, après beaucoup de difficultés, consentit à me montrer la lettre que sa mère lui écrivoit à ce sujet, en me prévenant que j'en serois très-mécontent ; en effet, cette lettre exprimoit la plus vive indignation d'une *telle alliance*, et madame d'Inglar la terminoit en conjurant Eusèbe d'obtenir au moins de sa sœur qu'elle ne déclarât point cet *étrange mariage que toutes les convenances condamnoient au secret*. Eusèbe, voyant à quel point j'étois affecté, se hâta de prendre la parole : J'ai répondu à ma mère, dit-il, que je la prioie de me permettre de lui rappeler qu'avant même la révolution, une grande fortune faisoit excuser toutes les mésalliances, et que j'espérois qu'elle penseroit, comme moi, que, dans ce cas, les vertus, le mérite personnel, des services inappréciables, un dévouement sans

bornes, un grand attachement d'un côté, et de l'autre une vive reconnoissance, une estime parfaite et une véritable inclination, étoient des motifs beaucoup plus nobles. Quant au mariage secret, j'ai dit aussi ce que j'ai toujours pensé, qu'une femme, maîtresse de disposer de sa foi, s'abaisse, s'avilit, lorsqu'elle rougit de porter le nom de celui qu'elle épouse. Je serrai la main d'Eusèbe, et je ne répondis rien, un remercîment l'eût blessé.

Après avoir parcouru l'Ecosse et l'Irlande, nous retournâmes en Angleterre, mais par une autre route; nous traversâmes les arides plaines de Buxton, et je vis là une chose bien digne de remarque: on ne trove pour toute habitation dans ces tristes landes, couvertes seulement de bruyères, que de pauvres cabanes isolées les unes des autres, et qui sont occupées par des pâtres qui ne possèdent qu'un petit jardin potager et quelques chèvres. L'ambition est ignorée dans ces déserts, chacun n'y cultive que ce qui est nécessaire à sa subsistance, et chacun s'en contente; travailler pour le superflu y paroîtroit une folie; en effet, ce surcroît de fatigue, qui prive des doux loisirs et des charmes de la méditation, ne fut

imposé que par la vanité. Nous aperçûmes à la porte de trois ou quatre de ces petites chaumières des pâtres assis, tenant un livre et lisant avec l'air d'une grande attention. J'eus la curiosité de savoir ce que lisoit le dernier devant lequel nous passaâmes; je descendis de voiture. J'allai à cette chaumière, sous prétexte d'y demander un verre d'eau, et je vis que ce jeune pâtre lisoit Shakespeare (1)!... Malgré les faisceaux de lumières qui nous éclairent de tous côtés, je crois qu'on auroit de la peine à trouver en France, dans les landes de Bordeaux ou de la Bretagne, ou même aux environs de Paris, des bergers lisant les tragédies de Corneille.

A propos des pâtres de Buxton, Tiburce qui avoit beaucoup voyagé en Allemagne,

(1) Voilà ce que l'auteur de cet ouvrage a vu dans l'année 1791. Ces pâtres ne sont parvenus à ce point étonnant de civilisation que parce qu'ils reçoivent tous, de père en fils, une éducation religieuse; on leur lit la Bible tous les jours, depuis leur première enfance jusqu'à leur jeunesse; ils peuvent la méditer dans leurs longs loisirs, et ce livre sacré, dépositaire de la seule véritable morale, se trouve dans toutes ces cabanes.

nous parla des heureux paysans du Holstein et du Jutland sous la domination danoise. Les mœurs, les lois, la morale religieuse et l'excellente politique du gouvernement présentent dans ce pays le tableau le plus touchant que puisse offrir le bonheur public. C'est là que la noblesse n'a pas sur les classes inférieures un seul privilége onéreux ou abusif; c'est là qu'elle est toujours affable, parce qu'elle n'a jamais le pouvoir affreux d'opprimer, ou le droit ridicule d'exiger des hommages serviles. Le seigneur de château traite *en voisins* les fermiers de sa terre; souvent dans ses promenades il entre chez eux, et prend le thé avec leur famille : quand un laboureur marie un de ses enfans, c'est toujours le seigneur du château qui donne chez lui, et avec magnificence, le repas de noce : les nouveaux mariés et leurs parens sont à sa table; le seigneur et la dame du château ne sont occupés que d'eux, non seulement durant le festin, mais pendant la journée entière, toujours terminée par un bal. Le lendemain, le seigneur, suivi de sa famille, et même de tous les amis qu'il a pu rassembler, va faire une visite aux nouveaux mariés, et

chacune de ces personnes leur porte un présent (1). Enfin, poursuivit Tiburce qui nous faisoit ce récit, on voit là une noblesse remplie d'humanité et de bonté, des paysans civilisés comme des bergers d'églogues qui d'ailleurs sont riches, heureux, et par conséquent paisibles. La liberté, l'espèce d'égalité qui peut exister, se trouvent *de fait* partout dans cette contrée et dans tout le Danemark, sous des rois despotes comme le Grand-Turc; je n'en conclus pourtant pas qu'on ne puisse jouir de la liberté que sous des souverains *despotes*, mais j'admire le sublime ascendant d'une excellente morale publique unie à la véritable politique. Les souverains de ce royaume savent depuis longtemps que les rois ne sont affermis sur le trône que par la justice, la popularité et par le bonheur et la reconnoissance de leurs sujets de toutes les classes. Il n'en est que plus

(1) On a vu toutes ces choses pendant dix-huit mois qu'on a passés dans une chaumière du Holstein, où l'on a vu aussi de jeunes laboureurs jouant très-agréablement de l'épinette et de la flûte sur la musique, et l'un d'eux faisant de fort jolis vers allemands.

désirable, reprit Eusèbe, qu'un si beau système soit établi de manière que dans l'avenir (s'il est possible de maîtriser l'avenir) aucun roi ne puisse le renverser. Mais à quoi servent les réglemens et les sermens, s'ils ne sont pas d'accord avec les sentimens et les principes ? Les meilleures institutions ne produisent alors qu'un repos momentané, que des espèces de *trèves* avec la turbulente anarchie, et que rompront bientôt la licence et le besoin inquiet et destructeur du mouvement et de l'agitation. La plus importante affaire des rois est donc de s'occuper du soin de maintenir ou de rétablir les bonnes mœurs et l'amour de l'ordre.

CHAPITRE XII.

Fin du voyage de Julien.—Humeur de madame d'Inglar.—Amitié généreuse de Tiburce pour Julien.—Evénement singulier.

En arrivant dans la petite maison d'Eusèbe, nous trouvâmes madame d'Inglar plus malade, c'est-à-dire plus ennuyée que jamais. Son humeur rejaillissoit également sur mademoiselle de Verseo et sur ma pauvre Casilde. J'avois laissé à cette dernière, pour le temps de mon absence, un petit plan d'études, et, voyant qu'elle ne l'avoit pas suivi, je la grondai ; elle me répondit, les larmes aux yeux, que madame d'Inglar ne le lui avoit pas permis, parce qu'elle avoit exigé qu'elle passât les journées entières dans son petit salon à côté d'elle. Mais, dis-je, vous auriez pu y dessiner et peindre ? Je l'aurois bien voulu, repartit Casilde, j'ai demandé pour cela une petite table

dans l'embrasure d'une fenêtre ; on me l'a refusée.—Sous quel prétexte ?—Madame d'Inglar a dit que cela causeroit de l'embarras et du désordre dans son salon.—Et que faisiez-vous là toute la journée ?—Rien, ou des bourses et de la broderie sur le doigt ; car elle ne peut pas non plus supporter un métier, mais elle aime mieux qu'on ne fasse rien du tout. Madame de Volnis est venue lui faire une visite, et elle a eu la bonté de me proposer de m'apprendre à faire des fleurs artificielles. Madame d'Inglar a rejeté cette offre obligeante, en disant que je *n'en aurois pas le temps;* et elle s'est moqué de madame de Volnis ; elle dit qu'elle manque *d'élévation d'ame,* parce qu'elle fait un commerce de fleurs, cela m'a fait bien de la peine !—Et à quoi s'occupe madame d'Inglar ?—De loin en loin, elle commence un petit ouvrage à l'aiguille que nous finissons, mademoiselle de Versec et moi.—Et sa conversation ?—Elle se plaint, voilà tout.—Du moins elle ne veille pas, et.....—Pardonnez-moi, elle n'a point d'heure fixe pour se coucher, mais elle n'est jamais dans son lit avant minuit ou une heure, souvent plus tard, et il faut rester avec elle

jusqu'au moment où elle se déshabille. Elle se lève à midi, alors j'entre dans sa chambre. Mais, avant son réveil, j'ai toujours lu une heure et fait un peu de musique ; c'est tout ce que je puis faire.—Quel genre de vie, grand Dieu ! et quelle femme pour veiller sur une jeune personne ! et malheureusement voilà le caractère, les travers et la conduite de toutes les égoïstes désœuvrées. Non seulement elles se livrent à une stupide oisiveté et à la molle lesse la plus honteuse, mais toute occupation réglée et suivie leur est odieuse dans ceux qui les entourent ; il semble que ce soit pour elles une espèce de reproche qui leur fait sentir leur humiliante nullité, et elles ne peuvent le supporter. D'après cette naïve confidence de ma sœur, je me décidai à la retirer des mains de madame d'Inglar ; j'étois bien sûr que madame de Palmis ou la bonne et sensible madame de Volnis se seroient chargées d'elle avec un extrême plaisir ; mais, par égard pour Eusèbe, je ne pouvois l'ôter à madame d'Inglar que pour la remettre à ma mère, en attendant que l'union qui devoit combler tous mes vœux me procurât le bonheur de la rendre à sa bienfaitrice.

Casilde me conta encore qu'elle n'avoit pu aller que deux fois chez M. Smith, cet Anglois original, bienfaisant et si riche, dont j'ai déjà parlé; que lui et madame Smith l'avoient comblée de caresses, mais que madame d'Inglar l'avoit empêchée d'y aller plus souvent, ce qui me fâcha beaucoup; car j'avois confusément dans la tête que M. Smith, n'ayant ni enfans ni proches parens, étoit fort disposé à faire pour ma sœur quelque chose d'extraordinaire. Je la menai chez lui plusieurs fois; elle y fut reçue à bras ouverts, elle y chanta, y joua de la harpe, et elle acheva de leur gagner le cœur. Madame d'Inglar trouva fort mauvais que je disposasse ainsi de ma sœur, dont elle avoit absolument fait son esclave. Elle me témoigna son mécontentement à cet égard d'une manière ridicule et même grossière, en me disant que, tant qu'elle seroit dans sa maison, elle trouvoit *peu convenable* qu'elle fût intimement liée *avec des manufacturiers*. J'eus besoin de tout mon attachement pour Eusèbe, pour ne pas répondre vivement à cette impertinente bêtise et à mille autres de ce genre que j'essuyois d'elle chaque jour; car les sentimens et la dernière lettre de sa

fille avoient porté au comble son aversion pour moi. Cette conduite me faisoit d'autant plus souffrir, que j'étois bien certain qu'elle affligeoit Eusèbe ; mais je n'osois lui en parler : il étoit impossible de se plaindre à lui de sa mère, quelque juste sujet qu'on en pût avoir. Mademoiselle de Versec, excédée de l'exigeance toujours croissante de madame d'Inglar, auroit reçu avec joie mes confidences ; mais je n'estimois pas assez son caractère pour me prêter aux avances qu'elle me fit sur ce point : je je n'ouvris mon ame qu'à Tiburce. Tout cela vient, me dit-il, de la certitude que tu seras son gendre ; son orgueil avoit fait quelque spéculation sur la naissance, le rang, la beauté d'Edélie ; elle espéroit la marier à quelque grand seigneur anglois, et, par ce moyen, se retrouver dans une brillante société, ce qui la désennuieroit un peu. Car il est si consolant, pour une veuve de cinquante-cinq ans, de revoir un grand salon doré, rempli de glaces, de cristaux, de gens de la cour, et de pouvoir dire : *ma fille lady, etc.* Au lieu de cela, quel tourment pour *une ame élevée* de se trouver confinée dans une jolie petite maison avec un fils le plus parfait des

êtres, une fille vertueuse, charmante et parfaitement heureuse, mais épouse d'un *Delmours!* Encore, si tu pouvois te vanter de quelque alliance un peu relevée, si la veuve de ton oncle n'avoit pas quitté l'illustre nom de S**** pour celui de Le Dru!.....Oui, répondis-je, son incurable vanité corrompra tout mon bonheur; nous aurons un intérieur affreux; je verrai souffrir Eusèbe, je verrai une femme adorée souffrir davantage encore! Et qui peut prévoir encore les scènes affligeantes que nous prépare madame d'Inglar? Comment recevra-t-elle sa fille?..... Elle l'accablera de reproches, j'en suis sûr. Si, pour empêcher ce mariage, elle alloit la menacer de sa malédiction!.....Edélie, toujours prête à s'immoler, renonceroit à moi; ces pensées sont désolantes!.....Parbleu! s'écria Tiburce, il me vient une idée; veux-tu que j'épouse ta sœur? Depuis que j'ai perdu mon père, on m'appelle ici le duc de Palmis; si madame d'Inglar te voyoit *un duc* pour beau-frère, elle consentiroit de bonne grâce à ton mariage. Veux-tu que je l'épouse?.....N'allant point chez madame d'Inglar, n'ayant vu ta sœur qu'à la messe, ne l'ayant jamais en-

tendue parler, je ne suis pas encore amoureux d'elle ; mais elle est jolie comme un ange, elle a des talens ravissans, j'ai la certitude qu'elle est parfaitement bien élevée, j'ai le cœur libre, je l'aimerai à la passion quand nous nous connoîtrons ; et, en attendant, il me paroît plus beau de l'épouser par amitié pour toi que par amour pour elle. Pendant ce discours, je regardois avec attendrissement cet excellent jeune homme si capable d'enthousiasme en amitié et pour tout ce qui est généreux ; chaque trait de son visage exprimoit la parfaite sincérité de cette proposition originale et romanesque : Cher Tiburce, lui dis-je, cette offre, de la part de tout autre, ne pourroit paroître qu'une saillie plaisante ; mais je sais combien, dans ta bouche, elle est sérieuse. La nature t'a donné une bonhomie, de grandeur d'ame et de sensibilité qui te porte naturellement à faire des actions extraordinaires et sublimes avec une simplicité d'enfant. Ecoute-moi : si Casilde n'étoit pas seulement ma sœur *de mère*, si elle devoit le jour à mon honnête et bon père marchand confiseur, je réfléchirois mûrement à cette offre généreuse ; mais je ne puis l'accepter. Casilde est la fille d'un

scélérat qui a subi justement une mort ignominieuse : si par la suite Casilde, par ses charmes et ses vertus, fait oublier à un autre le malheur de sa naissance, j'en serai certainement enchanté. En même temps je ne dois pas souffrir que mon ami l'épouse, et surtout quand c'est par attachement pour moi. D'ailleurs, ce mariage extravagant affligeroit avec raison ta belle-mère, et il seroit universellement blâmé; je n'oublierai jamais cette preuve touchante de ton amitié, mais je te conjure de renoncer sans retour à cette idée. Je n'ai de bon que mes premiers mouvemens, je n'y renonce jamais sans d'excellentes raisons, et les tiennes ne me persuadent pas; elles pourroient avoir quelque poids si Casilde avoit été élevée par son père, ou du moins sous ses yeux; mais elle a été remise dès son enfance dans les mains les plus vertueuses, elle a reçu tous les principes d'une morale aussi pure que son ame et que sa vie. La mort de son père ne te paroît ignominieuse que parce que tu as connu sa vie qui fut trop obscure pour avoir laissé des souvenirs ; et, de nos jours, mourir sur un échafaud n'est nullement un déshonneur. Quant à ma belle-mère, si je la consultois, elle me

feroit sans doute beaucoup d'objections; mais, la chose faite, elle recevra Casilde avec tendresse, elle ne verra que ses bonnes qualités, ses grâces, ses talens, mon bonheur, et elle l'aimera tendrement.—Songe donc, mon ami, au mariage que tu peux faire avec la fortune qui te reste, ton nom, ta jeunesse et tes agrémens personnels!—Je ne désire me marier que pour devenir tout-à-fait sage; et, pour être ainsi, j'ai besoin de bonheur. Je suis ennuyé de l'inconstance, du décousu et du vide affreux d'une vie qui n'est pas parfaitement réglée. Si les événemens publics rouvrent pour moi une noble carrière d'ambition, je saurai la parcourir avec une émulation véritable quand j'aurai une femme de mon choix, sinon je me réduirai au bonheur intérieur qui en vaut bien un autre. Un petit château, un grand jardin, un pré, un bois, la lecture, la conversation avec trois ou quatre personnes qui nous entendent, une femme charmante, de jolis enfans, un ami de cœur, une bonne conscience, que faut-il de plus pour être heureux? Et ne puis-je pas avoir tout cela avec toi, ta sœur, Edélie, Eusèbe, ma belle-mère et mes trois cent mille francs?.....

J'eus beau recommencer mes exhortations, Tiburce persista dans cette idée; il me fit promettre de ne plus la combattre par ce qu'il appeloit *des lieux communs*, de l'écouter à l'avenir en silence, et d'y réfléchir sans préjugés et sans prévention. Dans ce même entretien, il me parla de madame de Palmis; il me dit que la passion de lord Nasting pour elle augmentoit tous les jours, et qu'il croyoit qu'elle se décideroit enfin à l'épouser.

Cependant, malgré l'humeur de madame d'Inglar sur *les fréquentes sorties* de Casilde, je continuois à la mener de temps en temps chez M. Smith, qui étoit de plus en plus charmé d'elle. Je fus témoin chez lui d'un événement qui, par sa singularité, mérite d'être rapporté. M. Smith étoit catholique, et il avoit une sœur religieuse en France, et qui étoit, avant la révolution, abbesse dans un couvent de province. M. Smith s'étoit empressé de lui faire passer de l'argent, et de lui écrire pour lui offrir un asile; elle avoit trouvé le moyen de lui faire parvenir une lettre qui lui disoit qu'elle acceptoit son offre, et qu'elle iroit le rejoindre aussitôt qu'elle pourroit s'é-

chapper sans danger. M. Smith en étoit inquiet depuis long-temps, lorsqu'enfin il reçut l'heureuse nouvelle qu'elle étoit débarquée à Douvres. Aussitôt on lui prépare un joli petit logement, et l'on calcule qu'elle doit arriver sous vingt-quatre heures; en effet, au bout de ce temps, sur les deux heures après midi, on entend le bruit, non seulement d'une, mais de deux grosses diligences qui traversent notre village et qui s'arrêtent devant la maison de M. Smith qui court dans la rue avec sa femme pour aller recevoir sa sœur. Il vit avec surprise ces deux voitures uniquement remplies de femmes entassées les unes sur les autres, et, suivant la coutume angloise, il y en avoit même un bon nombre sur l'impériale; bientôt il ne s'occupe que de sa sœur qui se précipite hors de la voiture, se jette à son cou, l'embrasse à plusieurs reprises, et ensuite se retournant vers toutes les femmes des diligences, leur dit; *Descendez, mes sœurs, voilà notre asile.* La bonne abbesse venoit à la tête de sa communauté! Se croyant inséparable de ses religieuses, elle avoit pensé qu'elles étoient comprises tacitement dans l'offre faite par son frère. Elle s'excusa en

quelque sorte de n'en amener que *trente-cinq*, en nous constant qu'elle en avoit perdu dix-neuf ; quatre avoient reçu, sur l'échafaud, la palme du martyre ; les autres s'étoient réfugiées dans leurs familles ; celles qui formoient la suite de l'abbesse avoient toutes perdu leurs parens. Nous remarquâmes parmi ces pieuses *orphelines* une religieuse de quatre-vingts ans, dont s'empara particulièrement madame Smith, en déclarant qu'elle ne la céderoit à personne. L'abbesse n'avoit autant tardé à venir que parce qu'elle avoit eu beaucoup de peine à rassembler cette sainte caravane, dispersée de tous côtés par les orages révolutionnaires (1).

On peut juger du bouleversement et du désordre que dut causer dans une maison de particuliers l'arrivée inattendue de trente-six personnes qui venoient pour s'y établir à demeure. M. Smith fut admirable dans cette occasion ; il appela cette charge soudaine d'un monastère tout entier, *un présent de la Pro-*

(1) Cette aventure est arrivée à M. Swinburne, auteur de deux charmans voyages, l'un en Espagne, et l'autre en Sicile.

vidence, et toutes les religieuses furent accueillies avec la plus touchante hospitalité. Il est vrai que tous les embarras tomboient sur madame Smith ; mais elle les supporta de bonne grâce, et elle ne prit un peu de repos, qu'après avoir, à la sueur de son front, arrangé des logemens et fait dresser trente-six lits pour ces pauvres vestales fugitives. M. Smith me sut un gré infini de le débarrasser, en moins de huit jours, de douze religieuses. Mesdames de Palmis et de Volnis en prirent tout de suite quatre, et en firent prendre à leurs amies ; cet exemple fut imité par beaucoup d'autres dames ; notre canton se trouva inondé de religieuses ; et, au bout de deux mois, il ne resta à M. Smith que sa sœur et la bonne vieille octogénaire que madame Smith s'étoit réservée dès le premier jour.

CHAPITRE XIII.

Julien se décide à s'établir tout-à-fait à Londres.—Son amitié pour madame de Volnis.—Liaison intime d'Eusèbe et de la marquise de Palmis.—Un douloureux mecompte.

Eusebe avoit fait un ouvrage sur la révolution et sur la politique ; nous étions au mois de février ; et, comme cet ouvrage devoit paroître, je me chargeai de la distribution des exemplaires donnés par l'auteur, et j'allai à Londres m'établir dans un petit logement que me prêtoit la duchesse de Palmis dans sa maison. Je voyois sans cesse à Londres madame de Volnis ; je lui parlois d'Edélie, elle entroit dans tous mes sentimens, et je pris pour elle autant d'amitié que de confiance.

L'ouvrage d'Eusèbe eut le plus grand succès : alors on lui proposa de travailler à un journal françois qui se faisoit à Londres ; il

y consentit, à condition que j'y travaillerois aussi ; il assura que j'en étois capable, et je fus accepté. Je reçus ainsi d'Eusèbe mon brevet d'auteur qui me valut une petite pension qui, jointe à l'argent que je retirois des miniatures et des camées que je faisois de temps en temps, et qu'on me payoit fort cher, me mit en état de vivre à Londres sans toucher à mon capital que j'avois placé dans les fonds publics. J'étois depuis quinze jours à Londres, lorsque madame de Volnis me conjura de louer un petit appartement qui se trouvoit vacant dans la maison qu'elle habitoit ; elle me conseilla de m'y établir sur-le-champ avec Casilde, en m'offrant de lui céder, pour rester avec elle jusqu'à l'arrivée de ma mère, la religieuse qu'elle avoit prise à ma prière, et en me promettant en outre de veiller sur Casilde avec le plus grand soin, surtout pendant mon absence. Certain du plaisir extrême que cet arrangement feroit à ma sœur, je n'hésitai point à l'accepter pour sa satisfaction et pour l'intérêt de son instruction que madame d'Inglar la forçoit de négliger. Avant mon départ de Londres, Tiburce vint me voir et me conta que la liaison d'Eusèbe

et de la marquise de Palmis devenoit tous les jours plus intime, et que tout le monde étoit persuadé qu'Eusèbe étoit passionnément amoureux de madame de Palmis ; mais qu'en même temps on ne croyoit pas qu'elle fût disposée à lui sacrifier lord Nasting, puisque ce dernier lui faisoit toujours une cour assidue et ne montroit aucune jalousie. J'étois bien certain qu'Eusèbe n'avoit que de l'amitié pour madame de Palmis ; mais, fidèle au secret d'Eusèbe, je laissai Tiburce dans son erreur. En me rappelant toutes les questions qu'en différentes fois madame de Palmis m'avoit faites sur Eusèbe, et ce regret si vif qu'elle m'avoit montré de l'avoir si peu rencontré, je soupçonnai que son ardente imagination formoit depuis long-temps un roman sur ce sujet, et qu'elle avoit pour Eusèbe une violente passion. Comme j'avois de grandes obligations à madame de Palmis, je pensai que, puisqu'il entroit dans son plan de se taire, je ne devois pas contrarier ses desseins, je me promis de garder le silence avec Eusèbe ; il me parla, de lui-même, de son intimité avec madame de Palmis, et du soin touchant qu'elle prenoit de faire valoir la petite Octavie auprès de la duchesse. Je

vois avec délices, poursuivit-il, que la duchesse regarde Octavie comme devant être un jour sa belle-fille, elle me l'a même dit clairement ; tout la porte à chérir cette idée, c'étoit celle de feu son mari ; madame de Palmis le lui répète avec un intérêt pour moi, qui lui a gagné ma plus tendre amitié. Entraîné par le charme de rencontrer souvent la duchesse chez elle, je vas la voir tous les jours ; quand la duchesse s'y trouve, elle ne me parle que d'Octavie et de son éducation. Du moins un jour nous serons unis par le lien le plus doux ; elle n'a pas d'autre idée ; je ne lui inspire que de la confiance et de l'amitié ; elle n'a pas le moindre soupçon de mes sentimens ; cependant ma passion pour elle s'exalte tellement, qu'elle me rend le plus malheureux des êtres ; vingt fois j'ai été tenté d'en faire l'aveu à madame de Palmis, qui me serviroit, j'en suis sûr ; mais, outre que je suis retenu par la situation où je me trouve, je le suis encore par l'idée que si la duchesse ne partage pas mes sentimens ; si, comme elle l'a annoncé et le répète sans cesse, elle est irrévocablement décidée à ne jamais se remarier, elle n'éprouvera plus avec

moi qu'un pénible embarras, et peut-être renoncera-t-elle au projet d'unir Octave à ma fille !..... Je suis bien malheureux !.....

Ces paroles me touchèrent d'autant plus, que tout en effet prouvoit combien il souffroit; je le trouvai maigri, changé et d'une tristesse que toute sa raison ne pouvoit surmonter. J'allai chez madame de Palmis, et l'accueil que j'en reçus confirma tous mes soupçons. Je trouvai tant d'exagération dans l'amitié qu'elle me témoigna, que je vis bien qu'elle ne faisoit tant de frais pour moi que dans l'espoir que je parlerois d'elle avec enthousiasme à Eusèbe. Je retournai plusieurs fois de suite chez elle, et elle ne m'entretint que d'Eusèbe, me questionnant sur sa mélancolie, me répétant toujours qu'il devroit avoir plus de confiance en elle, et me pressant de l'y engager. Eusèbe, le moins avantageux de tous les hommes, et qui d'ailleurs étoit persuadé que madame de Palmis alloit épouser lord Nasting, ne se doutoit pas de sa passion pour lui. Madame de Palmis n'entretenoit les espérances si peu fondées de lord Nasting que pour se ménager auprès d'Eusèbe l'honneur d'un éclatant sacrifice.

Accoutumée à tourner toutes les têtes, dans tout l'éclat encore de sa beauté, elle étoit convaincue qu' Eusèbe l'adoroit en secret; elle n'avoit rien épargné, par de fausses confidences faites avec un art infini, pour rétablir à ses yeux sa réputation flétrie ; non seulement Eusèbe avoit en l'air de la croire, mais, par égard pour elle, il avoit toujours soutenu que jamais les gens raisonnables n'avoient pensé qu'elle eût essentiellement manqué à ses devoirs ; enfin Eusèbe lui montroit le plus vif attachement; elle avoit facilement pénétré qu'il brûloit du désir de lui ouvrir son cœur ; elle se disoit qu'il étoit retenu par les craintes et la timidité, inséparables d'une première passion, et par l'idée de ses engagemens avec lord Nasting: elle attendoit chaque jour une déclaration, et la pensée que la duchesse de Palmis pouvoit être la cause de la mélancholie d'Eusèbe ne s'étoit même pas présentée à son imagination. Eusèbe n'alloit jamais chez elle ; quand il la rencontroit chez madame de Palmis, ses yeux ne s'attachaient jamais sur elle ; il devenoit plus silencieux, il paroissoit préoccupé ; toutes ces choses n'étoient pour madame de Palmis que des

preuves d'indifférence ou l'effet naturel de la gêne et de la contrainte que lui causoit la présence d'un tiers. La duchesse, de son côte, croyant qu'Eusèbe étoit éperduement amoureux de madame de Palmis, le voyoit sans intérêt, et par conséquent sans danger. Au milieu de ce malentendu général, seul instruit de la vérité, j'étois fort curieux de voir comment se termineroit cet imbroglio d'amour, de méprises et d'illusions.

Un jour, après avoir fait une longue visite à madame de Palmis, je me levai pour prendre congé d'elle, lorsque la porte s'ouvrit, et l'on annonça Eusèbe. Je crus devoir rester quelques minutes de plus. Nous parlions de vous, lui dit madame de Palmis, je lui disois que je suis sûre que vous me cachez quelque peine secrète, et que véritablement cette réserve m'afflige. Elle prononça ces mots avec tant d'expression, qu'Eusèbe en fut ému; il poussa un profond soupir, et tomba sur une chaise. Madame de Palmis, profitant de ce moment de trouble, s'approche de lui, le presse de soulager son cœur oppressé par un confiance sans réserve. Vous le voulez! s'écrie Eusèbe, je ne puis résister à un intérêt si tendre, vous

saurez tout... A ces mots, madame de Palmis, au comble de ses vœux, s'assied à côté de lui; je fais quelques pas pour sortir, dans l'intention de les laisser seuls. Eusèbe me rappelle, ce qui surprit beaucoup madame de Palmis, qui trouva fort étrange que l'on voulût un témoin pour faire une déclaration d'amour; Eusèbe expliqua sur-le-champ son motif: Julien sait mon secret, dit-il, et je veux qu'il puisse vous assurer que l'aveu m'en étoit échappé avec lui il y a plus de huit ans. Ah! reprit avec attendrissement madame de Palmis, je n'ai pas besoin de son témoignage pour vous croire! N'importe, repartit Eusèbe, je désire qu'il puisse vous confirmer la vérité d'une partie des choses que j'ai à vous révéler. Ainsi il fut décidé que j'entendrois cette explication, qui alloit si cruellement détromper madame de Palmis: je plaignois d'avance sa peine; mais cette scène étoit si singulière, que ma curiosité l'emportoit de beaucoup sur ma compassion.

Je me plaçai en face de la marquise, et, les yeux fixés sur elle, j'attendis avec une sorte de saisissement le dénouement de cette étrange conversation. Le trouble, la joie, et pourtant

une sorte d'inquiétude, se peignoient sur le visage de la marquise ; le maintien et l'expression de la physionomie d'Eusèbe annonçoient plutôt la révélation d'un grand mystère qu'une déclaration d'amour. Madame de Palmis le regardoit avec étonnement ; enfin, après un long silence, il prit la parole. Vous pensez bien, Madame, dit-il, qu'on n'est affecté comme je le suis, que lorsqu'on est dominé par une passion malheureuse !.....J'ai pu la maîtriser quand le devoir la combattoit ; mais depuis qu'elle a cessé d'être coupable, je n'ai plus de force contre elle.... Ces paroles sembloient si bien désigner la marquise, qu'elle ne douta pas que la plus simple question ne fit tomber Eusèbe à ses genoux. Eh bien ! dit-elle avec un trouble, une émotion inexprimables ; eh bien ! quel en est l'objet ?—Votre angélique belle-sœur, la duchesse de Palmis.... Je m'attendois à cette réponse foudroyante pour l'infortunée confidente, cependant elle me fit un mal affreux ; je vis madame de Palmis tressaillir, pâlir, et au moment de se trouver mal. Eusèbe avoit ses deux mains sur ses yeux ; et, restant plusieurs minutes dans cette attitude, il n'aperçut rien qui pût lui faire

soupçonner la vérité. La marquise, sous prétexte d'aller donner l'ordre de ne laisser entrer personne, se leva et sortit précipitamment. Elle n'a pas voulu sonner, me dit Eusèbe, afin qu'un valet de chambre ne me vît pas dans l'état où je suis ; d'ailleurs il faut qu'elle prenne quelque précaution particulière pour que la duchesse surtout ne puisse entrer ; car, que deviendrois-je si elle nous apparoissoit dans ce moment !....Ah ! mon ami, poursuivit-il, le voilà donc déclaré, ce secret que j'ai renfermé pendant huit ans au fond de mon cœur !.. Je ne puis exprimer l'espèce d'anxiété que cette idée me cause !..je n'ignore pas que, pour me servir, madame de Palmis, avec les précautions nécessaires, instruira de tout sa belle-sœur ! Ainsi, sous peu de temps, mon sort sera décidé, et je regretterai peut-être avec désespoir l'incertitude que je vais perdre.

Je répondis à Eusèbe tout ce que je pus imaginer de plus consolant, mais avec une distraction infinie, car j'attendois impatiemment le retour de madame de Palmis, qui ne reparut qu'au bout d'un quart d'heure ; elle revint armée de toute la force que peuvent donner la fierté et l'amour propre, intéressés

à cacher un dépit mortel et un grand chagrin. Néanmoins, pour quiconque avoit soupçonné ses sentimens, il étoit facile de démêler, a travers le calme qu'elle affectoit, l'amertume de ses pensées, et la souffrance de son ame à la fois aigrie et déchirée. A présent, dit-elle, je suis sûre que nous ne serons point interrompus, me voilà prête à vous entendre, parlez... Pour que je puisse vous servir, il faut que je connoisse tous les détails de ce singulier attachement. A ces mots, elle s'assit, elle prit dans sa main un petit écran ; et, sous prétexte de se chauffer, elle tourna presque le dos à Eusèbe. Cette manière si froide et si sèche, après les questions si animées qui avoient précédé la confidence, fit croire au vicomte que madame de Palmis trouvoit sa passion extravagante ; il lui exprima ses craintes, et madame de Palmis faisant un violent effort sur elle-même, le rassura, en lui disant qu'elle ne pouvoit lui répondre du succès, mais qu'elle pensoit de bonne foi qu'il ne devoit point renoncer à l'espérance. Alors Eusèbe lui demanda d'écouter son histoire ; elle y consentit, en s'établissant tout-à-fait en face du feu, de manière qu'Eusèbe ne pouvoit voir son

visage, et qu'il ne m'étoit possible de l'entrevoir que de profil. Il y eut quelques minutes de silence, ensuite Eusèbe fit le récit qu'on trouvera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIV.

Histoire du vicomte d'Inglar.

" Dans les rêveries de ma première jeunesse,
" dit Eusèbe, j'ai souvent réfléchi sur les
" causes qui peuvent faire naître une de ces
" grandes passions, dont les exemples sont si
" communs dans les romans, si rares dans le
" monde, et dont les confidences des jeunes
" gens de mon âge ne me donnoient nulle
" idée. Ils me disoient qu'ils avoient *la tête*
" *tournée*....Cette expression me déplaisoit,
" elle ne peignoit qu'une fantaisie. Je pensois
" que, dans les cœurs vertueux, une grande
" passion est produite par l'enthousiasme
" d'une admiration fondée surtout sur
" les qualités de l'ame. L'estime parfaite,
" seule base d'une véritable amitié, n'est elle-
" même qu'une admiration tranquille et ré-
" fléchie, sans transports, parce que le temps

" seul a pu l'inspirer en la formant par degrés,
" et je me représentois avec émotion le charme
" enivrant d'un sentiment si doux, lorsqu'il
" pouvoit se passer d'une longue expérience,
" et qu'il s'unissoit à l'amour. Je ne rencon-
" trois, que des jeunes personnes dont les en-
" tretiens frivoles ne montroient que des idées
" vulgaires, des sentimens communs, et mon
" cœur restoit parfaitement libre.

" Un jour que j'étois seul avec ma mère et
" mademoiselle de Versec, on annonça le curé
" de St.-Sulplice, qui venoit la voir de temps
" en temps. J'avois une profonde vénération
" pour ce vertueux prêtre, qui a perfectionné
" les admirables établissemens de charité des
" dignes cures, ses prédecésseurs, et qui lui-
" même en a fondé de si beaux. Ma mère lui
" parla du mariage d'un de ses paroissiens
" qui, n'étant plus jeune, avoit épousé peu
" de jours auparavant une personne de dix-
" sept ans. C'étoit le duc de Palmis !...Made-
" moiselle de Versec critiqua une union si
" mal assortie : le curé répondit qu'il étoit
" assuré que le duc s'applaudiroit de l'avoir
" formée, parce que celle qu'il avoit épousée
" étoit une personne véritablement angé-

" liqué. Le curé, qui la connoissoit depuis
" l'enfance, conta d'elle plusieurs traits admi-
" rables, et il finit par celui-ci : Avant hier,
" dit-il, le lendemain du jour où elle a reçu
" sa corbeille de mariage, elle m'a fait ap-
" peler, et m'a remis pour les pauvres la
" bourse toute entière, et contenant mille
" louis, qui étoit dans sa corbeille ; elle me
" demanda, en outre, de lui indiquer deux
" pauvres femmes près d'accoucher, parce
" que, depuis trois mois qu'il étoit question
" de son mariage, elle avoit fait au couvent
" deux petites layettes qu'elle vouloit aller
" porter elle-même (1).

" Ce récit me toucha si vivement, qu'il me
" causa un battement de cœur, pressentiment
" d'une impression plus profonde.....Je mou-
" rois d'envie de demander si cette personne
" intéressante étoit jolie ; mais il étoit impos-
" sible de faire une telle question à un curé...
" Mademoiselle de Versec satisfit ma dange-
" reuse curiosité. Elle dit qu'il étoit affreux

(1) On a en effet recueilli les détails de cette action (très-connue des gens du monde) du respectable curé de St.-Sulpice.

" que le tuteur de cette *belle* et riche orphe-
" line l'eût sacrifiée à l'ambition, en la ma-
" riant à l'homme du caractère connu le plus
" dur et le plus bourru. Elle l'adoucira, re-
" prit le curé; ne nous inquiétons point du
" bonheur d'une jeune personne qui pense et
" se conduit ainsi.

" Cette conversation laissa de profondes
" traces dans mon esprit. De ce moment, je
" n'entendis plus prononcer son nom sans
" éprouver à la fois de l'émotion et de la tris-
" tesse. Je voyageai. Cette idée ne s'effaça
" point de mon imagination, mais elle s'af-
" foiblit; il m'en resta seulement la mélanco-
" lique pensée que le ciel avoit donné à un
" autre la personne du monde qui auroit pu
" le mieux assurer la félicité de mon exis-
" tence.

" Je revins à Paris, et j'entendis parler de
" la duchesse avec une admiration qui ra-
" nima dans mon cœur des regrets insensés.
" Je craignois et je désirois également de la
" rencontrer! Elle vivoit retirée dans sa fa-
" mille avec laquelle je n'avois aucune liai-
" son, et je fus long-temps sans la voir. Ma
" sœur sortit du couvent et m'apprit qu'à

" Panthemont elle avoit été intimement liée
" avec elle. Je ne me permis pas une seule
" question; mais Edélie parloit d'elle sans
" cesse, et toujours pour ajouter aux éloges
" que le monde entier lui donnoit.

" Au jour de l'an, je me rendis à Versailles
" ainsi que tout ce qui étoit présenté. J'allai à la
" messe; j'y arrivai tard, et au moment où une
" jeune dame, en grand habit, quêtoit. Elle me
" tournoit le dos dans cet instant; mais l'élé-
" gance de sa taille, la noblesse de sa dé-
" marche, la modestie de son ajustement, la
" simplicité de sa parure, et ses belles tresses
" de cheveux blonds (je savois qu'elle étoit
" blonde), me la firent aussitôt reconnoître!....
" C'étoit elle en effet!....Que devins-je, grand
" Dieu! quand elle se retourna et qu'elle me
" fit voir son visage enchanteur qu'embel-
" lissoit encore l'expression sublime de la
" pureté de son ame et d'une bienfaisante
" piété!....Ce fut ainsi que, pour la première
" fois, elle m'apparut sous ses véritables traits,
" non dans un cercle brillant au milieu des
" vaines dissipations du monde, mais dans
" un temple, et remplissant un devoir reli-
" gieux et charitable; c'étoit un ange im-

" plorant la pitié pour le malheur !..... On la
" contemploit avec une sorte d'attendrisse-
" ment: sa beauté eût été moins remarquable
" dans une fête; mais là, environnée de sa
" réputation qui sembloit répandre autour
" d'elle tous les rayons si doux de la gloire
" la plus pure, cette figure ravissante étoit
" dans une délicieuse harmonie avec son ac-
" tion et les souvenirs qu'elle retraçoit et
" la sainteté du lieu.....Quel fut mon sai-
" sissement lorsque je la vis s'approcher, me
" tendre une main suppliante en levant sur
" mois ses beaux yeux d'un azur céleste !.....
" Hélas! en lui présentant, d'une main trem-
" blante, mon offrande, je sentis que je lui
" dévouois aussi mon existence, toute en-
" tière...."

Dans cet endroit du récit d'Eusèbe, l'écran que tenoit l'infortunée marquise s'échappa de sa main défaillante. Eusèbe fit un mouvement pour le ramasser; mais je me précipitai devant lui de manière à lui cacher le visage de madame de Palmis, dont l'effrayante pâleur auroit pu trahir ou du moins faire soupçonner le funeste sécret !.....Mon action et ma physionomie lui firent deviner que j'avois

lu dans sons cœur ; ce triste cœur avoit un tel besoin de s'épancher, que, l'attendrissement l'emportant sur la fierté, elle me serra la main quand je lui rendis l'écran. Elle vit combien je compatissois à sa peine, et de cet instant je devins son ami le plus cher !....., Tout ceci se passa en un clin d'œil. Eusèbe, entièrement absorbé par sa passion, n'en vit rien, et, après une interruption de quelques minutes, il reprit ainsi sa narration :

" J'avois un tel besoin de me distraire, que " je fis encore un voyage ; j'allai à Londres, " j'y portai le souvenir et l'image qui devoient " ne me plus quitter !.....Je revins pour le " mariage de ma sœur ; peu de temps après, " mes parens arrangèrent le mien. Cet éta- " blissement étoit convenable de toute ma- " nière ; le choix m'étoit indifférent, pourvu " que la personne à laquelle je devois m'u- " nir fût bien élevée et vertueuse. J'avois " renoncé au bonheur, mais j'etois décidé " à rendre heureuse la compagne de mon " triste sort, et j'ai rempli ce devoir. J'évitois " avec soin la duchesse, car j'aurois pu la " rencontrer souvent chez ma sœur ; je me " livrois à des occupations sérieuses et à ces

" affections d'intérieur et de famille, dont la
" douceur finit toujours par calmer les plus
" violentes agitations de l'ame. Je devenois
" chaque jour plus paisible et plus raison-
" nable ; mais le fatal voyage de Velmas me
" ravit sans retour toute ma tranquillité. Ma
" sœur, depuis long-temps, me pressoit en
" vain d'aller la voir dans son château ; enfin,
" ma femme se joignit à elle pour m'en con-
" jurer : je cédai. Là, je revis la duchesse, et
" mon cœur se rouvrit aux sentimens dont
" j'avois eu tant de peine à me distraire !....
" Cependant mes yeux ne s'attachoient ja-
" mais sur elle, mais je la voyois partout sans
" la regarder ! Je ne me mêlois point à son
" entretien ; je restois aussi peu dans le salon,
" que la bienséance pouvoit le permettre ; et,
" quoique je n'eusse aucun rapport avec elle,
" la plus longue habitude ne donnera ja-
" mais la finesse de sensations qui me faisoit
" reconnoître le bruit de ses pas ou celui de
" sa robe flottante. Il m'est arrivé souvent,
" jouant aux échecs à l'autre extrémité de la
" pièce où elle étoit, et lui tournant le dos,
" de deviner lorsqu'une femme se levoit et
" marchoit, si c'etoit elle ou non : je ne m'y

" suis jamais trompé. C'est ainsi que je l'ai-
" mois, et je ne la connoissois encore qu'im-
" parfaitement! Un hasard singulier, en exal-
" tant pour elle tous mes sentimens, les fixa
" pour jamais au fond de mon ame.

" Un soir, où tout le monde se retira de
" bonne heure, j'allai porter ma rêverie dans
" le parc; j'errois dans une longue allée depuis
" près d'un quart d'heure, lorsque j'entendis
" marcher dans l'allée voisine, dont je n'é-
" tois séparé que par une haute charmille:
" c'étoient Edélie et la duchesse!.... J'aurois
" dû fuir! Un charme invincible, ou, pour
" mieux dire, une foiblesse inexcusable me
" retint! Elles s'assirent sur un banc posé de
" mon côté; j'étois bien certain, en les écou-
" tant, de ne pas leur dérober des secrets
" qu'elles eussent le moindre intérêt à cacher;
" je restai collé sur la charmille qui nous sé-
" paroit, et j'entendis une conversation qui
" se grava pour jamais dans mon esprit et
" dans mon cœur.

" Oui, dit la duchesse, je sais que vous
" laissez entendre que je ne suis pas heureuse,
" et c'est à la fois une erreur et une injustice.
" Sans doute, répondit Edélie, on n'est pas

" véritablement à plaindre avec votre vertu
" et votre résignation ; mais .... Je n'ai nul
" besoin de *résignation*, interrompit la du-
" chesse ; je suis parfaitement contente de mon
" sort.—C'est ce que le monde ne peut se
" persuader en vous voyant privée de tous les
" plaisirs de votre âge .....—Oui, mais je
" jouis de tous ceux de l'intérieur qu'on re-
" trouve dans tous les instans, et qui durent
" toujours. J'ai senti, en épousant un homme
" de cinquante ans, que les fêtes et la dissi-
" pation du grand monde ne convenoient
" point à son âge, et je lui ai déclaré que j'y
" renonçois sans retour ; il a d'abord combattu
" cette résolution, et il ne l'approuvée que
" lorsqu'il a été convaincu qu'elle ne me coû-
" toit rien.—On sait que son caractère est
" brusque, souvent violent ....—Loin de
" l'être avec moi, sa bonté, son désir de
" me plaire ne se démentent jamais. Aucun
" homme n'a pour sa femme des attentions
" plus aimables et plus délicates ..... Lui !
" le duc de Palmis ! s'écria Edélie en riant,
" ah ! de grâce, citez-m'en donc quelques
" traits, cela est curieux !..... Eh bien !
" répondit la duchesse ; par exemple, dernié-

" rement à ma fête, il entra le matin dans ma
" chambre avec trois charmantes petites or-
" phelines, toutes trois sœurs, et dont l'aînée
" n'avoit que huit ans. Chacune d'elles tenoit
" d'une main un bouquet, et, de l'autre, une
" jolie corbeille remplie des choses qu'il sait
" qui m'occupent et que j'aime, des bobines
" d'or, de soie, et des modèles de petits ou-
" vrages nouveaux; et il me dit: Maintenant
" que vous avez reçu leurs présens, il faut leur
" faire les vôtres, et il me présenta trois
" pommes en sucre renfermant des pastilles,
" et trois billets formant la somme de 900 fr.
" Ce sera, poursuivit-il, la première année
" de leur pension; car les pauvres petites
" n'ont rien au monde. Quel mari a de ces
" attentions-là?.....Ah! reprit Edélie, *ces*
" *attentions-là* font bien mieux votre éloge
" que le sien!.....J'avoue pourtant qu'il y
" a, dans des procédés de ce genre, une re-
" cherche, une grâce que peu d'hommes
" pourroient avoir. Comment avez-vous fait
" pour adoucir ainsi son caractère?..... — En
" l'aimant. — Cependant le sentiment *ne se*
" *commande pas.*—Ah! ma chère Edélie, ne
" répétez pas cette phrase vulgaire si peu

« digne d'un esprit tel que le vôtre. On aime « quand c'est un devoir, parce qu'on s'attache « toujours par des soins et du dévouement ; « une mère n'aime véritablement ses enfans « que lorsqu'elle s'occupe sans cesse d'eux ; « un enfant chérit toujours ses parens lorsqu'il « les soigne.....— Je sais qu'on s'attache « par ses bienfaits.....— Ce n'est pas pré- « cisément ce que je veux dire ; car il est pos- « sible d'être libéral et de donner beaucoup « sans aimer : mais des soins constans, assidus, « un désir habituel de contribuer au bonheur « d'un objet qu'on doit aimer, entraînent né- « cessairement et toujours un grand attache- « ment. Il est si satisfaisant de sentir que non « seulement on est utile dans tous les instans, « mais qu'on ne pourroit être remplacé ! Il est « si doux d'augmenter, chaque jour, dans un « cœur sensible et vertueux, ce trésor de re- « connoissance qui peut payer avec usure « tous les sacrifices ! Et quel commerce peut « paroître plus délicieux que celui de l'être « qu'on rend heureux, dont on possède toute « la confiance, et qui doit le mieux vous con- « noître et vous apprécier. A ces mots, j'en- « tendis ma sœur embrasser son incomparable

" amie, et mes larmes coulèrent..... Dans
" ce moment, je crus entendre marcher der-
" rière moi, et je m'éloignai rapidement.
" J'étois dans un état impossible à décrire ; je
" venois de lire dans le fond de cette ame
" angélique ; ma passion pour elle étoit deve-
" nue de l'adoration : tous mes principes con-
" damnoient ce sentiment, et ma raison, mes
" réflexions ne pouvoient que le fortifier !—
" Eperdu, hors de moi, j'allai dans ta cham-
" bre, mon cher Julien ; tu dois te rappeler
" cette soirée ; je ne te confiai pas un secret
" que je devois cacher ; mais tu vis mon trouble
" affreux et mon égarement, et par la suite
" tu n'as pu que trop facilement en deviner la
" cause !..... Je partis le lendemain..... L'hi-
" ver suivant, je l'évitai avec plus de soin que
" jamais ; je ne pouvois apercevoir, dans les
" rues, sa livrée, sans éprouver une émotion
" inexprimable ! combien de fois, en vous
" rencontrant, Madame, et en voyant de loin
" votre voiture, avez-vous fait palpiter mon
" cœur ! je vous prenois pour elle.....

" Je revis dans le monde le duc de Palmis,
" et ce fut avec une profonde vénération. Elle
" l'aimoit uniquement ; mais ce n'étoit pas de

" l'amour qu'il inspiroit ; l'attachement su-
" blime dont il étoit l'objet, le rendoit à mes
" yeux le plus intéressant et le plus respec-
" table de tous les hommes. Pour elle, je ne
" la revis qu'à ce quadrille où elle remplaça
" madame de Melcour, ma danseuse. O
" qu'elle me parut embellie !..... Non, lors-
" que, pour danser, elle posa sa main dans la
" mienne, ce ne fut point de l'enivrement que
" j'éprouvai. Son innocence et sa douce séré-
" nité calmèrent tous les mouvemens tumul-
" tueux de mon cœur ; je n'ai jamais connu
" les agitations de l'amour que loin de ses
" angéliques regards. Près d'elle, le respect
" et l'admiration ont toujours concentré et
" pour ainsi dire suspendu tous les autres
" sentimens qu'elle m'inspire !..... Pendant
" tout le temps que dura cette danse, je ne
" m'approchai d'elle qu'en tremblant ; tou-
" cher sa main ou ses vêtemens me sembloit
" une profanation !.....

" Je recommençai à la fuir ; mais comment
" guérir d'une telle passion fondée surtout
" sur la connoissance de son caractère, de ses
" principes, et sur sa conduite que j'enten-
" dois citer sans cesse comme le modèle le

« plus accompli de la perfection humaine! « Situation bizarre! Mon devoir me prescri- « voit de faire tous mes efforts pour l'oublier, « et l'enthousiasme même de la vertu me rap- « peloit naturellement son souvenir!.. ... « Maintenant elle est libre et je le suis: « si j'avois un trône à lui offrir, j'irois le « mettre à ses pieds; mais, dans l'état où je « me trouve, j'ai dû garder le silence. Dai- « gnez songer, Madame, que vous m'avez « arraché mon secret le plus intime; il faut « peut-être, pour me conserver sa confiance « et son amitié, ne le lui révéler jamais. Si cet « aveu ne fait pas mon bonheur, il me rendra « le plus malheureux des hommes. Ainsi, « Madame, que l'intérêt dont vous m'hono- « rez ne vous aveugle point, ne précipitez « rien; et, si de nouveaux entretiens ne vous « donnent pas de nouvelles espérances, ne « parlez point, ne parlez jamais!..... »

Eusèbe termina ainsi son récit pendant lequel sa malheureuse confidente souffrit des tourmens inexprimable. Elle avoit pour Eusèbe la plus violente passion, et les plus touchans éloges qu'il venoit de donner à sa rivale avoient été pour elle autant de coups de poi-

gnard dont les blessures étoient mortelles!.... En effet, quelle terrible leçon pour une personne si fière et si sensible, et qui s'étoit flattée d'être aimée!.....Avec une beauté encore plus éclatante que celle de la duchesse, un esprit et des talens plus brillans, elle se disoit que, sans ses égarements et la perte de sa réputation, elle auroit obtenu la préférence! Elle avoit toujours regretté la vertu; mais, dans ce moment, ces regrets étoient du désespoir!.....Cependant, rassemblant tout ses forces, madame de Palmis prit la parole pour assurer Eusèbe, dans les termes les plus affectueux, qu'elle mettroit à cette mystérieuse négociation toute la prudence qu'il pouvoit désirer, et elle ajouta avec attendrissement qu'il reconnoîtroit un jour qu'elle étoit digne de toute sa confiance. Eusèbe la remercia avec la plus sincère effusion de cœur, et sortit de chez elle sans se douter qu'il venoit de faire le malheur de sa vie. Comme nous étions à la moitié de l'antichambre, madame de Palmis me rappela, je retournai seul sur mes pas; elle étoit à la porte de son salon, et elle me dit tout bas avec précipitation: Quelles que soient vos idées sur

cette entrevue, promettez-moi, sur ce point, le plus inviolable secret ?—Je vous en donne ma parole d'honneur. —Il suffit. Revenez seul demain matin. A ces mots, elle me quitta ; je rejoignis Eusèbe qui étoit déjà sur l'escalier, et je lui dis que madame de Palmis m'avoit demandé de lui porter de lendemain mes derniers camées qu'elle ne connoissoit pas.

CHAPITRE XV.

Confidences.—Amour de Tiburce pour Casilde.—Belle action de bienfaisance.—Reconnoissance tragique.—Départ de Julien pour Paris.

En retournant le lendemain chez madame de Palmis, je m'attendois à une confidence; je ne me trompois pas. Elle me parla sans détour, elle m'ouvrit son cœur tout entier, et je vis dans ce cœur bouleversé tout ce que l'amour, la fierté blessée, la jalousie, les regrets superflus et les remords peuvent rassembler d'angoisses, de douleurs et de tourmens! Elle m'attendrit au-delà de toute expression, surtout lorsqu'en parlant d'Eusèbe, elle répétoit avec un accent déchirant: *Et comme il sait aimer!*..... et elle ajoutoit, en versant un torrent de pleurs: mais une vertu pure, irréprochable, pouvoit seule l'attacher ainsi, et lui donner cette délica-

tesse de sentiment, cet amour plein d'enthousiasme qui ne s'éteindra jamais; car l'amitié sublime qui doit, avec le temps, le remplacer, en conservera toute l'énergie et tout les charmes les plus touchans !.....

Je restai deux heures avec elle, en l'écoutant et en pleurant. Elle m'assura qu'elle serviroit Eusèbe de tout son pouvoir auprès de la duchesse; il y avoit de la grandeur dans son ame; elle tint parole; elle me fit promettre que nous nous reverrions souvent, soit à Londres, soit à cette campagne où je m'engageai à revenir toutes les fois qu'elle m'appelleroit; je lui renouvelai le serment de garder fidèlement son secret, et je la quittai, pénétré de compassion sur sa destinée, que, malgré des qualités estimables, son imprudence, une vanité mal entendue, et l'ardeur de son imagination, avoient rendue si malheureuse !

Je voulois aller m'établir sans délai à Londres avec ma sœur et la bonne religieuse qui devoit vivre avec elle sous la surveillance de madame de Volnis; je comptois rester à Londres un mois ou six semaines, et partir ensuite pour la France. M. Smith me retint

quelques jours de plus, en me disant qu'il vouloit célébrer le jour de naissance de Casilde. Trois jours avant, madame de Palmis m'envoya chercher; je crus qu'il s'agissoit d'Eusèbe, mais c'étoit pour me dire que Tiburce lui avoit confié qu'ayant rencontré Casilde chez la duchesse, il avoit, pour la première fois, causé avec elle une demi-heure; qu'il en étoit *tout-à-fait amoureux*; qu'il vouloit *faire une fin*, et qu'il étoit décidé à l'épouser. Vous jugez bien, poursuivit la marquise, qu'il a eu à cet égard mon entière approbation; il m'a chargé de vous annoncer cette résolution, afin de s'épargner *vos objections généreuses et ennuyeuses*, ce sont ses expressions. Je répondis à madame de Palmis comme je le devois, en lui montrant toute ma joie et toute ma reconnoissance pour ses bontés et pour Tiburce. Vous serez tous heureux, dit-elle, ce sera une consolation pour moi!.... A ces mots, je voulus lui parler de lord Nasting; elle m'interrompit en m'apprenant qu'elle l'avoit congédié le lendemain de sa longue entrevue avec Eusèbe. Ensuite elle me conta qu'elle avoit eu déjà un entretien avec la duchesse, et qu'elle avoit vu

dans son cœur tant d'estime et d'admiration pour Eusèbe, qu'elle ne doutoit pas qu'elle ne consentît à l'épouser quand elle connoîtroit ses sentimens. Je me hâtai de porter cette heureuse nouvelle au vicomte; il me serra dans ses bras avec transport; et, pour me récompenser, il me parla d'Edélie et du bonheur dont nous jouirions tous, car je lui fis part des projets de Tiburce. J'allai le jour même chez ce dernier pour lui exprimer tout ce que je ressentois si vivement; je lui fis encore une seule objection: je lui représentai qu'il auroit le désagrément d'avoir une belle-mère *très-bourgeoise* par son ton et ses manières. Eh bien! reprit-il, nous lui donnerons de belles robes et un *schal de cachemire*; elle aura aussi bon air que tant d'autres, et le respect et l'affection que nous montrerons pour elle lui assureront toute la considération que peut désirer une mère!..... Nous nous embrassâmes avec un vif attendrissement, et les paroles furent données et reçues, à condition que le mariage ne se feroit qu'à mon retour de France, et que, d'ici là, Casilde ignoreroit entièrement ce projet et cette décision.

Le surlendemain, jour de naissance de Ca-

silde, M. Smith vint me voir de grand matin ; il tenoit un petit coffre qu'il posa sur ma table, en disant que c'étoit son présent et celui de sa femme pour *la douce fille*. Ce coffre contenoit mille jolies choses, et un portefeuille qu'il me pria d'ouvrir, et dans lequel je trouvai des billets de banque pour la somme d'environ 200,000 francs argent de France. Je restai muet d'étonnement. Un peu remis de cette première surprise, je lui témoignai ma reconnoissance, et j'ajoutai que s'il donnoit à Casilde cette dot dans l'intention de la fixer en Angleterre, je le suppliois de la reprendre, parce que ma sœur n'épouseroit pas un Anglois, et que son mariage étoit arrêté avec un émigré françois. A ces mots, M. Smith, de premier mouvement, s'écria : *C'est le mieux*, si c'est pour son bonheur. Alors je lui confiai tout, et je vis que le bon homme étoit charmé que celle qu'il dotoit dût devenir une *duchesse*. Je lui demandai le secret sur ce mariage et sur son propre bienfait jusqu'à la signature du contrat, afin de laisser à Tiburce, jusqu'au bout, tout le mérite de sa générosité. Il me promit la plus parfaite discrétion. Nous nous secouâmes les

mains à plusieurs reprises, et il me quitta en me recommandant de me trouver chez lui avec Casilde, à cinq heures, pour la fête qu'il vouloit lui donner. Je remis à Casilde le petit coffre, sans lui parler des billets de banque, soigneusement serrés, et que je portai quelques jours après chez un banquier avec l'acte en bonne forme qui en assuroit à ma sœur la propriété.

J'allai chez M. Smith avec Casilde à l'heure convenue. J'y trouvai Tiburce que M. Smith s'étoit empressé d'inviter, et qu'il ne manqua pas de placer à table à côté de Casilde, en me faisant quelques petits signes d'intelligence et en riant de toute son ame. La fête fut charmante; Casilde y brilla beaucoup par sa beauté et ses talens, et tout le monde fut charmé de son maintien, de son ingénuité et de sa modestie. Cette journée acheva de rendre Tiburce éperdument amoureux d'elle, et je remarquai que Casilde, de son côté, étoit distraite, préoccupée, et qu'elle rougissoit toutes les fois que Tiburce lui parloit ou s'approchoit d'elle.

Je partis pour Londres le lendemain de la fête avec ma sœur, et au grand mécon-

tentement de madame d'Inglar et même de mademoiselle de Versec qui me trouvoient aussi ingrat qu'extravagant de leur enlever ma sœur pour la jeter *dans le brouhaha* d'une grande ville où elle ne manqueroit pas, ajoutoit mademoiselle de Versec, d'avoir mille aventures au bout de trois mois.

Mon installation à Londres, dans la maison de madame de Volnis, enchanta également cette dernière et ma sœur. Madame de Volnis me conta qu'une émigrée françoise, remplie de talens, qu'elle ne connoissoit pas, s'étoit adressée à elle pour lui chercher une place d'institutrice chez quelque grande dame tant gloise. Madame de Volnis en avoit trouvé une; la duchesse de***, enchantée des talens de madame de Nelmont (ainsi se nommoit l'émigrée) avoit consenti à la prendre, et à lui assurer un très-beau sort, lorsqu'ayant pris des informations sur elle, vraies ou calomnieuses, elle s'etoit tout-à-coup dédite. Madame de Volnis ajouta que la malheureuse émigrée lui avoit écrit là-dessus un billet lamentable, qu'elle vouloit lui envoyer quelques secours; elle me pria de les lui porter et de tâcher de lui remettre la tête, en lui disant

qu'elle avoit des moyens de la faire passer sans frais en Amérique, et de lui procurer là un fort bon établissement. Je me chargeai de cette commission, en ajoutant quelque chose à la somme que me remit madame de Volnis pour cette femme, dont elle me donna l'adresse; j'y allai sur-le-champ. J'entrai dans une petite maison où tout annonçoit la misère; je demande madame de Nelmont; on me fait traverser un corridor obscur en me montrant du doigt une porte; j'avance, j'aperçois un cordon de sonnette, je sonne; une servante vient m'ouvrir, son air effaré m'effraie d'autant plus, que j'entends des gémissemens; et je vois, à la lueur d'une chandelle, un mauvais lit dont les rideaux d'indienne étoient fermés!..... La servante me dit à l'oreille, en mauvais françois: *elle est mourante.* Je m'approche du lit; une voix plaintive demande qui est là? Je réponds: un ami. Il vient trop tard, s'écrie la malade, j'ai pris un poison mortel!..... A ces mots, je frémis; j'ordonne à la servante d'aller chercher un médecin, elle sort précipitamment; je me trouve seul avec cette infortunée qui entrouvre son rideau, me montre un visage hideux

sur lequel se peignoient la mort et le désespoir; cette figure effrayante attache sur moi des yeux hagards; je la regarde fixement, et je reconnois avec horreur la baronne de Blimont qui, viellie, devenue laide et tombée dans la misère, avoit changé de nom pour échapper à l'infamie de sa réputation !..... Je restai anéanti! L'orgueil ranimant la vie, près de s'éteindre, de cette malheureuse créature, elle voulut se vanter *de son courage* et de sa détestable action; je l'interrompis pour lui dire tout ce que la religion et l'humanité peuvent inspirer dans une telle situation; elle m'écouta avec fureur, et ensuite atteinte des douleurs les plus aigües, elle tomba dans d'horribles convulsions. J'étois dans un embarras mortel, j'appelois vainement du secours; enfin la servante revint avec un chirurgien qui voulut tâter le pouls de la malade; elle retira sa main avec une espèce de rage et en poussant d'effroyables hurlemens; peu de minutes après, elle expira dans cet état. Digne fin d'une vie écoulée toute entière dans le vice et dans l'impiété !..... Je distribuai la somme dont j'étois porteur entre la servante et le chirurgien, en les chargeant de

faire enterrer cette misérable femme, et je me hâtai de quitter ce funeste lieu, et d'aller conter cette aventure à madame de Volnis.

Les jours suivans j'allai beaucoup dans le monde; car l'amitié d'Eusèbe, celle de madame de Palmis et de Tiburce m'avoient procuré un nombre infini de liaisons. Je rencontrai, dans plusieurs maisons de négocians anglois, des émigrés françois qui n'avoient jamais paru à la cour de France, et qui prétendoient avoir été de la *société intime de la reine*; de mauvais rimailleurs qui se donnoient pour d'excellens poëtes; d'autres encore qui ne parloient que de richesses imaginaires qu'ils avoient, disoient-ils, possédées. Tandis qu'on dépouilloit en France les veritables grands seigneurs et de leurs titres et de leur fortune, et que des *parvenus* s'élevoient sur leurs ruines, le mensonge et la vanité faisoient aussi, dans les pays étrangers, une foule de *parvenus honoraires*, de marquis sans marquisats, de courtisans qui n'étoient jamais sortis de leurs provinces, et de millionnaires sans propriétés. Il étoit fort dangereux de démentir toutes ces fables; on ne le pouvoit qu'en s'exposant à des inimitiés implacables.

Je dirai aussi, et avec un grand plaisir, que j'ai rencontré en plus grand nombre encore des émigrés francois qui honoroient leur nation et qui ennoblissoient l'adversité par leur rêsignation, leur courage et le parti qu'ils savoient tirer ou d'une estimable industrie ou de talens qui n'avoient servi jadis qu'à leur amusement et à l'agrément de la société.

Après avoir passé en Angleterre beaucoup plus de temps que je n'en avois eu le projet en y arrivant, je partis enfin pour aller retrouver ma mère, avec l'intention de rester six semaines ou deux mois à Paris et de revenir ensuite avec elle m'établir à Londres, où j'espérois qu'Edélie ne pouvoit tarder d'arriver et de se réunir à nous.

CHAPITRE XVI.

Arrivée de Julien à Paris.—Portraits de quelques parvenus.—Nouvelle surprenante qui plonge Julien dans la douleur.

En arrivant à Paris, j'eus la satisfaction de trouver ma mère en parfaite santé et mon ami Durand encore enrichi; je lui remis, de la part de madame de Volnis, l'argent qu'il lui avoit prêté quand elle partit de France; et, croyant avoir la certitude qu'elle ne pourroit jamais le rendre, elle le lui envoyoit avec une caisse pleine de fleurs de son ouvrage pour madame Durand; le mari et la femme furent dans le ravissement de la prospérité du commerce de leur amie; et tout ce que je leur contai de sa conduite mit le comble à leur estime et à leur attachment pour elle. Durand me reçut avec sa cordialité ordinaire; et, comme je le félicitois sur le bonheur constant

de ses spéculations pécuniaires : Mon ami, me dit-il, c'est que j'ai toujours eu de la sagesse dans les affaires, et c'est ce que la probité devroit prescrire à tous les financiers ; car, en risquant toute sa fortune, on s'expose à en culbuter beaucoup d'autres. Il est vrai qu'avec une constante prudence dans toutes les opérations de finance, on ne devient point un millionnaire ; mais, avec du talent en ce genre et une excellente réputation, on peut faire une fortune considérable, et qui du moins est acquise sans trouble et sans grands revers. L'ambition démesurée des richesses produit presque toujours le contraire de la gloire ; les fortunes immenses dont on voit quelques exemples sont les résultats de sages combinaisons et d'occasions heureuses et saisies avec habileté, et non les fruits d'entreprises hasardeuses et téméraires. Enfin, parmi ceux qu'on appelle *des hommes à argent*, ce qui manque en général est beaucoup moins la loyauté, que la modération et la réflexion. Ce langage convenoit parfaitement à un homme qui avoit toujours porté dans les affaires autant de sagesse que de droiture. Je contai avec détail à Durand tout ce qui m'étoit arrivé ; mais

quand je lui parlai d'Edélie, il m'écouta et me répondit avec une froideur glaciale ; j'en fus blessé jusqu'au fond de l'ame, et cette sécheresse fut si marquée et si frappante, que, malgré toute l'estime que j'avois pour lui, il me fut impossible de repousser l'idée qu'il éprouvoit quelque jalousie de me voir faire une telle alliance, quoique cependant il me montrât une joie sincère du mariage de ma sœur.

Je revis tous mes anciens amis. Le Dru avoit fait de bonnes affaires ; je le trouvai dans une brillante situation, et avec des manières et un ton beaucoup moins ignobles ; sa femme l'avoit un peu façonné, mais il avoit conservé toute sa bonhomie, il n'avoit ni prétentions ni impertinence ; ce qui, aux yeux de tous les gens raisonnables, lui donnoit un grand avantage sur beaucoup d'autres parvenus.— Aussi tout le monde l'aimoit ; il n'en étoit pas ainsi de Boutet ; il ne se rappeloit son premier état et son extraction que pour s'enorgueillir du chemin qu'il avoit fait, comme s'il eût été merveilleux qu'un plébéien, né dans la dernière classe, eût obtenu une excellente place dans un temps où les nobles

en étoient dépouillés ou exclus. Boutet, plein d'orgueil et de suffisance, prenoit l'impolitesse pour de la dignité; les mots *respect, honneur* n'entroient jamais dans ses formules, même avec les vieillards et les femmes; et, substituant à ces mots d'usage parmi les gens bien élevés les mots *avantage* et *civilité*, comptant ses pas en reconduisant chez lui, s'inclinant à peine pour saluer, parlant toujours à haute voix, il croyoit avoir les manières d'un grand seigneur et un ton parfait.

Je revis avec plus de plaisir le fils de l'amie de ma mère, le capitaine Thibaut, qui avoit servi dans nos brillantes armées avec la plus grande distinction; sa belle tournure et son bon air me rappelèrent ce mot de La Rochefoucault : *l'air bourgeois se perd rarement à la cour, il se perd toujours à l'armée.*

Je trouvai mon ami Florbel attristé et moins aimable; le commerce d'une femme sans usage du monde, sans instruction, et dépourvue d'esprit l'avoit rouillé. Cette femme haïssoit naturellement toute conversation intéressante ou spirituelle, parce qu'elle n'y pouvoit prendre part; du comérage ou de la médisance formoient tout son entretien; elle

avoit refroidi tous les amis de Florbel par son insipidité, sa sécheresse et sa susceptibilité, défaut de toutes les femmes qui manquent d'esprit et d'éducation. Elle étoit une de ces personnes ridiculement vaines qui comptent les visites, et marchandent une révérence, de ces personnes toujours sur le *qui vive !* toujours inquiètes de la manière dont on les traite, sans savoir positivement comment on *doit être traité ;* de sorte qu'elle s'irritoit continuellement de manque d'égards imaginaires et d'impertinences idéales. Elle se plaignoit sans cesse à son mari, qui d'abord n'y fit nulle attention ; mais peu à peu il s'accoutuma à ce genre d'entretiens, car on n'en pouvoit avoir d'autre avec elle ; bientôt ils lui parurent moins insipides, parce qu'elle y joignit tout ce qu'elle put recueillir contre les gens qu'il aimoit, et tout ce qu'on disoit de désobligeant sur lui et sur ses vers. Les personnes capables de faire de tels rapports ne manquent jamais de les envenimer, et même souvent, pour fournir à la conversation, elles les inventent. Florbel, aigri, mécontent, rabaissé par ces traçasseries intérieures, perdit une partie des graces qu'il

avoit dans le société ; on s'éloigna de lui ; son talent même se ressentit de ce malheur. Privé d'entretiens agréables et des conseils utiles qu'un homme de lettres trouve toujours avec ses amis dans la communication de ses idées, il travailla avec moins de goût et d'émulation, il devint paresseux. Telle est la fâcheuse influence d'une femme bornée et tracassière sur la destinée d'un homme d'esprit qui n'a pas une grande fermeté de caractère. Combien donc est important le choix d'une épouse ! car celle qui vit bien avec son mari lui ôte toujours quelques bonnes qualités, si elle ne lui en donne pas de nouvelles, ou si du moins elle ne perfectionne pas celles qu'il a reçues de la nature et de l'éducation. Dans ce commerce intime, il faut nécessairement que les ames s'épurent et s'élèvent, ou qu'elles se rétrécissent. Madame de Florbel, à laquelle son mari me présenta, me reçut avec une maussaderie qui ressembloit à la malveillance ; elle savoit que j'étois intimement lié avec Florbel, et elle m'avoit pris en aversion avant de me connoître. Cependant, en apprenant que je resterois peu de temps à Paris, et que je retournerois à Londres pour m'y etablir, elle

fut un peu plus polie ; mais je n'abusai pas de cette condescendance, je ne lui fis que deux ou trois visites. Florbel venoit presque tous les soirs me voir chez Durand.

J'étois depuis dix ou douze jours à Paris, lorsqu'un matin Durand entra dans ma chambre avec un air solennel qui me frappa. Il s'assit, et me dit qu'il avoit voulu me laisser le temps de faire les commissions de mes amis, et de revoir mes anciennes connoissances, avant de m'annoncer une nouvelle qui m'affligeroit. A ces mots, je frissonnai et je pâlis ; et Durand se hâtant de m'instruire : Madame de Velmas, poursuivit-il, est en parfaite santé ; elle a terminé heureusement son voyage, mais elle est perdue pour vous sans retour ; vous ne la reverrez jamais !..... Juste ciel ! m'écriai-je, est-il possible !..... Le vicomte d'Inglar, reprit Durand, a reçu ou recevra par duplicata un paquet tout pareil à celui qui m'a été envoyé pour vous le remettre, dans le cas où vous seriez à Paris. Les lettres enfermées sous la première enveloppe n'étoient point cachetées, et l'on me donnoit la permission de les lire ; ainsi j'en connois le contenu, qui est bien touchant !..... Je ne la *reverrai*

jamais ! répétai-je en fondant en larmes..... Et qu'est-elle devenue ?.....—Elle est en Espagne.—En Espagne ?.....—Oui, dans un couvent, et pour sa vie.....—Ah ! j'aurois dû m'y attendre, et cette cruelle pensée ne m'est jamais venue....Je me croyois aimé !.....—Jamais passion ne fut plus vive que la sienne.....—Et elle m'abandonne ! elle renonce à moi ! elle a pu se décider à faire le malheur de ma vie !.....Où sont donc ces lettres qui achèveront de m'arracher le cœur ?.....

A ces paroles, Durand tira de sa poche un gros paquet, en me disant qu'il falloit commencer par lire la lettre de l'abbé Desforges, qui m'étoit adressée. Comme les pleurs me suffoquoient, je le priai de me faire cette lecture, et il me lut la lettre suivante :

" Mon cher Julien, si vous aimez véritablement l'angélique personne que Dieu mit sous ma garde pendant ce long et périlleux pélerinage, vos larmes couleront sans doute, mais sans amertume.....Elle est heureuse, ne vous la représentez point tristement confinée dans un cloître, et gémissante derrière des grilles ; au milieu des religieuses qui l'entourent, elle ne voit que

« Dieu, et n'entend que lui. Voici en peu
« de mots le détail des causes de la sou-
« daine révolution qui s'est faite tout-à-coup
« dans ses idées et dans son ame.

« Elle a soutenu toutes les fatigues d'une
« si pénible route avec tout le courage que
« peut donner la plus ardente exaltation de
« la foi et de la piété, mais en conservant
« toutes les résolutions qu'elle avoit formées
« en quittant la France, et en me parlant
« sans cesse de vous et de votre future union.
« Arrivés à Jérusalem, et après toutes nos
« stations au saint sépulcre, elle étoit tou-
« jours dans les mêmes dispositions; avant
« de quitter la Terre-Sainte, elle voulut aller
« visiter la vallée de Josaphat, aux environs
« de Jérusalem, et je la suivis dans cette course
« ainsi que dans toutes les précédentes. Vous
« savez que, sur un passage du prophète Osée,
« plusieurs interprètes des saintes écritures
« ont cru qu'à la fin des temps le jugement
« universel sera rendu dans cette vallée fa-
« meuse; et cette opinion, adoptée dès l'en-
« fance par madame de Velmas, agissoit
« tellement sur sa vive imagination, qu'à
« l'approche de la vallée je la vis trembler

" et pâlir !..... et quand nous y entrâmes,
" elle me dit : Il me semble qu'ici je vais
" méditer et réfléchir pour la première fois
" de ma vie !..... Comme elle portoit tou-
" jours sur elle une écritoire de poche et un
" petit livre blanc, je l'engageai à écrire sur
" le lieu même ses pensées, elle me le pro-
" mit. Voulant éviter toute distraction, elle
" me quitta pour aller s'asseoir à cent pas
" de moi, au pied d'un palmier. Je me pla-
" çai de manière à ne la point perdre de
" vue, mais sans qu'elle pût m'apercevoir.
" Elle resta d'abord pendant quelques minu-
" tes en contemplation, la tête élevée vers
" les cieux, ensuite elle écrivit ; deux fois
" je la vis se mettre à genoux ; enfin, au bout
" d'une heure et demie, elle se prosterna,
" et elle demeura si long-temps dans cette
" attitude que j'en fus inquiet ; j'allai à elle,
" je la relevai ; son visage étoit couvert de
" larmes, mais rayonnant. Elle tenoit le livre
" dans lequel elle avoit écrit, je le lui de-
" mandai : Non, dit-elle, je n'y ajouterai rien,
" mais je ne vous le donnerai que dans huit
" jours. Depuis ce moment je remarquai en
" elle une piété plus expansive, plus élo-

« quente, et en même temps un calme, une « sérénité de caractère que je ne lui avois « jamais vus. Au bout des huit jours, elle me « remit ce livre qu'elle vous avoit déjà des- « tiné, en me disant : J'ai eu le temps d'y « penser, et je suis plus à Dieu que jamais. « Alors elle me déclara qu'elle vouloit aller « en Espagne pour s'y consacrer à Dieu « dans un monastère, et elle m'ordonna de « vous envoyer ce précieux livre. Lisez avec « respect ces touchantes pensées d'une ame « si pieuse, si sensible, et si digne de s'éle- « ver jusqu'à son Créateur, et de se donner « à lui sans réserve. Elle a déjà reçu de ma « main le voile sacré. Je n'irai vous rejoindre « qu'après sa profession. Adieu, mon fils, « méditez, priez, et *soumettez-vous.* »

Lorsque Durand eut fini cette lecture, il me regarda, et fut effrayé de ma pâleur et de mon abattement; j'étois dans un état inexprimable de saisissement et de suffocation, car je ne pleurois plus! Durand me parloit en vain, j'étois hors d'état de répondre, et je me sentois défaillir!... Il appela du secours, je ne sais ce que je devins pendant une heure; au bout de ce temps, je me trouvai sur mon

lit, et je vis à mon chevet un médecin et Durand dont tous les traits exprimoient la plus vive émotion ; cette vue m'attendrit, et mes larmes commencèrent à couler, ce qui causa une grande joie au médecin. Je me levai ; je pouvois à peine me soutenir ; je demandai à Durand le livre d'Edélie ; il répondit qu'il ne me le donneroit que dans deux ou trois jours ; je n'insistai pas ; ayant perdu toute espérance, j'avois plus d'appréhension que de désir de le lire, certain d'avance du mal affreux qu'il me feroit. Je restai toute la journée chez moi. Aussitôt que cette espèce d'attaque de nerfs fut passée, Durand qui avoit une affaire importante, me quitta, sortit, et ne rentra que pour se coucher. Combien j'en fus blessé ! Dans les vives douleurs, nous ne concevons pas qu'un ami puisse avoir une autre affaire que celle de nous consoler, et, dans ce cas, le plus complètement désœuvré nous paroît toujours le plus fidèle et le plus tendre.

J'envoyai chercher Le Dru ; il étoit, de tous les confidens, le moins capable de comprendre *des amours romanesques* ; mais son cœur étoit excellent, il souffroit et pleuroit

avec les êtres souffrans ; il avoit sauvé la vie à Edélie, il l'aimoit ; l'idée d'une éternelle réclusion dans un cloître le fit frémir ; il s'affligea sincèrement avec moi, et me fut d'un grand secours.

Durand me donna enfin le petit journal d'Edélie, écrit dans la vallée de Josaphat !..... Je le reçus avec saisissement, je m'enfermai seul dans ma chambre pour le lire ; là, je le posai sur une table, et je regardai avec une violent palpitation de cœur ce livre sacré pour moi, sorti des mains d'un ange, et qui me paroissoit envoyé du Ciel !..... Et quand je me décidai à le toucher et à le lire, qu'on imagine, s'il est possible, ce que j'éprouvai en y trouvant ce qui suit :

Mes pensées dans la vallée de Josaphat.

Josaphat ! que d'idées terribles et solennelles ce nom redoubtable rappelle à l'imagination !..... Ici s'anéantissent toutes les joies terrestres, et les souvenirs les plus doux n'y sont plus que des sujets de crainte pour la conscience intimidée !..... Ici, la va-

« nité éteinte, muette et démasquée, ne se « conçoit plus elle-même, elle a perdu toute « sa logique artificieuse ! l'orgueil, dépouillé « de ses prestiges, rougit de ses petitesses, de « son arrogance ; ici commence son premier « supplice, il s'y voit tel qu'il est : puéril et « gigantesque, insensé, ridicule, et sans ex- « cuse !..... O voix séductrice de la flatterie ! « discours trompeurs, et que j'ai trop sou- « vent écoutés, vous ne vous retracez main- « tenant à ma mémoire que pour m'effrayer « et me confondre !..... Auguste vérité ! clartés « éblouissantes et divines qui m'environnez « de toutes parts, que m'allez-vous dévoiler ?... « Je crois entendre les échos de cette im- « mense vallée répéter le jugement irrévo- « cable qui sera prononcé sur mes actions et « sur mes sentimens les plus secrets !..... Sem- « blables à la fumée légère qu'alimente un « feu de paille, combien de fausses vertus « s'évanouiront dans ce séjour où l'on verra « se briser la faux du temps, et s'ouvrir l'é- « ternité ! Que de cœurs égarés perdront « alors la sécurité coupable qui les aura pri- « vés du remords ! Hélas ! les plus grandes « fautes, les crimes même qui, sur la terre,

" auront été suivis du repentir, trouveront " sans doute plus d'indulgence au pied du " tribunal suprême, que les foiblesses qu'on " ne se sera jamais reproches! O que je " crains d'examiner ma vie!.....Cependant " j'ai fait du bien, j'ai plaint, j'ai secouru " les malheureux; mais ai-je eu cette économie rigoureuse que commande la charité? " Non, sans doute; et prodiguer l'argent, " le perdre, le dépenser en futilités, n'est-" ce pas frustrer le pauvre de ce qui lui appartient? Ai-je toujours tressailli et versé " des larmes en entendant prononcer ces paroles déchirantes: *Mes enfans manquent de* " *pain!* Combien de fois ne les ai-je pas " écoutées sans émotion!....Infortunés! O mes " frères, qui, dans un tel état, n'avez pu m'attendrir, vous serez tous ici, au grand jour " de la révélation, pour déposer contre moi " et pour me reprocher ma dureté, ma barbarié!.....Et je me croyois sensible et bienfaisante! Du moins mes jours ont coulé " dans l'innocence....Oui, aux yeux du monde " et suivant ses idées; mais Dieu, qui lit au " fond des cœurs, n'a-t-il pas vu dans le mien " une passion adultère, et la plus violente qui fut

" jamais ! Je nourrissois en secret ce penchant
" criminel ; que dis-je ? en secret ; l'aveu ne
" m'en est-il pas échappé de mille manières ?
" Il est vrai que l'objet d'un sentiment si ten-
" dre n'en a jamais connu l'excès, ni les tour-
" mens que m'ont causés, et la jalousie, et
" l'absence, et tant de mortelles inquiétudes !...
" Mais je n'ai pu cacher entièrement ce cou-
" pable amour, je l'ai nourri, il a rempli mon
" cœur et mon imagination..... De quelle
" vertu, de quel mérite puis-je donc me glo-
" rifier ?....Comme épouse, j'ai suivi tous mes
" devoirs durant la révolution, et au péril de
" ma vie ; je voulois fuir, l'infortuné refusa
" de quitter Paris ; je restai pour partager ses
" dangers !...Ciel !...Quelle réflexion terrible
" vient tout-à-coup m'épouvanter !..... Si je
" l'eusse aimé ; si, depuis le premier instant
" de notre union, j'eusse constamment rempli
" tout les devoirs d'affection qu'imposent un
" nœud si saint, des sermens si sacrés, j'aurois
" en sur lui l'ascendant suprême que donne
" toujours un grand sentiment uni à la vertu.
" Il étoit sensible et bon ; sa tendresse eût
" avec le temps été le prix de la mienne,
" j'aurois épuré son ame et ses mœurs ; et, à

" l'époque sanglante où je tremblai pour ses
" jours, j'aurois eu le pouvoir de l'arracher de
" la France, et il vivroit!.....Je suis donc
" coupable de sa mort!.....O pensée fou-
" droyante qui me poursuivra jusqu'à mon
" dernier soupir!....Et cette mort que je
" pouvois empêcher, cet odieux et criminel
" veuvage légitimeroit les sentimens qui m'ô-
" tèrent ceux d'une épouse vertueuse et fi-
" dèle? C'est sur sa mort que je fonde le
" bonheur du reste de mes jours?....Déteста-
" ble illusion, évanouissez-vous! le bonheur
" n'est plus pour moi sur la terre que dans
" le repentir et l'expiation!.....O toi qui
" m'apparoîtras dans ce lieu formidable où
" tous les crimes se révèlent! ombre irritée
" de mon malheureux époux, ô pardonne!...
" Les dangereuses années de ma jeunesse
" ne sont point encore écoulées, il me reste
" encore un avenir, et je le consacre à ta
" mémoire! Dieu des cœurs repentans,
" source éternelle de miséricorde et d'amour,
" ce ne sera point en vain que tu auras dai-
" gné faire briller à mes yeux la céleste
" lumière! Se voir sans illusion, se con-
" noître soi-même, c'est se condamner; je

" viens de me juger, et tu viens de m'ab-
" soudre !.....Je te dévoue mon existence
" entière : c'est la diriger vers son véritable
" but, c'est, avant le tems, se placer dans le
" ciel !.....Livrée sans réserve au charme
" d'adorer la perfection suprême ; non, je ne
" fais point de sacrifices, je cède avec trans-
" port à une irrésistible impulsion, je ne
" me détache point des êtres que je chéris ;
" désormais je prierai pour eux avec espoir ;
" et cette absence d'un moment pourroit-
" elle affliger mon cœur, ce cœur brûlant,
" qui s'élance dans l'éternité avec la certitude
" d'y retrouver tout ce qu'il aime ?...Me voilà
" donc à l'abri des tempêtes, des naufrages,
" des vains plaisirs, des joies trompeuses et
" des peines réelles de la vie !.....mon ame
" n'aura plus qu'une sublime ambition, celle
" de se purifier, de s'agrandir, et d'amasser
" ce trésor de vertus, le seul bien qu'en
" sortant de notre exil nous puissions em-
" porter avec nous et placer dans l'éternité !..
" Privilège heureux d'une conscience ras-
" surée ! je puis maintenant ici méditer sans
" frayeur et respirer sans oppression !.....O
" mon respectable père, vous m'y serez

"rendu !...et votre fille ne vous y causera
"point de honte !...Combien cette vallée me
"paroît embellie ! Que le jour qui l'éclaire est
"pur et brillant !.... Oui, au-dessus des
"airs et de la voûte des cieux, le trône de
"l'Eternel est suspendu sur cette auguste
"enceinte ; à travers cet azur transparent, je
"vois percer les rayons de gloire qui l'envi-
"ronnent !... Mes foibles yeux ne peuvent en
"soutenir l'éclat éblouissant et surnaturel ;
"prosternons-nous !...

CHAPITRE XVII.

Départ de Julien pour l'Allemagne.—Hommage des ennemis rendu à la valeur de l'armée françoise.

Il étoit impossible, après avoir lu cet écrit, de conserver la moindre espérance, et c'étoit pour moi renoncer au bonheur. Quel sentiment pouvoit remplacer dans mon ame ce premier amour inspiré dès l'infance, fortifié par tant d'évènemens, tant de souvenirs, par l'estime, l'admiration, par mon attachement pour Eusèbe, et même par la dernière action qui me rendoit le plus malheureux des hommes!..... J'aurois trouvé une triste douceur à relire ce touchant journal avec Eusèbe, à m'en entretenir avec lui! Durand n'y voyoit qu'une exaltation extravagante. Le Dru ne savoit même pas ce que c'est que l'*exaltation*; il s'apitoyoit sincèrement sur mon sort, mais il

m'excédoit par le ridicule de ses consolations et de ses conseils. Il me pressoit avec acharnement d'écrire sur-le-champ à Edélie, que *l'état de religieuse est contre le vœu de la nature, qu'il vaut beaucoup mieux donner des citoyens à l'Etat que de se renfermer dans un cloître*, etc.; et il étoit convaincu qu'elle ne résisteroit pas à des raisonnemens si lumineux et d'une telle force, lorsqu'ils seroient, ajoutoit-il, *ornés* de mon style.

Ce fatal dénouement me donna une excessive indifférence pour tout ce qui pouvoit m'arriver; je ne voyois plus qu'un avenir insipide et commun; je n'avois plus d'émulation, plus d'ambition, plus d'activité; les arts pour lesquels j'avois eu un goût si passionné, ne pouvoient plus qu'aigrir mes souffrances; si j'essayois de peindre, je me rappelois notre emblème et tous les camées que j'avois faits pour elle; la musique me déchiroit l'ame! nous en avions fait si souvent ensemble! elle avoit tant aimé ma voix et ma guitare!.... Des études sérieuses auroient pu seules me distraire, mais j'étois tombé dans une mortelle apathie.

Eusèbe qui, de son côté, avoit reçu de

l'abbé Desforges une copie du journal d'Edélie, m'écrivit enfin, et sa lettre remplie de sensibilité me fit verser des larmes qui soulagèrent un peu mon cœur si cruellement oppressé. Il y avoit de plus dans ce paquet de l'abbé trois lettres d'Edélie, une à sa mere pour lui demander sa bénédiction, et les deux autres pour Eusèbe et Casilde. Dans ces lettres elle me recommandoit aux tendres soins de leur amitié, et avec les expressions les plus touchantes. Elle prioit son frère de faire, sur l'argent qu'elle avoit fait passer à Londres, une petite pension viagère à Casilde, et de lui donner en outre un très-beau diamant qu'elle désignoit parmi les pierreries qu'elle avoit confiées à la duchesse de Palmis, ainsi que son livre de camées dont elle faisoit aussi présent à Casilde. Enfin, elle me donnoit une opale qu'elle avoit toujours portée; elle spécifioit encore quelques dons : un anneau de brillant pour sa mère, une croix d'émeraudes pour la duchesse, et quelques bijoux pour mademoiselle de Versec. Combien cette espèce de testament me fit répandre de larmes !..... Douze jours après, je reçus d'Eusèbe une nouvelle lettre, qui m'apprit que la duchesse de

Palmis connoissoit enfin ses sentimens, dont elle n'avoit jamais eu le moindre soupçon.— Elle n'avoit montré d'abord qu'un profond étonnement, ensuite elle s'étoit attendrie en écoutant les détails de son histoire; et, depuis ce moment, Eusèbe remarquoit plus de douceur et de timidité dans ses regards, et elle caressoit davantage encore la petite Octavie! Cependant, elle ne s'expliquoit point; mais je vis clairement qu'Eusèbe seroit heureux, il le méritoit, et je l'aimois trop pour l'envier. Dans tout ceci, la marquise de Palmis jouoit un rôle admirable dont je connoissois seul toute la générosité. Je reçus aussi deux fois des nouvelles directes de Tiburce plus amoureux que jamais de ma sœur, et qui me conjuroit de hâter mon retour; mais les affaires d'Eusèbe me retinrent à Paris près de trois mois. Au moment où j'allois partir, une nouvelle lettre d'Eusèbe m'obligea, avant de retourner en Angleterre, de faire un voyage en Allemagne. Il avoit reçu des renseignemens qui lui donnoient l'espoir de recouvrer les trente mille francs qu'on lui avoit emportés d'Hambourg. Je laissai ma mère à Paris, avec promesse de revenir très-incessament, et je

me rendis seul, pour cette affaire, à Altenkirchen. Je fus témoin, dans cette ville, d'un spectacle digne des temps de l'ancienne chevalerie. Le brave général Marceau, âgé de vingt-sept ans, avoit été blessé mortellement et transporté à Altenkirchen. Le général Jourdan, commandant en chef, fut obligé de continuer à marcher sur le Rhin; il laissa à Marceau tous les secours nécessaires, et il écrivit aux généraux ennemis pour recommander à leurs soins généreux ce jeune héros mourant. Le général Kray, respectable vétéran de l'armée autrichienne, suivi d'une députation des principaux officiers de cette armée ennemie, vint aussitôt visiter le malade; et, peu d'heures après, l'archiduc Charles, ce prince si renommé par ses exploits guerriers et ses vertus, y vint lui-même en amenant son propre chirurgien. Tous les secours de l'art furent inutiles, Marceau mourut. Les officiers françois qui étoient restés près de lui, demandèrent à l'archiduc que ses dépouilles mortelles fussent rendues à ses frères d'armes. Non seulement le prince y consentit, mais il fit escorter le cercueil par un nombreux détachement de cavalerie autrichienne; et, le jour des funérailles, l'armée

autrichienne prit les armes en même temps que l'armée françoise, dont elle étoit séparée par le Rhin. Les deux rives retentirent du même nombre de salves d'artillerie. Une trêve généreuse, suspendant les inimitiés, réunit les ennemis pendant cette cérémonie lugubre, pour rendre les mêmes honneurs aux talens militaires et au courage intrépide (1). Sans cette courtoisie chevaleresque, la gloire des armes sera toujours imparfaite. Des peuplades féroces, sans arts, sans lois, sans frein, ont souvent montré dans les combats une intrépidité que rien ne sauroit surpasser. Les nations civilisées ne peuvent, à la guerre, s'élever véritablement au-dessus des barbares que par la générosité. On peut dire avec une parfaite vérité que, même dans les temps les plus déplorables de la révolution, le caractère national, si loyal, si franc, si généreux, se retrouvoit toujours dans nos armées. Quand l'humanité fut bannie de Paris, elle se réfugia dans les camps, et l'honneur françois l'y maintint: On a pu, à toutes les époques, citer

(1) Voy. *Victoires et Conquêtes des François*, t. VII, chap. 14.

de nos guerriers des actions admirables et dans tous les genres (1).

(1) Entre autres le trait suivant : L'évêché catholique d'Eichstadt, en Allemagne, fut frappé d'une contribution par les généraux françois victorieux ; l'évêque ne put l'acquitter pour sauver la petite ville de Keffenhül, qu'en se décidant à sacrifier tous les riches ornemens de l'église. Cinq jeunes militaires françois, ne pouvant regarder comme des trophées de gloire de si saintes dépouilles, se cotisèrent et payèrent de leurs propres deniers toute la contribution exigée. Une inscription latine, destinée à perpétuer le souvenir de cette pieuse et généreuse action, a été placée, par le curé Rumpfer, en tête du registre des fondations de la paroisse de Keffenhül. Tous les ans, on célèbre dans cette église une messe solennelle en mémoire de cet événement, et des cinq François dont la piété bienfaisante a donné un si noble exemple de respect religieux.

CHAPITRE XVIII.

Julien va prendre sa mère à Paris, et l'emmène avec lui à Londres.—Etrange incident.—Premières consolations.—Suite des amours d'Eusèbe.

Après avoir terminé, à ma grande satisfaction, l'affaire d'Eusèbe, je me hâtai de me rendre à Paris; j'y restai huit jours pour y faire mes adieux à tous mes amis, ensuite je partis avec ma mère pour Londres, où j'arrivai le matin à dix heures, après une absence de quatre mois. Je savois qu'Eusèbe, la duchesse et la marquise de Palmis étoient à Brightelmstone, dont les bains de mer avoient été ordonnés à la marquise; mais j'étois sûr de trouver à Londres Casilde, madame de Volnis et Tiburce. Ma mère eut une grande joie de revoir sa fille qui la reçut avec une extrême sensibilité. Nous ne nous entretînmes d'abord que d'Edélie. Casilde pleura beau-

coup, et je fus frappé de sa profonde tristesse. Ma mère et moi, nous ne lui parlâmes point de son mariage dont l'idée étoit pour moi la plus douce consolation; mais, avant de découvrir ce secret à ma sœur, je voulois revoir Tiburce et convenir avec lui de tous les arrangemens relatifs à cette grande affaire devenue la plus importante de ma vie. J'avois installé ma mère dans sa chambre. Nous y étions encore tous les trois, lorsqu'on vint m'avertir que Tiburce m'attendoit dans la mienne. Je sortis aussitôt; Casilde courut après moi, m'atteignit dans un corridor, et, avec la plus vive émotion, elle me remit un papier, en me conjurant de le lire *tout de suite.* Au même instant elle me quitta et s'éloigna précipitamment. Très-curieux de savoir ce que contenoit ce mystérieux billet, je m'arrêtai pour le lire sur le-champ. Qu'on juge de ma surprise et de mon chagrin en y trouvant ce qui suit:

" MON CHER FRERE,

" Je sais que vous avez arrangé pour moi
' un mariage qui seroit infiniment au-dessus

" de toutes les idées que je pourrois conce-
" voir, si j'étois ambitieuse ; mais j'ai pour la
" personne que vous me destinez une invin-
" cible antipathie. Je n'ignore pas que tout
" le monde le trouve très-beau et fort ai-
" mable, et je suis sûre qu'il a beaucoup
" d'esprit; néanmoins il me déplaît mortelle-
" ment. Laissez-moi, mon cher frère, passer
" mes jours avec vous, sans songer à me
" marier; et si ma désobéissance vous irrite,
" envoyez-moi en Espagne auprès de ma
" chère bienfaitrice. J'aime mille fois mieux
" me faire religieuse que d'épouser un homme
" qui m'est odieux, et que je haïrai tant que
" je craindrai de devenir sa femme. Ayez
" pitié de moi, mon bien-aimé frère; n'es-
" pérez pas changer ma résolution, et ne ré-
" duisez pas au désespoir votre dévouée et mal-
" heureuse Casilde."

" Ah! m'écriai-je avec une profonde amer-
tume, c'est moi qui suis malheureux! et com-
ment a-t-elle découvert ce secret? Je suis
bien certain que ce n'est ni par Eusèbe ni
par Tiburce; je ne puis soupçonner que la
discrétion de madame de Volnis,.....Grand
Dieu! qui pouvoit s'attendre à cette incon-

cevable bizarrerie ! qui pouvoit prévoir le refus d'un tel mariage, et cette insurmontable aversion pour le plus séduisant et le plus aimable de tous les jeunes gens !.....Elle a sans doute pris une extravagante et ridicule passion pour quelque Anglois !.....Ainsi ma plus grande consolation m'est donc ravie!..... et que dirai-je à Tiburce !.....Je restai abîmé dans ces réflexions pendant plus d'un demi-quart d'heure ; enfin, me rappelant que Tiburce m'attendoit, j'allai, la mort dans le cœur, le rejoindre. Il vint à moi les bras ouverts; il prit mon air consterné pour ce renouvellement de chagrin qu'on éprouve toujours lorsqu'on revoit un ami après un grand malheur. Il ne m'entretint d'abord que d'Edélie et de la douleur, mêlée de la plus vive admiration, que son journal de la vallée de Josaphat avoit causée à Eusèbe ; à la duchesse de Palmis, et même à la marquise. Ensuite il me parla avec enthousiasme de ma sœur ; je gardai un morne silence. Il me pressa de répondre ; alors je lui donnai la lettre de Casilde, en lui disant : Tiens, mon ami, tu vas voir qu'elle ne mérite même pas tes regrets; oublions ce rêve de bonheur !.....

A ces mots, Tiburce lut rapidement; ensuite il éclata de rire en s'écriant: Charmante créature! que j'ai raison de l'aimer follement!... Confondu de cette exclamation et de sa gaîté, je le conjurai de m'expliquer cet étrange mouvement. Cela est tout simple, répondit-il; je te promis, quand tu partis, de ne lui pas dire un mot d'amour, et de garder scrupuleusement notre secret. J'ai tenu parole; mais comment passer quatre mois dans un pénible silence, avec de l'imagination et de l'amour, sans faire un roman?...—Le dénouement de ton roman ne me paroît pas fort agréable pour toi.—Il comble tous mes vœux...—Comment? elle te déteste.—Elle m'adore.—Pourquoi donc ce mensonge? elle qui est si sincère, si ingénue!...—Elle ne ment point. Ce n'est pas moi qu'elle hait et qu'elle refuse d'épouser. Voici le fait: Je la voyois deux ou trois fois par semaine chez madame de Volnis, toujours entiers entre nous deux, et qui, d'après tes recommandations, étoit pour nous un véritable Argus. Dans ces visites, j'étois modeste, timide, et je voyois que ma *naïveté* plaisoit beaucoup à Casilde. Je savois par madame

de Volnis qu'elle louoit extrêmement ma *sagesse* et ma douceur. Il y a environ six semaines qu'étant chez madame de Volnis, seul avec elle et Casilde, un homme d'affaires qui partoit pour Paris vint prendre les derniers ordres de madame de Volnis qui, sans sortir de la chambre, alla lui parler dans l'embrasure d'une fenêtre ; et, comme elle nous tournoit le dos, je saisis ce moment pour parler à Casilde ; et, afin de donner de l'intérêt à cet entretien, il me vint à l'esprit de lui dire que je lui faisois compliment sur son mariage. A ce mot, les deux joues de Casilde prirent un incarnat beaucoup plus vif que celui de la rose artificielle qu'elle faisoit dans ce moment. Comment, Monsieur ? dit-elle, sans doute vous plaisantez... —Je ne prendrois pas la liberté de faire avec vous une semblable plaisanterie ; mais, puisque vous ne le savez pas, j'ose vous demander votre parole de ne point dire mon indiscrétion à madame de Volnis. —Je vous la donne.—Eh bien ! mademoiselle, votre mariage est irrévocablement arrangé ; M. Delmours a donné sa parole...—Et à qui donc, Monsieur ?—A lord Nasting.—Lord

Nasting? — Il ne l'alloit chez madame de Palmis que pour vous y rencontrer; on le croyoit amoureux d'elle, mais c'est vous, Mademoiselle, qu'il aimoit, et vous l'épouserez aussitôt que M. Delmours sera de retour. — Non, certainement; non, jamais. — Vous m'étonnez infiniment. Lord Nasting est un très-grand seigneur. — Je vous prie, Monsieur, de ne m'en plus parler. Ces paroles, prononcées très-sèchement, me fermèrent la bouche. Madame de Volnis se retourna et revint: cet entretien finit là.

Dix ou douze jours après, madame de Volnis mena Casilde à une assemblée chez M. Smith. J'y étois, et lord Nasting s'y trouva. La beauté de Casilde le frappa; il s'approcha d'elle pour la voir de plus près; il lui adressa quelques mots, et Casilde, jetant sur lui un regard aussi courroucé que peut le permettre la douceur angélique de ses yeux, lui tourna brusquement le dos sans lui répondre. Il fut étrangement surpris d'un tel accueil, et il vint me dire qu'il étoit bien dommage qu'une jeune personne si charmante fût aussi singulièrement impolie. Cette scène me donna l'idée de lui écrire une

lettre d'amour, que je ne signai point ; je n'y déguisai que mon écriture ; tous mes sentimens y étoient. Je lui disois que j'avois le droit de les lui exprimer, bien certain qu'avec cette phrase, elle attribueroit cette lettre à lord Nasting. Je la lui fis donner furtivement par une pauvre femme dont elle prend soin, et qui la lui remit, en lui recommandant de la lire en secret, ce qu'elle fit, croyant que c'étoit un placet de cette femme. Quand elle la revit, elle la gronda sévèrement, et lui défendit de se charger à l'avenir de semblables commissions. Cependant j'avois la cruauté de jouir de son inquiétude, de sa tristesse. Je lui disois là-dessus quelques mots à la dérobée, et toujours pour lui offrir mes services auprès de toi, puisque son aversion, disois-je, étoit invincible. Elle me savoit un gré infini d'entrer ainsi dans ses sentimens. Tu as bien fait d'arriver, car un peu plus tard j'aurois succombé à la tentation de lui proposer de l'enlever, et de la conduire au fond de l'Ecosse, pour la soustraire à ton despotisme et aux poursuites de lord Nasting. Ce récit me combla de joie. Nous convînmes que nous laisserions

ignorer à Casilde cette espèce d'épreuve qui auroit pu la blesser, quoiqu'elle l'eût soutenue de la manière la plus désirable; et, après avoir décidé tout ce que je lui dirois, je questionnai Tiburce sur nos amis. Il m'apprit que l'inclination de la duchesse n'étoit plus un mystère; qu'elle la laissoit voir avec la naïveté d'une personne qui aimoit pour la première fois; qu'Eusèbe l'adoroit, et que l'on croyoit qu'ils s'uniroient au retour des eaux, où ils devoient rester encore deux mois. Je demandai des nouvelles de madame de Palmis. Ah! répondit Tiburce,

(1) Phèdre atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire.

étonne tout le monde par son changement, sa mélancolie et les caprices de son humeur. Je crois qu'elle couve quelque grand dessein; par exemple, une éclatante conversion: on prétend qu'elle a envie d'aller rejoindre Edélie et de s'ensevelir dans un cloître avec elle. Je n'en crois rien; elle n'imitera personne, et ne fera rien comme une autre. Il y a du *grandiose* et de l'originalité dans ses

idées ; elle regrette amèrement la vertu ; car elle a vu que les hommages qu'elle obtient sont au vrai les plus flatteurs et les seuls solides. Ses égaremens ont été trop longs et trop multipliés pour y revenir avec enthousiasme ; mais, en attendant qu'elle en retrouve le goût, elle en a l'ambition ; c'est assez pour faire des choses extraordinaires : elle ne reprendra pas d'une manière commune ce genre de considération.

Tiburce abrégea lui-même cette conversation, en me conjurant d'aller calmer les inquiétudes de Casilde, qui étoit en effet dans des transes mortelles en attendant ma réponse. Dès qu'elle m'aperçut, elle fut près de s'évanouir ; mais aussitôt l'expression de ma physionomie lui fit sentir que je n'étois point irrité, et elle se jeta à mon cou avec transport. Je lui dis que je ne la marierois jamais contre son gré. J'ajoutai que ma conversation avec Tiburce m'avoit donné d'autres vues pour son établissement, et que je les lui soumettrois dans quelques jours. Elle rougit, et elle hasarda une question ; je n'y répondis point, et je retournai dans ma chambre où je retrouvai

Tiburce. Je lui rendis compte de ce court entretien; ensuite nous allâmes ensemble chez madame de Volnis qui me reçut avec un trouble, une émotion qui n'échappèrent point à l'œil observateur de Tiburce. Au bout de quelques minutes, il nous laissa tête à tête, et je restai trois heures avec elle; nous ne parlâmes que d'Edélie. Je lui contai l'histoire de nos amours, qui lui fit verser des ruisseaux de larmes; et, de ce moment, je sentis que cette amitié, si vive et si tendre, deviendroit bientôt ma plus puissante consolation.

Le lendemain matin j'allai à deux heures au parc Saint-James, où j'avois donné rendez-vous à Tiburce; aussitôt qu'il m'aperçut, il vint à moi en riant: Eh bien! mon ami, me dit-il, *trois noces* au lieu de deux!...—Comment trois?—Casilde et moi, Eusèbe et la duchesse, madame de Volnis et toi.—Quelle folie! Voudroit-elle d'un cœur usé par une passion si longue et si malheureuse! ...—Ce cœur usé se ranimera pour elle.—Je t'assure que madame de Volnis, n'a pour moi que de l'amitié.....—Voilà un langage plein de modestie; mais tu sais fort bien

qu'elle a de l'amour, et elle vient de m'en faire l'aveu le plus positif sans m'en demander le secret, ce qui est à peu près me charger de te le dire.—Je me doutois depuis long-temps des sentimens de madame de Volnis, je ne croyois pas qu'elle se les fût encore avoués à elle-même. Cette découverte, sans m'enivrer de joie, me toucha; elle adoucit l'amertume de mes regrets, réveilla en moi l'amour propre qu'étouffe toujours une douleur sincère, et elle rendit mes rêveries moins sombres et plus intéressantes.

CHAPITRE XIX.

Retour d'Eusèbe à Londres — Grande résolution de la marquise de Palmis. — Mariages.

Je ne laissai pas long-temps ma sœur dans sa perplexité; je lui dis que Tiburce la demandoit en mariage. Elle rougit, s'attendrit, m'avoua qu'elle l'aimoit; je conduisis Tiburce à ses pieds, et je jouis délicieusement de leur joie mutuelle et de la félicité si pure qu'elle leur promettoit. Il fut décidé que nous attendrions, pour le mariage, le retour de nos amis. On imagine bien que ma mère ne refusa pas son consentement; elle croyoit rêver, en pensant que sa fille alloit devenir *une duchesse*. J'allai moi-même chez le bon M. Smith pour lui faire part de cet événement auquel il s'attendoit, et qui le charma, car il trouvoit Tiburce *un accompli jeune homme*. Nous convînmes que son présent de 200,000 fr.

ne seroit mentionné qu'à la signature du contrat de mariage.

Je passois toutes mes journées chez madame de Volnis, nous ne parlions point d'amour ; mais je la trouvois charmante, je n'étois parfaitement bien qu'avec elle ; je ne lui prononçois plus le nom d'Edélie, et je sentois qu'elle seule au monde pourroit, si non me la faire oublier, du moins me consoler de l'avoir perdue. Deux mois s'écoulèrent de la sorte ; enfin, des lettres de Brigtelstone nous apprirent que nos amis étoient en route pour revenir. Alors Tiburce, un soir, en tiers entre madame de Volnis et moi, nous força de nous expliquer sans détour ; il se leva gravement, me prit par la main, et m'invita à ne plus me contraindre et à me mettre aux genoux de madame de Volnis ; j'obéis sur-le-champ : Madame, dit aussitôt Tiburce d'un ton solennel, je vous demande votre main pour mon ami et mon futur beau-frère. A ces mots, madame de Volnis sourit, quoiqu'elle eût les larmes aux yeux ; elle me tendit la main que je pressai contre mon cœur. J'étois si troublé, si oppressé par mes souvenirs et par une multitude de sentimens contraires, qu'il me fut impossible de proférer

une parole ; mais Tiburce parla pour nous deux, il nous fit dire les choses les plus passionnées et mille folies. Sa gaîté dissipa un peu les tristes idées que m'inspiroient, malgré moi, cette déclaration d'amour et cet engagement d'un hymen si prochain ! Je recouvrai la parole et je ratifiai tous les sermens que Tiburce venoit de faire en mon nom, sous la condition néanmoins que j'avois déjà plus d'une fois annoncée, de ne disposer de ma liberté que lorsque j'aurois appris avec certitude qu'Edélie avoit prononcé ses vœux.

Nos amis revinrent ; revoir Eusèbe parfaitement heureux étoit une époque dans ma vie, cependant cette première entrevue ne fut pas pour moi exempte d'embarras et d'amertume. Comment pleurer avec lui Edélie, quand j'avois à lui annoncer que, seulement après six mois de regrets, j'avois déjà promis ma foi à un autre ! mais la manière dont il reçut cette confidence, me rendit toute ma tranquillité ; j'épousois une ancienne amie à laquelle j'avois sauvé la vie, et qui, par sa conduite et ses vertus, étoit digne de remplacer Edélie dans mon cœur. J'avoue qu'une des choses qui contribuoit à me faire désirer cette nouvelle al-

liance, étoit la naissance illustre de madame de Volnis et le rang qu'elle avoit eu à l'ancienne cour. Après avoir dû m'unir à la sœur du vicomte d'Inglar, à la veuve du duc de Velmas, j'aurois cru me mésallier en épousant une roturière, et je trouvois aussi une grande satisfaction à donner à Tiburce une belle-sœur de sa classe. Ces idées influoient beaucoup sur l'entière approbation que j'obtins d'Eusèbe. Il me dit même qu'un tel mariage achevoit de justifier celui que sa sœur avoit voulu faire. Il eut la bonté d'ajouter : Tout le monde pensera, mon cher Julien, que celui qui a su inspirer de tels sentimens à deux femmes d'un si rare mérite n'est certainement pas un homme ordinaire.

Avec quelle effusion de cœur, après cette conversation, je pris part à la félicité d'Eusèbe, la plus parfaite que j'aie jamais vue sur la terre! Il adoroit la duchesse, et il trouvoit en elle tout le charme d'innocence, de délicatesse, d'ingénuité, d'un cœur aussi pur que sensible et qui aimoit pour la première fois. Aussi Tiburce appeloit-il leur passion mutuelle *des amours d'enfans de quinze ans*.

Nous n'annonçâmes publiquement que le

mariage d'Eusèbe et celui de ma sœur; nous ne parlâmes point encore du mien.

Tiburce n'apprit que le jour de la signature du contrat que Casilde possédoit deux cent mille francs en argent comptant. La noce se fit sans aucune cérémonie. Eusèbe fit présent à ma sœur de tous les diamans d'Edélie, à l'exception d'un collier qu'il donna à la jeune Octavie. Ma sœur et madame de Volnis s'occupèrent particulièrement ce jour-là de la toilette de ma mère, qui eut une belle coiffure de dentelles, une robe d'une riche étoffe, et un superbe schal de cachemire; et, ainsi parée, elle eut très-bonne mine, et représenta fort bien à la noce. La duchesse y vint, ainsi que la marquise, et toutes deux furent charmantes pour Casilde. J'y invitai madame d'Inglar, que je trouvai très-radoucie pour moi; mademoiselle de Versec qui l'accompagna, montra une tendresse passionnée pour Casilde, qu'elle appela *son élève*, et qui redoubla ses transports en lui faisant un joli présent. Enfin, ce jour fut un des plus beaux de ma vie. Le surlendemain j'eus une longue conversation avec la marquise de Palmis que je n'avois pu voir encore en particulier. Sa

santé, délabrée par ses peines secrètes, s'étoit un peu rétablie aux eaux, mais elle étoit encore d'une pâleur qui avoit quelque chose de frappant ; elle n'avoit plus ces vives couleurs, ces yeux brillans, cet air animé, qui, joints à la régularité de ses traits, à la majesté de sa taille, avoient rendu sa figure si éblouissante et si parfaite ; sa physionomie avoit pris un caractère plus touchant, elle ressembloit à une belle statue de Niobé. Eh bien, mon cher Julien, me dit-elle, que n'avons-nous pas souffert tous deux depuis six mois !... J'ai enfin pris mon parti, j'ai fait le bonheur de ce que j'aime, j'ai uni pour jamais deux cœurs vertueux, et désormais j'opposerai aux regrets d'une passion malheureuse la satisfaction d'avoir pu montrer une grandeur d'ame peu commune. Le temps éteint l'amour, mais il embellit le souvenir des actions généreuses !... Je veux mettre encore entre le ciel et moi le spectacle de leurs noces ; après cette dernière expiation, je ressaisirai le fil rompu de ma véritable destinée, je regagnerai l'estime publique, et je ne la perdrai plus. — Quels sont vos projets ? — De retourner en France.

où je suis rappelée, et où je retrouverai en Languedoc une terre de trente mille livres de rentes (qui jadis en valoit quatre-vingts), d'aller m'établir et de me fixer là ; le château est détruit, mais une petite ferme existe encore, ce sera mon habitation ; je relèverai l'église abattue ; à sa droite je fonderai un hôpital pour les malades, et à sa gauche une manufacture. Je placerai ainsi la religion entre la pitié et l'industrie, dont je ferai servir tous les gains au profit des infortunés ; et là, moi, sous un toit de chaume, vêtue d'une robe de bure, je consacrerai mon intelligence, mon esprit et ma vie à veiller sur ces établissemens et à les bien diriger. — Et que ferez-vous de ces talens enchanteurs dont vous allez priver la société ? — Je les perfectionnerai en les sanctifiant ; je ne peindrai plus, je ne broderai plus que pour orner mon église ; à l'avenir je ne composerai que des hymnes et des cantiques ; et croyez-vous qu'aux fêtes solemnelles je ne jouerai pas de l'orgue avec plus de verve et de feu que je n'en ai pu montrer sur le piano dans un concert, et qu'en m'accompagnant de la harpe à la face

des autels, je ne chanterai pas avec plus d'âme et d'expression les psaumes de la pénitence, qu'un vaudeville ou une romance ?

Ces projets étoient sincères, et je me gardai bien de les combattre ; en effet, ils furent exécutés, et ils firent le bonheur et la gloire de cette femme extraordinaire en tout, et qu'un sort vulgaire n'auroit jamais pu rendre heureuse.

J'eus la joie inexprimable le mois d'ensuite d'accompagner Eusèbe à l'église, et de lui voir épouser la charmante et vertueuse duchesse de Palmis ; jamais couple ne fut plus parfaitement assorti, et jamais union ne fut aussi fortunée, aussi délicieuse. Pendant la cérémonie, je tins le poêle avec le jeune Octave. Au moment où les deux époux prononcèrent le serment irrévocable, je regardai la marquise de Palmis ; ses yeux étoient élevés vers le ciel, sa pâleur étoit dissipée ; elle prioit avec ferveur, sa grande ame achevoit de se purifier par les vœux les plus généreux ; j'admirai sa beauté et l'expression sublime de sa physionomie. En sortant de l'église, elle prit mon bras, et je lui dis tout bas : Je vous ai vu prier, et je suis sûr qu'à force de gé-

nérosité, vous venez de vous guérir. Ah ! répondit-elle, dans un moment que je m'étois représenté comme un supplice, je remerciois Dieu de n'éprouver que de l'attendrissement. Ce mot me toucha jusqu'au fond du cœur ; elle acheva de m'en prouver la vérité dans le cours de la journée, elle fut calme, aimable, parfaite. Quelques jours après, elle partit pour Paris, au grand scandale (apparent) de quelques émigrés, qui avoient fait en secret mille tentatives inutiles pour rentrer en France, mais qui ne s'en déchaînoient pas moins contre ceux qui étoient plus heureux. De ce nombre étoit Solmire, que je rencontrois quelquefois chez Eusèbe : il m'étoit odieux par ses déclamations contre la France ; mais j'avois la consolation d'entendre Eusèbe se moquer de lui, ou se fâcher, surtout lorsqu'il se désoloit de la gloire des armées françoises, ou qu'il se réjouissoit des succès de Shouvarof. Il arriva un jour triomphant, en nous annonçant que les François venoient d'être totalement défaits..... Ils sont donc exterminés, reprit Eusèbe, car certainement ils n'ont pas pris la fuite ? C'est ce que je dis, répondit Solmire en se frottant les mains, ils sont exter-

minés. En êtes-vous sûr ? repartit Eusèbe. — Très-sûr. — Dans ce cas je vais contre-mander le dîner et le petit concert que je devois donner après-demain. — Et pourquoi cela ? — Parce que la proscription et l'injustice de quelques hommes ne me feront jamais oublier que je suis François. — Quelle folie ! la France n'est plus France. — Il est certain qu'elle n'est plus rien depuis que tu n'as plus vingt chevaux, un coureur, un chasseur, deux lévriers devant ta voiture, et en outre un équipage de chasse et le beau droit de faire ravager par ta meute et tes piqueurs les champs de tes vassaux... — Tu n'as jamais aimé la chasse, chacun a son goût ; moi, je ne me pique pas d'être un des sept sages de la Grèce, mais je soutiens que le pays où nous sommes nés n'a rien de commun avec la prétendue France d'aujourd'hui. — Il ne te manque plus que de dire comme un autre Sertorius : *Paris n'est plus dans Paris, il est tout où je suis.* — Non, les brouillards, l'humidité, le charbon de terre, m'empêchent de me livrer à cette illusion. — Croyez-moi, mon cher Solmire, nulle opinion ne dispense du devoir sacré de chérir sa patrie ; ce sentiment est si noble et

si naturel, qu'aux yeux même des étrangers, il rend plus intéressans les fugitifs auxquels ils accordent un asile. En effet, comment la reconnoissance que doivent inspirer les bienfaits de l'hospitalité pourroit-elle s'allier avec la haine de la terre natale? Et comment, en reniant le pays où Dieu nous a fait naître, s'attachera-t-on de cœur à un pays adoptif? —Bon, *un banni n'est pas plus de sa patrie, qu'un joueur ne seroit d'une partie de jeu, après avoir été chassé de la table de jeu* (1). —Voilà une jolie comparaison; mais est-ce qu'un devoir naturel et sacré attache le joueur à la table de jeu?..Cette question embarrassa un peu Solmire, et dans ce cas il ne répondoit jamais; il dit seulement que rien ne le feroit retourner en France, tant que dureroit *cet épouvantable gachis*. Quand il fut sorti, Eusèbe nous dit qu'à sa connoissance, Solmire avoit déjà fait secrètement deux démarches infructueuses pour rentrer en France. Je suis sûr, poursuivit-il, qu'il va aller conter dans vingt maisons que je suis devenu jacobin; cependant j'ai toujours eu le même langage,

(1) *Dict. philosophique*, mot *bannissement*.

parce que je n'ai jamais varié dans mes sentimens. Mais lorsque durant une longue tempête révolutionnaire on conserve constamment toute sa droiture et toute son impartialité, on déplaît à tous les partis, et il faut s'attendre à être continuellement calomnié.

CHAPITRE XX.

CONCLUSION.

Les nouvelles que j'attendois d'Espagne ne pouvaient arriver que dans trois ou quatre mois au plus tôt ; mais ce temps s'écoula pour moi avec la rapidité d'un songe, au sein de l'amitié, de la confiance et de la société la plus aimable. Eusèbe nous rassembloit tous au moins quatre ou cinq fois la semaine ; nous passions là des soirées délicieuses. Je m'y rendois toujours le premier, et je crois que le plaisir de voir arriver ma sœur avec son mari contribuoit beaucoup à me donner cette e actitude ; je ne me blasois point sur la satisfaction intérieure de voir ouvrir pour elle les deux battans de la porte du salon et d'entendre annoncer à haute voix *madame la duchesse de Palmis*. Que de fois je m'attendris dans ce moment, en pensant combien ce plaisir eût été senti par

Edélie ! Qu'il m'étoit doux d'appeler Tiburce mon frère, et d'entendre le vicomte et sa femme donner à Casilde le titre de sœur !... Tiburce aimoit éperdument sa naïve et jeune épouse, et elle l'aimoit de même ; le vicomte et sa femme s'adoroient. Madame de Volnis avoit pour moi le plus tendre attachement, je le partageois ; mais des amours heureux et légitimes n'absorbent point ; des sentimens si purs, des liens si chers donnoient à ces réunions et à nos entretiens le plus ravissant intérêt. Tiburce étoit charmant pour ma mère, il alloit toujours causer tout bas avec elle, pour se moquer des usages anglois qu'elle détestoit et du *baragoïn ridicule* des servantes angloises ; c'est ainsi que ma mère appeloit leur langage, car elle trouvoit fort mauvais qu'elles ne parlassent pas françois. Cinq mois se passèrent ainsi, au bout desquels arrivèrent enfin les nouvelles d'Espagne, qui nous apprirent que l'angélique Edélie avoit prononcé ses vœux avec tout l'enthousiasme de la plus ardente piété. Ce fut Eusèbe qui m'annonça cet événement ; je fondis en larmes ; il pleura avec moi, et j'éprouvai une impression si douloureuse, que j'eus un violent accès de

fièvre qui me retint deux jours dans mon lit. L'indulgente et sensible madame de Volnis ne fut point mauvais gré de ce renouvellement de douleur; au contraire, elle me dit que son estime pour moi l'avoit prévu. Ce dernier trait acheva de lui gagner entièrement mon cœur. J'eus un long entretien avec elle sur ma mère, et je dois le rapporter pour faire connoître toute la bonté de son ame et de son caractère. Je lui déclarai que je ne voulois point me séparer de ma mère, et que ainsi elle logeroit et vivroit avec nous. Tant mieux, répondit madame de Volnis; ne sera-ce pas un bonheur pour moi de soigner sa vieillesse et de la rendre heureuse? Je dois, repris-je, ne vous rien cacher: ma mère a un cœur excellent et toutes les vertus essentielles, mais elle a les petits défauts de la classe dans laquelle elle est née; défauts que le manque d'éducation et l'âge ont rendus absolument incorrigibles. Elle met de l'importance à mille petites choses qui ne vous paroîtront que des puérilités.—Tout ce qui sera important à ses yeux ne sera pas frivole aux miens. Je veux qu'elle soit satisfaite en tout; et, quand des minuties pourront la contenter, comment

n'en serois-je pas charmée? que m'en coûte-t-il de céder alors, et de pouvoir multiplier, à si peu de frais, les moyens de l'obliger et de lui plaire?—Mais elle voudra se mêler des détails du ménage...—Seroit-il simple qu'une mère fût comme une étrangère dans la maison de ses enfans? Non, sans doute: son expérience me sera utile; je ne ferai rien sans la consulter; ma confiance et mon respect me gagneront son affection: tout ira bien.—Elle voudra faire avec vous les honneurs de la maison...—C'est son droit.—Quelquefois ses manières vous feront souffrir.—J'aurai si bien l'air de n'en être jamais embarrassée, qu'on ne les remarquera pas ou qu'on n'osera les critiquer; et je lui montrerai tant de déférence, que je la rendrai respectable aux yeux de tous ceux qui viendront chez nous.--Elle est bonne, sensible, mais violente; elle se met en colère pour des riens.—Je suis sûre qu'elle ne se fâchera jamais contre moi, parce que j'aurai pour elle un véritable attachement, puisqu'elle est votre mère, qu'elle vous chérit et que vous l'aimez. A ces mots, je saisis sa main que je baisai avec transport en m'écriant: Je suis sûr à présent de mon bonheur!.. ...En effet,

de tels sentimens méritent toute l'estime et tout l'attachement d'un mari, et il faut convenir qu'ils sont presque généraux parmi les nobles; tandis que, parmi les bourgeois, on trouve tant de belles filles impertinentes et présomptueuses, et tant de belles-mères acariâtres et persécutrices; deux choses que je n'ai jamais vues dans les classes élevées.

Ce fut sous ces heureux auspices que j'épousai madame de Volnis. Elle avoit eu la délicatesse de ne me jamais parler de sa fortune; mais, après la célébration de notre mariage, elle m'apprit que Durand avoit acheté en assignats, et pour rien, dans le temps favorable à cette opération, sa terre en Bourgogne, valant quarante mille livres de rente; elle ajouta que Durand n'avoit fait cet achat que pour lui rendre cette terre quand elle pourroit rentrer en France, et qu'il s'occupoit vivement du soin de la faire rayer de la fatale liste des émigrés. Malgré tout le zèle de ce fidèle ami, il ne put nous faire rentrer qu'au commencement de l'année 1800. Nous éprouvâmes une grande joie de retrouver notre patrie triomphante alors (et qui le fut depuis pendant tant d'années) de l'Europe entière

armée contre elle! Notre bonheur fut troublé par le chagrin cruel de laisser nos amis en Angleterre; la vicomtesse avoit fait le vœu de ne rentrer en France que lorsque le culte y seroit solemnellement rétabli. Depuis le règne de la terreur, la religion n'y étoit plus persécutée, mais les autels n'étoient pas relevés.

Nous quittâmes l'Angleterre sur la fin de juillet 1800, et nous arrivâmes à Paris le 11 août de la même année; ma mère, qui n'avoit trouvé de beau à Londres que les trottoirs des rues, fit éclater des transports inexprimables, lorsqu'elle se trouva sur nos frontières; ma femme, après une expatriation de six ans, se jeta dans mes bras: O mon ami! s'écria-t-elle, jadis, en me faisant passer cette frontière, vous me sauvâtes la vie; aujourd'hui, en m'y ramenant, vous assurez le bonheur des jours que je vous dois!.....

De la frontière à Paris, toutes nos émotions furent délicieuses; tout pour nous étoit plaisir; celui qui toucha le plus ma mère, fut d'entendre les postillons et les servantes de cabarets parler françois; les dîners d'auberges, et même les plus mauvais, la ravissoient; et, en retrouvant nos omelettes, nos soupes à

l'oignon et nos pigeons à la crapaudine, elle ne manquoit jamais de faire la critique la plus amère des *beef-steak*, des *poudings* et des tartines de viande et de beurre.

Combien fut touchante notre première entrevue avec Durand, si heureux de revoir madame de Volnis devenue ma femme ! La joie de Sophie Durand et la nôtre ne furent pas moins vives. Nous rendîmes à Durand ce qu'il avoit déboursé pour l'achat de notre terre, où nous allâmes sans délai nous établir à demeure, car le château n'étoit pas détruit. Je retrouvai Le Dru brouillé avec Mathilde. Le prince de S*****étoit rentré et devenu sénateur. Le Dru s'étoit séparé de Mathilde, ayant découvert qu'elle avoit fait des démarches secrètes et infructeuses auprès du *ci-devant prince* pour renouer son mariage. Mathilde conserva une pension de 15,000 francs ; et, renonçant enfin à l'intrigue et à l'ambition, elle se retira dans une province. La première épouse divorcée de Le Dru étant morte en couches, Le Dru se remaria légitimement, aux yeux de la religion, à la fille d'un fournisseur, et se trouva ainsi plus riche que jamais. Ma femme et moi, nous revînmes au

bout de dix-huit mois passer les hivers à Paris, parce que je fus nommé *législateur ;* et, au rétablissement de la religion, rien ne manqua plus à notre félicité. Eusèbe et sa femme, Tiburce et ma sœur vinrent se réunir à nous... Ils nous amenèrent de plus trois jolis petits enfans, un d'Eusèbe et deux de Tiburce: moi-même, devenu père aussi, je leur présentai un petit garçon qui faisoit mes délices. Le charme de cette société si douce et si chère fut encore augmenté par les intéressantes amours d'Octave, de Palmis et de l'aimable Octavie d'Inglar, dont on célébra les noces l'année suivante. La vieille douairière d'Inglar et mademoiselle de Versec, à peu près aussi âgées, et de plus devenue sourde, furent parmi nous les seules personnes qui rapportèrent dans leur patrie beaucoup plus d'humeur que de patriotisme. Elles dénigrèrent, à l'envi l'une de l'autre et sans restriction, tout ce qui étoit nouveau : les usages, les modes, les spectacles, les acteurs, etc. Madame d'Inglar, la belle-fille et ma sœur, trouvèrent que les dames avoient des jupons trop courts, des épaules un peu trop découvertes, un air un peu trop délibéré en entrant dans

un salon ; elles pensèrent que les femmes de cinquante et soixante ans se permettent un malheureux genre d'usurpation sur la jeunesse, en se couronnant de fleurs ; mais elles applaudirent à la suppression des hauts talons, des grands paniers, de la poudre, des mouches et du rouge. Elles observèrent souvent dans la société une politesse provinciale plus cérémonieuse qu'obligeante ; elles virent encore que, dans le monde, l'ascendant d'élégance des gens de l'ancienne cour contribuoit plus à les faire haïr que le souvenir de leur grandeur passée, et qu'en même temps les manières de quelques-uns d'entre eux étoient exactement imitées et copiées par plusieurs parvenus, éminens par leurs places et leurs dignités. Enfin elles furent douloureusement étonnées, les premières fois qu'elles allèrent à l'église, de voir quêter *pour les frais du culte.* Il est encore plus étonnant qu'un usage qui blesse également la majesté de la religion et la dignité nationale ne soit pas aboli en 1819 !.....

Eusèbe, toujours équitable et toujours François, vit avec une profonde émotion, dans l'église des Invalides, cette multitude de dra-

peaux, conquis sur les ennemis, qui s'y trouvoient rassemblés ; il admira aussi les embellissemens de Paris, les quais, les ponts, les arcs-de-triomphe, l'agrandissement du Jardin des plantes, la prodigieuse augmentation du Cabinet d'histoire naturelle, et il trouva qu'il étoit beau d'avoir ajouté à la splendeur du Louvre et des Tuileries, et par conséquent à l'éclat de la plus superbe capitale de l'Europe.

Le vénérable abbé Desforges étoit revenu en France long-temps avant Eusèbe ; il consentit à loger et à vivre chez nous. Ses entretiens achevèrent de me rassurer sur la destinée d'Edélie ; jamais enthousiasme pour la religion n'a été plus ardent et plus soutenu que le sien. La première pensée d'Eusèbe, à son retour, fut de me reprendre son vertueux instituteur que je n'avois pas le droit de lui disputer. Eusèbe et sa femme prodiguèrent à son heureuse vieillesse les plus tendres soins, et ce digne prêtre termina sa sainte carrière à l'âge de quatre-vingts ans, dans les bras de son élève.

La belle marquise de Palmis, en Languedoc, a toujours persévéré à mener le genre de vie

héroïquement bienfaisant auquel elle s'étoit consacrée. Jamais pénitente n'a su donner autant d'éclat à sa conversion, et n'a reconquis l'admiration publique par des moyens plus nobles et plus touchans.

Après avoir essuyé tant d'orages, évité tant d'écueils, je remercie chaque jour la Providence qui m'a donné une grande fortune, une femme parfaite, des enfans charmans, des amis fidèles, une ambition très-modérée pour le siècle où nous sommes ; car je me contente de 60,000 liv. de rente et d'une bonne place, et, dans le temps où l'on distribuoit les royaumes comme des préfectures, je n'ai jamais eu le désir de monter sur un trône ; et depuis, je n'ai même pas eu celui d'entrer dans le ministère.

J'ai vu se passer sous mes yeux les événemens qui, jusqu'à l'époque où nos sommes, fournissent à l'histoire les matériaux de plus de cent volumes. J'ai vu mon couin Le Dru devenir préfet et titré ; j'ai eu le plaisir d'entendre annoncer chez moi le comte Boutet et le Baron Le Dru. Moi-même j'ai eu la satisfaction de donner le titre de baronne à ma femme qui avoit perdu le sien. J'ai vu revenir

les émigrés qui, vieillis dans l'exil, ont aussi jadis à la guerre honoré le nom françois par leur valeur et leur talent, et qui depuis ont honoré le nom de *courtisan*, en formant la cour fidèle et sans ambition d'un roi détrôné. Enfin, j'ai vu, avec une joie sincère, rétablir la monarchie et proclamer la Charte qui nous assure la liberté ; car ces sentimens sont inséparables de l'amour de l'ordre, de la paix, de la justice, et ils peuvent s'allier avec le désir de voir les curés plus nombreux dans les campagnes et moins pauvres, le clergé plus respecté, et les écoles d'enseignement mutuel confiées aux ministres de la religion.

Cette manière de penser, qui a toujours été la mienne, et qui n'est assurément ni injuste ni déraisonable, ne m'a jamais fait de *prôneurs*. Je l'ai déjà dit, l'impartialité parfaite, dans tous les temps de factions, est odieuse à tous les partis ; on affecte même de la confondre avec la timidité qui tâche de les ménager tous ; mais l'impartialité, toujours unie à la droiture, a un caractère distinctif qui ne permet pas de la méconnoître ; elle censure avec énergie tout ce que la morale condamne, et elle loue avec candeur tout ce qui mérite

d'être approuvé ; tandis que la lâcheté enveloppe toujours dans des tournures artificieuses et ses éloges et ses critiques, et qu'enfin elle modifie son langage et ses opinions suivant les temps, les lieux et les circonstances !.....

Puissent *les impartiaux* qui, parmi nous, forment certainement le parti le moins nombreux de tous ; puissent les amis de la vérité trouver dans cet ouvrage le seul genre de mérite auquel je puisse prétendre : l'équité, la sincérité, la franchise et le courage de défendre et de soutenir sans crainte et sans ménagement les principes sacrés de la morale !

FIN.

De l'Imprimerie de Cox et Baylis,
Great Queen Street, Lincoln's-Inn-Fields.

00101596

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 04 January, 2016